

Ce texte est soumis aux règles du droit d'auteur : toute reproduction sans accord de l'auteur est interdite,
sauf citations

Sommeil tranquille

roman

Cédric Morgan

/

Ce roman est une fiction. toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels ne serait que pur effet du hasard. Et totale coïncidence.

Petit brouillis de ronces automnales agitées de rafales convulsives, frémissements de vigne vierge (vierge, façon de parler) qui rougeoie au bas du ventre énorme encore où Renaud, le dernier des Martelod, l'inattendu, délibère sur le point de quitter, bien obligé, l'asile utérin.

Permettez-moi de voir une preuve de sagesse initiale dans ce remords tardif, ce scrupule aux ultimes secondes, cette perplexité à sauter le pas, cette prémonition vague de ce qui m'attendait. Tout ce bric-à-brac de l'existence deviné de l'autre côté, qui me guettait sous une lumière crue, par delà les cuisses râblées haut levées en guise de haie d'honneur sanglante. Allais-je faire demi-tour, remonter à contre-courant en me dépatouillant avec mes courtes menottes, jeune grenouille aux mollets maigrelets ramant vers la trompe, le buccin d'où je vins ?

« Le petit salaud ! » entendis-je, entre deux reprises de halètements canins. Maryse Martelod, ma maman, qui m'appréciait déjà. Trop tard pour renverser la vapeur, je nais.

Mon premier cri, je l'ai jeté un matin. Je m'interroge sur l'heure, impossible de savoir au premier coup d'oeil car Mme Lepensec, sage-femme d'expérience, avait enlevé sa montre avant de plonger des doigts trapus qui sentaient le poireau dans l'entrée du terrier où j'étais gîté. De l'heure, ma mère ne s'en souvenait pas et n'en avait cure quand j'ai pu poser la question. Plus tard, comme j'avais insisté, elle m'a renvoyé à d'autres aiguilles : « --Qu'est ce que ça peut te faire, à midi ou minuit ! » À ce jour, les témoins de mon incorporation involontaire et cependant, pour moi, mémorable à la civilisation en cours ont disparu. La seule occasion où mon arrivée quelque part fut saluée par les signes de satisfaction d'une petite cohorte d'humains indulgents, il est vrai payés pour ça. Il faut me faire une raison, personne ne pourra plus me renseigner.

Aussi ai-je trépigé sur le seuil de ma vie devant cette double inconnue : j'étais projeté dans un univers dont je ne savais rien, et j'ignorais s'il vivait dans la nuit, ce qui devait me pousser du côté des rossignols, ou toujours éclairé, ce qui m'inclinerait à fréquenter les alouettes. Détail superflu pour un bébé, je vous l'accorde, mais qui marque une différence. Vous en aurez fait l'expérience, on se laisse aller dans le noir, la lumière nous contraint à un minimum de retenue.

Matin clair ou matin obscur, passons. Ceci ne préoccupe que moi, comme beaucoup de ce qui m'agite, on me l'a souvent dit. Et faites-moi crédit, ne croyez pas que je

passé mon temps à cogiter sur ma venue au monde. En réalité, c'est le cadet de mes soucis. Mais si j'en suis là, c'est parce que voilà quelques semaines je me suis mis en tête de rassembler ce qui peut me revenir des moments où j'ai effleuré le ciel (rares occasions mais mirifiques), talonné le fond (souvent), rencontré les murs de mon existence (quasi chaque jour). Je pense naturel de remonter à l'origine, de commencer par le début. Question de logique, vieux zèle cartésien voire apostolique.

Mon épingle jetée dans le jeu n'a piqué personne. Sauf ma mère, mais pas pour ce que vous croyez, elle s'en serait bien passée, de cette chose qui s'agitait pour trouver le goulet vers le jour -- enfin, soyons rigoureux, puisque l'heure est incertaine disons vers la sortie --, avide d'une première lampée d'air.

Elle avait déjà son garçon, nageait dans la réconfortante sueur du bonheur. Un beau bébé de quatre kilos cent. Quand la sage-femme annonça qu'il en venait un deuxième, une grimace, noyée dans les douleurs du travail, vint s'afficher sur sa face. Je reconstruis sans peine en puisant dans les mimiques que je lui connaissais la torsion de bouche accompagnée d'un bruit délicat, genre babines de chien qui se décollent, que produisit ma tendre mère.

Au surplus, j'aurais pu éviter de me la mettre à dos tout de suite en la faisant mariner trois longs quarts d'heure avant de présenter mes fesses. Ma première profession de foi : saluons le monde comme il le mérite. Un siège, selon la formule des matrones. Était-ce totalement intentionnel, volonté de montrer aux passants ce qui prédomine dans la vie d'un mâle normalement constitué de l'espèce ? Fut-ce curiosité, défiance ? De sagaces rongeurs de bibliothèques viennoises déduiront-ils que cette première posture explique l'intérêt que j'ai porté par la suite, et très jeune, à cette partie de l'anatomie ? Je décevrai certains : seulement chez les femmes.

Au demeurant, pas vraiment le surhomme, voyez-vous : je pèse un kilo trois cents. Maman Maryse n'a pas un regard pour cette crevette brillante, hideuse, couverte du mucus épiscopal de ses entrailles. Mon frère Martin, gros poupon rose, rotant, bavant, celui qui était attendu, celui qui a un prénom, est déjà lové sur son sein. Moi, tel Ulysse, je m'appelle *Personne*. Et durant deux jours je suis resté dans les limbes de l'état-civil, mes imprévoyants géniteurs n'ayant pas de calendrier des postes sous la main.

Le docteur, au soir, s'est interrogé à voix haute sur mes chances de passer la semaine. Je n'apprécie pas qu'on mette en doute ce que je finis par décider après beaucoup de temps à prendre parti. L'homme de l'art est enterré depuis belle lurette, et, voyez, je suis toujours là. Certes, en piètre état, et plus pour longtemps, mais ne brûlons pas les étapes.

Des jumeaux ! Une première dans la famille. Une malédiction pour Maryse qui avait déjà mal accepté au départ cette grossesse à quarante et un ans, portée comme une honte, quatorze ans après le dernier accouchement, une fille, née coup sur coup derrière l'aînée. C'était soit une erreur de calcul, soit un manque d'adresse, une bévue nerveuse du père François, notre papa. François Marthelod, la quarantaine intrépide sous les draps, fricotant égrillard sous la couette et à tâtons dans le noir, cherchant où terminer (pourtant il y avait un vieux mouchoir prévu pour ça dans le tiroir de la table de nuit) et à demi soucieux seulement du danger. Pendant que Maryse mentalement comptait les coups --- placée contre la cloison, l'horloge comtoise de notre voisin était dotée d'un carillon qui à une minute d'intervalle sonnait deux fois l'heure.

Onze heures, puis-je affirmer sans trop m'avancer. Le couple se couchait à dix heures un quart, elle lisait le feuilleton du journal jusqu'à onze heures moins cinq, pendant qu'il s'endormait ou se morfondait, les soirs de démangeaison libidinale, à patienter jusqu'à l'extinction des feux, avant de laisser monter sa propre flamme. Au dernier coup de l'horloge, tout était fini.

Donc nous voici, Martin et moi, gazouillant de concert en ce bel automne d'après-guerre, encore saoulé de l'odeur forte de ses millions de cadavres. Le moment était idéal pour faire notre apparition dans cette humanité où les peuples européens, réconciliés dans le sang, marchaient d'un même pas de canard boiteux et s'embrassaient en frères de race. En attendant, voici deux Bretons de plus dans cet évêché portuaire, deux bouches à nourrir, quatre pieds à chausser alors que le cuir était encore rare.

Est-ce vraiment une bonne chose de se pencher sur les modalités et circonstances de sa naissance juste au moment où l'on aperçoit droit dans son angle de vue l'éclat d'acier de la mort ? Car j'en suis là, condamné, l'échafaud dressé. Là-bas, cette lune obscure et indiscreète qui se tapit, aiguisée de frais, au fond du couloir, c'est la faux déjà levée. Ce qui explique, comprenez-le, ma fixation sur la minute, le jour, etc.

Simple souci de précision car je n'accorde aucune foi à la configuration des astres. Veuillez noter s'il vous plaît que cette mécréance me distingue irrémédiablement et à mon honneur des stars et des grands de ce monde.

Alors commençons par la question de fond. Je vous la pose à vous qui n'allez pas mourir-- en tout cas sauf accident, attentat, balle perdue, pas tout de suite, pas dans les deux mois à venir. Qu'est-ce qui compte à l'heure de votre mort ? ou plutôt et ça revient au même : qu'est-ce qui a réellement compté dans votre vie ?

Tel est mon horizon, je touche à la frontière, la ligne qui sépare la mer d'avec le ciel. Je crève, sans tourner autour du pot. Du cancer, comme un peu tout le monde. Mais je fais mieux que la majorité de nos concitoyens, j'ai l'intégrale, voyez-vous. Me sachant gourmand, la providence m'offre les bouchées doubles : gorge et poumons pour le même prix. Moi qui étais du genre velléitaire, reconnaissons qu'ici je n'ai pas fait les choses à moitié. A 48 ans, mon sort est scellé, la corne du trépas me pousse aux reins. J'avance en donnant le change. Personne ne s'y trompe.

Des raclements de gorge ont accompagné chaque matin de mon existence fumagique, ils accélèrent ma dernière partie du chemin. Le prononcé de sentence date de la fin de l'hiver. En bref, si tout va comme prévu -- et je suis un malade coopérant -- je ne passerai pas l'automne. Or l'été est déjà engagé.

L'étouffement final, ce sera le dernier cadeau de mes vieilles camarades, mes éternelles et sveltes danseuses au corps couleur châtaigne et à la délicate robe blanche. J'ai nommé ces petites roulures à la taille souple que je roulais sous les doigts, mes Gauloises et Gitanes fréquentées très tôt, à peine eus-je atteint l'âge de douze ans. Elles m'ont accompagné toute ma vie, se consumant galamment d'abord pour les beaux yeux du porte-monnaie maternel où je volais pièce à pièce de quoi satisfaire mon besoin, avant d'écorner mon salaire.

Le coup de foudre est consigné dans la chronique familiale, il s'est produit lors de ma communion solennelle, jour où, après la pièce montée, la lèvre encore ornée de crème Chantilly, j'ai avec l'adoubement parental et devant l'assemblée enthousiaste des oncles, tantes, cousins, cousines (avez-vous remarqué cette propension des pervers à entraîner la jeunesse au sein de leur vice ?) fumé en grande pompe, très officiellement, ma première cigarette et bu mon premier verre de vin. Rite de passage occidental, je fis mon entrée dans le monde des drogues légales, alcool, tabac, hypocrisie.

Comme toujours la chronique ennoblit la réalité. En fait depuis une bonne année je puisais de temps à autre dans un paquet illicite dissimulé dans notre cour, et je tirais en cachette d'âcres et nerveuses bouffées clandestines. Vite, j'ai connu un penchant avéré pour la fille Gitanes, moins pour le goût que pour son habit, son paquet de carton bleu, plus résistant à une longue manipulation. Je rêvais devant ses falbalas couleur d'ecchymose, son auréole tournoyante (*à la Loïe Fuller*, dirai-je plus tard en lisant Eluard). Et fidèle, la catin ! Pendant plus de trente ans ses dentelles grises ont badigeonné de leur poison les moindres recoins de mes poumons, mes alvéoles les plus reculées ont tendu leur chair frémissante au frôlement de ses doigts vaporeux. Ses diaphanes frous-frous, qu'elle agitait comme une cape de toréador, son écharpe étrangleuse ont déposé dans mes grottes

internes, jour après jour, bien profond, leur nicotine. Sans renâcler j'ai soumis à ses baisers renouvelés ma muqueuse bronchiolique toute bâillante à la fumée tel le labour à la pluie. Et j'ai vécu l'incorrigible fringale d'éprouver dans mon intime le piétinement des petits talons goudronnés de ma brune.

A cette heure je ne peux me dissimuler que le mot *futur* est aujourd'hui pour moi ce que ce bon vieux dépenaillé Petit Robert, qui m'a aussi escorté une bonne partie de ma vie, appellerait un « terme vieilli, inusité ». A l'évidence, mon futur n'arbore pas les couleurs rose tendre, jaune ou vert pâle, de ce qui mûrit.

A moins de considérer comme esthétiques les subtilités et dégradés de grenat tirant sur le vert de ce que je crache le matin sur la toile blanche et lisse du lavabo et les subtilités de formes, visibles au scanner, des métastases qui m'ont envahi -- en un mot à moins d'adorer l'art moderne (gravas et fers troués, décombres, installations d'étrons, déchets et plastiques, obscénités crasses, foutaises), ce qui n'est pas mon cas je vous le dis tout net--, cette année ne sera pas la meilleure de ma vie.

Nous sommes le quatorze juillet 1988. Un jeudi. Il fait très beau. Il fait toujours beau dans ce sud de la Bretagne. Ne le répétez pas, il y a déjà ici bien trop de touristes. Chaque matin mon premier réflexe est de regarder le ciel – comme hier c'était d'étendre la main vers le paquet et le briquet fidèle, sur la table de nuit. J'espère profiter d'une belle journée, elles me sont comptées. Toute mon occupation actuelle, et à venir je suppose, consiste à observer l'avancée du soleil, depuis le cerisier jusqu'au portail de la rue, lent passage qui lui demande la journée, pendant que je remue patiemment le brouet de mon passé. J'écris brouet parce que cela fait littéraire ; en fait, c'est de soupe qu'il faudrait parler : rien de clair et ici, des choses vagues, peut-être immondes, se promènent dans une eau indécise.

J'entends au loin la télé du père Clairec, mon voisin, qui s'emballe de marches militaires. Tout à l'heure, puisque nous déjeunerons dehors, dans le jardin (*ce nous* n'est pas un pluriel de majesté --- de ressasser mon entrée au monde ne m'est pas monté au cerveau ---, mais désigne aussi Byzance, mon corniaud noir), je parie que nous aurons droit au discours habituel de fête nationale de cet escroc que le peuple --- honteux et confus, mais un peu tard, de l'avoir élu en 1981 --- s'est pourtant laissé refourguer il y a deux mois, tête basse comme déshonoré d'avoir été vu sortir du bordel et ne voulant pas s'avouer qu'il s'est, en surplus, payé une fois encore la pute la plus vérolée. Il y a un mauvais sort jeté contre cette belle nation de buveurs de pastis et de bière, ce pays n'est pas gâté en matière de présidents. D'espiègles joueurs de pétanque font exprès de prendre le mauvais bulletin. Et encore, devons-nous nous réjouir aujourd'hui d'élire not' maître, fut-il corrompu, car auparavant, sans y mettre du nôtre, nous étions dotés d'un imbécile. Souvenez-vous (si vous avez l'âge ou si vous avez fait Sciences-Po), en 1957, le concierge d'alors de l'Etat, le cheveu plat mouillé à l'eau sucrée pour bien tracer la raie sur le côté, a remis les clefs de l'Élysée à de Gaulle avant même que le général les lui demande. Et nous avons tous reçu en plein front, dans Paris-Match, le choc de la photo historique : René Coty, le brave petit vieux, dans son costume croisé à rayures, qui pissait sans s'en rendre compte sur les godasses du militaire. Comme le chien trop content de revoir son maître.

Maintenant tout peut arriver, je me gausse de tout ça. Ce régime bananier qui prétend éclairer l'univers depuis la Tour Eiffel me distrait. J'ai égaré il y a quelque temps mes facultés d'indignation. A vingt ans, j'ai compris que je n'allais pas refaire le monde. Le monde se putréfie sans mol. Je ne serai plus là pour voir l'achèvement

de la décomposition. L'apocalypse, la vraie, me sera épargnée. J'ai la mienne, portative, individuelle. S'il y a un dieu pour les ivrognes -- comme prétendait Maryse et, à lire le journal ces temps-ci, je ne suis pas sûr qu'elle se trompait ; comme on sait les ivrognes écrasent sur le trottoir des gosses et des femmes enceintes mais se tuent rarement au volant -- il y aura bien un dieu pour les âmes lucides.

Ma fréquentation professionnelle de la main courante des gendarmeries m'a vacciné contre l'illusion teilhardienne que l'humanité se dirige vers un oméga, un haut, propension encore vivace au début des années soixante-dix chez les prêtres défroqués et les pédégés catholiques qui paraphèrent, le cœur saignant, la décennie suivante, des charrettes de licenciements.

Mais je recolle à mon histoire. Pour le reste je suis *coule*, paisible, nous pouvons même dire de plus en plus abîmé dans la sérénité. Une preuve ? Anouk m'admire justement pour ça, elle me l'a confié pas plus tard qu'hier. Et c'est exact que ces dernières semaines, pour l'ardeur contemplative, je pense sans me vanter avoir doublé au poteau le moine tibétain le plus dévot. Les mouvements de feuillages, le cheminement des nuages, le va-et-vient obstiné des marées, le lézard sur le mur, l'abeille sur le buisson d'hortensias, voilà ce qui m'absorbe l'esprit. Rien ne m'échappe. Et je découvre combien il est important que je les regarde. A moi de relever les mille et cent faits de ce qui m'entoure, les minuscules affairéments et diligences sans nécessité qui sont la substance de ce qui vit. Grains de silice qui soudain à eux seuls sont la plage, le rivage. Et, allez savoir (bien que cette interrogation ne me soit jamais apparue avant ce jour) : qui peut jurer que, sans moi devant, témoin passionné, ils existeraient encore ?

Pochade métaphysique, envolées de Monoprix ? En tout cas, vous avez devant vous un homme bien loti côté sagesse. Cette belle condition psychologique m'offre la chance, inouïe étant donné mon état, d'avoir gardé un vrai sommeil.

Il y a une heure, tenez, je dormais comme un malheureux. C'est la voix de Pauline qui m'a réveillé. "Il dort toujours!" répondait-elle à quelqu'un qui venait d'arriver (j'entendais tout). En fait j'étais somnolent et je n'avais pas envie d'ouvrir tout de suite les paupières. D'autant plus que mon intuition dictait d'attendre : pour vérifier, Pauline allait se pencher, la poitrine en avant, jusqu'à me poser les seins sur l'épaule (sensation de moelleux ballonnets paradisiaques). La scène fut exécutée comme prévu, je l'ai su avant même le contact, à l'envahissement si confortable de son parfum.

-- Monsieur Martelod ! Réveillez-vous, c'est le docteur...

Elle parlait à mi voix comme pour ramener au présent un enfant qui rêve, sans le brusquer. Jugez des précautions que me vaut mon cancer, je n'ai jamais reçu de quiconque la moindre prévenance du temps où j'étais bien portant. Mon emploi de grand malade comporte des compensations, si l'on considère les choses de manière équitable. J'ai fait semblant de cligner des yeux tout en rectifiant intérieurement : « Non, Pauline, ce n'est pas le docteur, enfin pas seulement, c'est Jean-Paul... »

Jean-Paul s'est assis dans le fauteuil à côté de mon lit, un fauteuil prévu pour ça, pour le visiteur. Je reçois certaines visites au lit, sans complexe, en mon déshabillé chiffonné, comme la Pompadour. Au milieu de la conversation il arrive que je somnole royalement, ça ne dérange personne, on ne vient pas pour m'écouter mais pour me guetter le teint, calculer combien de temps je vais tenir, et pour se raconter devant cet obligé témoin les derniers commérages, le commentaire des nouvelles entendues à la radio, lues dans le journal. Et en ce moment, au cœur de l'été, les "informations" volent haut comme vous vous en doutez. Enfin, il faut que chacun vive. Les journalistes en premier, et j'étais de la confrérie. Et puis c'est ça la vie : des riens qui font du bruit dix minutes, relayés au bistrot, délayés avec le café, touillés par la télé, imprimés sur du papier qui tâche les doigts ; après quoi, on passe à la suite, on oublie tout.

Jean-Paul m'inspecte de son œil bleu :

-- Comment vas-tu ce matin ? Tu sais qu'il fait un temps superbe. C'est le jour des régates à Port-Navalo...

Les régates, une vieille histoire entre nous... Non, ça ne vous passionnerait pas. En même temps il me pose une pièce de cinq francs, toute froide, sur la poitrine. Revoilà le stéthoscope, méfiance. Je fais de mon mieux pour respirer normalement, pour calmer ce sifflet, fiché dans le gosier ou la poitrine, qui se joint souvent à mon souffle, telle la bombarde en duo avec le biniou. J'ai souvent le souffle sibilant, ce n'est pas à moi qu'ils raconteront des mensonges en se cachant derrière le vocabulaire.

Sans attendre, que je vous précise un point capital : je me meurs, d'accord, j'ai de brèves crises de rage, d'accord, je crève et bon, j'en veux tout de même aux autres vivants de me survivre. Mais à part ça, le présent me va plutôt bien. Je n'ai plus rien à faire qu'à me laisser dorloter par Pauline, Anouk et compagnie. Je n'ai plus rien à produire, plus de tâche à terminer, je suis libre de traîner au lit, de flemmarder dans ma chaise longue, de me promener si j'en ai l'idée ou les forces. On n'attend plus rien de moi. Plus d'ennuyeux à rencontrer, plus de bouseux prétentieux, élus par encore plus bêtes qu'eux, à interviewer, plus de comptes-

rendus de conseils municipaux ou de conseils généraux écrits à l'avance, plus de censure quotidienne, de sourires faux, plus d'articles de complaisance. Rien. La beauté du rien. Mon état est d'un certain point de vue sacrément désirable. Vous aurez sans doute du mal à me croire, vous mettrez ma quiétude sur le compte de médicaments qui m'assomment ou de la diminution de mes facultés. Erreur ! J'ai les poumons troués, racornis, brûlés, mais toute ma tête.

Je comprends votre flottement, remarquez. Depuis quand la perspective du trépas rend-elle béat ? Depuis quand les tumeurs malignes procurent-elles des titillations voluptueuses ? Je ne travaille pas à Villejuif, je ne peux répondre sur le fond, mais je suis en mesure d'exprimer ce que je perçois : quand l'espèce de poids (ou dois-je dire de poix ? réminiscence des châteaux forts enfantins) qui m'encombre le diaphragme s'allège un peu, une vague de bien-être superbe me réchauffe. Mon esprit se tourne vers le soleil des années passées, il y cueille tout au long du chemin de vivifiantes sensations. Je suis bien, je me sens bien. Délivré, affranchi de l'inutile.

Je ne me berce pas d'illusions, je marche, à pas comptés, vers la fin. Vous y allez aussi. La différence entre vous et moi, c'est qu'il me reste peu de chemin à parcourir.

Nervosité du fumeur, je fus plus pressé.

Ce matin la situation est comme la Bourse, elle se donne l'air stable, mais, par dessous, rien n'est sous contrôle. Les cellules tueuses se baladent impunément dans mes tissus et jouent les trouble fête dans mes organes. Mes Renseignements Généraux n'arrivent pas à les repérer, ma DST est incapable de les neutraliser, mes syndicats refusent de les dénoncer. Personne ne souhaite me dresser l'état de l'invasion. Mais je sais que les incendiaires sont dans la maison. A l'instar des bonnes âmes qui se veulent accueillantes à toutes les incultures et nourrissent ceux qui vouent notre mode de vie et nos valeurs au bûcher, j'abrite mes terroristes. Je les nourris de ma chair.

Pour les douleurs morales, pas de panique, je m'en charge. Et tant que mes ennemis intérieurs ne m'arrachent pas au train-train de mes journées par un trop-plein de douleur physique (et là-dessus je le reconnais, ils sont fair-play, font leur boulot sans chercher à jouer les vedettes ; braves termites qui accomplissent leur travail de sape sans crever la surface, sans me faire subir tout le temps pendant les travaux un enfer), je garde la capacité de réfléchir, de ressentir, de me souvenir. Au fond je tiens le bon bout de la corde. Même si, *in fine*, elle va me pendre.

J'ai tout loisir, je prends la journée, je relève le carrelage de mes rêves, je vide le contenu de mon filet aux souvenirs. Sur la table, j'étale le tout. Je découvre un plaisir nouveau à fouiller, à décortiquer, à ôter la rouille, à démonter les rouages les plus riquiquis, à chercher la petite pièce qui manque, l'aiguille dans la botte de foin. Et s'il faut remuer toute la paille, fétu après fétu, tant mieux, ça m'occupe intelligemment. Je suis tranquille : je n'ai pas l'obligation de remonter tout le contenu du chalut, de faire que la vieille pendule rouillée marche à nouveau, je peux égarer des vis, négliger des pièces. .L'époque cherche un responsable à tout, à la sécheresse, au raz de marée, à la foudre, à l'eau trop chaude ou trop froide sur la plage, et regardez moi : aucune responsabilité !

Je place les instants perdus et retrouvés sous la lumière, je contemple, je manipule, je fais remuer ici et là un mécanisme encore actif, un enchaînement non déglingué, des images apparaissent sur des cubes qui s'emboîtent. Et, privilège royal, je fais durer le jeu autant qu'il me botte. C'est ma récompense, mon Galibier,

mon Olympe. Du passé laineux, accroché aux monts et aux vaux de la mémoire par où les moutons de ma vie sont passés je tire les brins, je renoue les fils.

Oh, je ne vaud pas mieux que vous, je ranime aussi de l'avarié, du grelottant, du nécrosé. Mais par une espèce de miracle les désagréments d'hier, comprenez : les ennuis, vacheries, scélératesses, saloperies, emmerdements, m'envoient maintenant des feux pâlis et presque amicaux. Alors, avec les souvenirs heureux --- car j'en ai tout de même ---, vous imaginez combien je me sens gâté. Roses et charnus, toujours aussi névralgiques, leur courant radieux me court sur l'échine, me fourmille dans les muscles pour se concentrer au creux du ventre pour une petite électrocution douce chatouillant des nerfs aussitôt réceptifs.

L'envie m'est venue comme ça, un récent matin, de revivre l'intense, d'abandonner à la poussière les vides, les creux de mon existence. Je trie, je refais briller le terni, je ressuscite l'arrêté, j'humidifie le sec. J'accueille ce qui m'arrange ; le reste, dehors illico, à la poubelle, au néant. Vous allez m'envier, je connais à certains moments une sensation de puissance comme c'est pas permis... Vous aimerez, quand votre tour viendra. J'en suis sûr.

Arrivé où j'en suis, je me permets deux remarques. La première : je note une réaction à laquelle a priori je ne m'attendais pas. De savoir le terme si proche ne m'afflige pas du tout. A froid, si l'on m'avait prédit mon sort il y a dix ou vingt ans, j'aurais regimbé devant l'injustice, j'aurais maudit ma mauvaise étoile (ça m'aurait fait une belle jambe !). Aujourd'hui je ne prétends pas être de bois. Je flanche quelquefois. J'ai mes quarts d'heure, je flippe. Mon existence s'achève en queue de poisson. Très tôt, beaucoup trop tôt si l'on en juge selon les statistiques d'espérance de vie sous nos latitudes. Mais regardez moi : je ne me révolte pas. Pas de mutinerie devant la sanction (imméritée ?). Je n'appelle même pas à moi les mânes de Diogène ou de Sénèque. Je n'ai aucune explication, je constate.

Deuxième remarque : retenez que je ne vois pas venir ce fol accoutrement en cadavre comme un nouveau départ, une chance de renouveau. Je ne crois pas en une vie au-delà, en un paradis, avec la perspective, un de ces quatre, du retour en fanfare de mes os blanchis, enviandés de neuf, ressuscités, et toutes ces élucubrations pour enfants pas sages. N-i, ni, ce sera fini. Je trépasse pour de bon. Pas de faux appareillage. J'aurai vingt sur vingt du premier coup. Fermeture définitive. Solde de tout compte... A cette idée, mon tendre cœur saigne de voir tout s'effacer ; il aimerait imaginer que je subsisterai quelque temps sous la forme d'un petit tas de cendres (ayant péri par la fumée, il va de soi que je devrai être incinéré). Mais je ne fournirai même pas l'équivalent, en gris débris, de tout ce qui resta dans les cendriers du monceau des cigarettes qui ont balisé mon passage sur terre.

Nous sommes appelés à nous fréquenter encore quelque temps. Faisons plus ample connaissance. Je confirme m'appeler Renaud Martelod. Notez la rime ; j'étais voué dès le début à me laisser aller au lyrisme, creuset d'une sentimentalité qui m'a joué bien des tours. Donc Renaud. Ce n'est pas ce que vous lirez à la rubrique nécrologique d'Ouest-France quand j'aurai fait concorder l'alpha et l'oméga, *quand j'aurai ravalé mon bulletin de naissance* -- mieux, plus direct, non ? Un cher confrère commis d'office pleurera quatre lignes sur mon compte, disant quel reporter du quotidien je fus, quel localier admirable. Il m'appellera Martin (prénom de mon jumeau). Ne vous laissez pas égarer. Ce sera bien moi, la poussière de mes os. Pour le monde, je suis devenu Martin par un tour de passe-passe ignoble, perpétré le dix-sept septembre 1961. Vous ne pourrez pas passer à côté, j'en reparlerai évidemment. Mais je garde les bons morceaux pour plus tard.

Je mesure un mètre quatre-vingt un. Mais j'ai des petits pieds, je chausse du trente-neuf. Yeux : bleu-vert avec des points d'or clair, ce qui a constitué une fois ou l'autre mon unique et vague atout de séduction (encore fallait-il que la fille se fut approchée suffisamment et tout le problème était de l'amener jusque là). Ma bouche est régulière, la lèvre inférieure généreuse, signe d'une sensualité de bon aloi, qui s'est vérifiée tôt. La tonsure à l'arrière de mon crâne est apparue dès 1960, elle a grandi lentement avec les années, mais de me voir, dans la glace, tout à fait chauve me sera épargné, j'aurai été rayé de la carte avant. J'ai échappé à la chimio, qui serait inutile, le diagnostic a été dressé trop tard.

Mon teint n'est pas des meilleurs, bien que je mange beaucoup de carottes, censées donner des cuisses roses.

Je suis trois quarts breton, un quart normand. Côté maternel, tout le monde est né sur le granite, il leur en restait des morceaux dans le cœur ; un grand-père maçon, gazé en 1917 ; une grand-mère veuve à l'âge de trente ans. Affectueuse comme on ne fait plus avec ses petits-enfants, je l'entends encore, quand nous approchions mon frère et moi, la bouche en cul de poule, pour l'embrasser : « Pas besoin de se mouiller la goule pour dire bonjour ! ». Côté paternel, une grand-mère bretonne dont j'ignore tout, décédée aussi avant ma naissance, et un grand-père chauve, natif de Seine-Inférieure comme on disait à l'époque, disparu quand j'avais trois ans. La famille : un quarteron d'oncles et tantes que nous ne fréquentions guère, à deux exceptions près, l'oncle Germain et la tante Zé d'une part, l'oncle Maumau d'autre part. L'oncle Germain était communiste, toujours prêt à lever le drapeau rouge de la grève le long des voies de chemin de fer (pas seulement par

facilité, il était cheminot). L'oncle Maumau était métallo, puis il se mit à son compte comme serrurier ; avant tout il était asthmatique.

Pour les études, la tradition familiale disposait que nul ne dépassât le certificat d'études. Martin poussa jusqu'au BEPC. Sans qu'on sache pourquoi, je ferai du latin, du grec, et j'atteindrai le bac. J'étais un enfant timide, je fus un pré-pubère renfermé, un adolescent autiste. D'un orgueil altier bien que complètement dissimulé. Au point que sans faiblir je me suis refusé au moindre effort pour me faire apprécier de quiconque. Pas question de me vendre. J'exigeais des autres qu'ils reconnussent mes qualités, sans avoir à les démontrer. J'ai passé pour un idiot, un benêt, un obtus plus souvent qu'à mon tour. Qu'importe ! Celui qui ne percevait pas ma valeur ne me méritait pas.

J'ai survécu sur cette mer de déculturation croissante qu'on appelle le progrès. Des années glorieuses, paraît-il, ont accompagné la croissance du jeune Martelod en commençant de faire pousser des corolles atomiques le long des fleuves. Les abeilles rendues folles par les pesticides se sont égarées dans les végés, tout à leur quête de nectar, et crèvent, décolorées, dans l'eau de javel. L'argent détourné ou blanchi fait ses choux gras dans l'achat de partis politiques et de gouvernements. Sous les noms de concurrence et de compétitivité la bonne vieille loi de la jungle tient le haut du pavé. Le commerce devient une guerre qui se cache de moins en moins. Le règne du fric supplante même celui, multimillénaire, du sexe. Et depuis trente ans les multinationales de tout poil effacent lentement la civilisation, comme un chiffon paresseux la poussière sur les écrans de télévision.

Dans ce contexte idyllique vous ne vous étonnerez pas si je n'ai remporté nulle part le moindre succès. Ma gloire secrète, invisible, ne m'apparaît même plus à moi-même. Seule satisfaction, je me rengorge de n'avoir jamais joué qu'un rôle de mauvais figurant dans la comédie sociale, de n'avoir jamais porté, dévoué subalterne, la valise d'un de mes patrons, de n'avoir jamais glissé à un supérieur une flatterie, un compliment hypocrite, de n'avoir non plus jamais écrasé le pied d'un collègue, disposé savamment une peau de banane.

Cependant, s'il en est encore temps, je dispense un bon conseil à qui voudra l'entendre. L'époque est formidable comme on sait : Je survis pour quelques jours encore dans un coin de terre aux sources interdites, enrichies qu'elles sont des nitrates gracieusement prodigués à tous par quelques centaines d'éleveurs de cochons et de cultivateurs de maïs, dans une région de pommes dont on conseille de ne pas manger la peau, un pays où l'eau se vend plus cher au bistrot que la tisane chimique du coca-cola mondial. Mes concitoyens vont aux urnes pour réélire des politiciens qui ont fait leurs preuves : véreux, tricheurs, condamnés par la justice.

Aussi, pour y creuser votre trou, prenez le contre-pied de ce que j'ai fait, profitez du système jusqu'au cou, mettez vous en plein les poches, maîtrisez vos régurgitations et regardez, à travers les ronds de fumée de votre cigare, le tiers-monde crever, selon les jours, de faim, de sécheresse, de tueries ethniques, de la boue d'une inondation. Suivez en direct, en sirotant un whisky, le suspense haletant, entre deux publicités, de l'écrasement d'une fillette sous les décombres d'un séisme. Le coeur à l'aise, sans état d'âme superflu. Et vivez aux crochets des imbéciles les plus proches, telles les fourmis colonisant les pucerons sur les rosiers.

Moi, j'aurai tout raté, même ça : mon fils Fanch, enfin celui qu'on dit mon fils, s'est entiché d'études scientifiques, de recherche fondamentale, malgré l'éducation bassement matérielle que je lui ai délivrée. Il ne rotera pas d'indigestion, ne ronflera pas sur la misère du monde, ne se verra pas aux hanches et au ventre l'embonpoint des hot-dogs, l'enflure des graisses de cacahuète et du sucre des soft-drinks. L'ingrat !

Bon ! les présentations sont terminées. Mais avant de défaire les nœuds aux quatre coins de la nappe et de vous déballer dans l'ordre d'inventaire les reliefs rescapés de ma mémoire, un aveu. En vérité, il y a une chose qui m'étouffe, me fait bouillir d'impuissance. C'est d'ignorer ce que je vais laisser après moi. Je parle chez ceux, rares, qui m'ont fréquenté. A commencer par Fanch. Ce qu'ils vont garder en mémoire, quels gestes, quels mots, quelles invectives ? A quoi vont-ils me réduire, à la sortie de la moulinette du souvenir ?

Une poignée de faits, un bouillon d'idées, une pincée d'émotions, une volée de sensations, voilà à quoi se résume mon passage sur terre.

Voyez comme on peut être bête, tout en faisant le fier, j'aimerais qu'il demeure de moi un petit temps un écho, des bribes, serait-ce des brins usés. J'aimerais aussi qu'il en ressorte, quoi que je dise, l'impression que j'eus raison de m'avoir accepté en vie tant d'années.

Penchons-nous sur l'existence de Renaud Martelod. Vous êtes au balcon, que voyez-vous ? Le vague et dérisoire reflet de lumière d'une épingle perdue dans l'herbe. Mes quarante-huit ans de vie ne furent qu'une minuscule fraction de seconde dans l'éternité de ce globe, cette boule de billard lancée au sein de l'espace vertigineux des galaxies.

J'ai vécu une existence banale, souvent bassinante, parfois révoltante – vous aussi, j'espère, s'il y a une justice ! Secouée des trous d'air du hasard, embaumée d'instant magiques. Mais le sable de ma vie a brillé ici ou là de grains de mica sous le soleil. C'est tout. C'est beaucoup.

Voilà ce qui m'anime à cette heure balai, ce que j'aimerais distinguer de la poussière.

Je vous livre le fait comme il me vient à l'esprit tout à coup. Un détail révélateur. Je m'aperçois que je n'ai aucun souvenir d'avoir été à un moment quelconque dans les bras de ma manman. Pas de photo en noir et blanc, au papier jauni, dentelé, qui me fasse découvrir enlacé, embrassé par ma génitrice. Dans l'album de famille, dont les deux tiers des clichés sont entassés en vrac entre des pages de carton brun, on me voit bébé (rare), à deux, six ans (un peu plus), adolescent (de nouveau rare). Ces vestiges n'apprennent rien.

Dans ma tête je garde une image que les épices de l'hyposulfite n'ont pas conservée : Maryse Martelod qui me tient la main ; nous sommes dans la rue. Je me vois encore, pour ne pas me faire semer, agrippant l'hiver la manche de son manteau ; le coté de sa jupe, l'été. Mais moi dans ses bras, sur ses genoux, serré contre elle, jamais.

Je ne vais pas tricher, sur la berge ultime. Il y a bien cet après-midi de janvier où j'étais malade – était-ce l'époque, l'année de mes cinq ans, où je fus opéré des végétations et des amygdales? Les parents reçoivent les Barbedienne, un couple de la rue Saint-Vincent, pour le nouvel an. Café, vin rouge et gâteaux secs. Certaines années, il y avait des *mendiants*, ces figues sèches ouvertes en deux et garnies de cerneaux de noix. C'est François Martelod qui les confectionnait. Il cassait les noix à coups de marteau sur une planche. Je n'aperçois pas Martin. Mais je crois --- en tout cas, oui, il me semble bien --- que c'est moi qui me tiens debout, le cou cerné par une écharpe, contre la cuisse de Maryse. Ma manman poussée par un élan subit d'affection me prend sur ses genoux. Ses bras, occupés à tendre le plat aux invités, à lever sa tasse, me bousculent, me décoiffent, m'enserrent. Je suis bien. Chaleur. Odeur de sueur. Parfum du café. Brouhaha des voix. Cela dure quelques minutes. Elle se lève pour aller à la cuisine. J'ai eu ma dose de tendresse, il n'y aura pas de rappel, c'est fini.

L'oto-rhino qui m'a délivré de ces glandes sans utilité précise portait un nom compliqué et voici qu'il me revient : docteur Duplessis de Grenédan. Avant, après l'intervention, il m'appela sans cesse « *mon lapin* » ; ce fut le premier mot doux de ma vie (qui n'en compte pas tellement).

Je l'ai dit à propos de notre mémé Louise, nous ne perdions pas notre temps dans la famille aux démonstrations de sentiment. Pas de bisou le matin ni le soir. Ni en partant pour l'école ni en revenant. Les premiers temps à la maternelle, quand ma

mère venait nous chercher à quatre heures et demie, je trépignais et je pleurais. C'était trop tôt pour rentrer. Je n'étais pas content. Martin jouait le fils obéissant, il abandonnait aussitôt le bac à sable, il courait vers elle. Elle lui enfilait son gilet, son manteau. Moi je continuais de pousser la pelle, de tracer des routes, de tapoter la crête d'un beau pâté.

A se demander ce qui nous faisait jumeaux. D'ailleurs qu'est-ce que ça veut dire être jumeaux ? On se ressemblait physiquement, Martin et moi. Deux gouttes d'eau. Mais c'était tout. Martin me volait ma place, je n'existais plus. Pour les visiteurs, lui seul existait, puisqu'il allait vers eux, ne jouait pas au sauvage. S'il était absent c'est moi qu'on appelait Martin. Je faisais semblant de rien.

Si j'avais pu dire mon mot au moment opportun, accroché au lustre cette nuit de bévue où Maryse et François nous engendrèrent, j'aurais préféré qu'ils me fassent seul.

Dans le quartier, les doublons, les copies carbone, étaient une denrée rare. Nous étions des phénomènes. On ne nous demandait pas "où est ton frère ?" mais "où est ton jumeau ?". Je savais tout juste lire quand, dans un journal feuilleté chez notre Mémé, près de l'Etang du Duc, je suis tombé sur l'histoire des frères siamois. Pendant que Maryse sortait du grand sac de toile fait pour ça les vêtements portés à laver. Car nous ne venions jamais pour rendre visite, seulement pour raison pratique. Nés en 1811 au Siam, les célèbres Eng et Chang — Droite et Gauche en chinois — étaient reliés par une bande de peau à hauteur du sternum. Ils partageaient une partie de leur sang. Le cirque Barnum les engagea pour attirer les foules, en tout temps avides de l'obscénité, excitées par l'horreur. J'ai raconté leur histoire à Martin. Il devint mon siam, j'étais le sien.

La ressemblance entre nous s'arrêtait à l'apparence. A l'intérieur nous étions plutôt chien et chat, si vous voulez savoir. La différence dans les têtes et les comportements ne fit qu'augmenter avec les années. Mémé nous voyait peu, mais elle raisonnait juste. Elle déclara un jour que nous deux, c'était la mouette et l'ajonc. Il ne faisait pas de doute que Martin était la mouette, rieur, curieux, remuant, bruyant, sachant défendre son bout de gras, et moi l'ajonc, tranquille, docile, souple, content les pieds dans la fange.

Revenons au présent matin estival. Jean-Paul est reparti pour ses visites. Il m'a apporté un gochtial, ma gâterie au petit déjeuner et au goûter. Voyez, je me laisse prendre par les sentiments. Il l'a acheté hier soir au *Moulin à café*, à Saint-Armel. Le meilleur gochtial du Morbihan et aussi de Bretagne --- si tant est qu'on sait en produire ailleurs qu'ici. Pour vous donner une idée : fausse brioche non sucrée,

texture de mie serrée, couleur jaune pâle, saveur d'humus et de grain, parfum de campagne d'autrefois. J'y ai pris goût il y a de ça des années. J'apprécie quand il est un peu rassis. A manger évidemment avec du beurre salé. Je coupe les tartines en deux tellement elles sont larges. Voilà un bonheur, tenez. Un bonheur à ma mesure, à ma portée.

Aie! Qu'est-ce qui m'arrive ? Mes cellules joueuses se réveillent, se rappellent à mon bon vouloir. Elles choisissent mal leur moment. Je ne bougerai pas. L'instant du gochial, c'est sacré. Je ne leur demande pas la lune mais j'exige de leur part un peu de respect de mes plaisirs. Elles ont tout le reste.

La vache ! A l'intérieur, côté du foie, qui m'envoie ce crochet du droit, lourd et opaque ? Voilà que le poumon gauche fait grève sans préavis, les alvéoles des bronches débrayent par solidarité. J'aspire une bouffée âcre, ridicule, une pissette d'air qui ne m'emplit même pas la bouche.

De la fenêtre de la cuisine, j'aperçois un coin du Golfe, trois chalands en aluminium brillent au soleil, sagement à l'attache. Là-bas sur la gauche, le bout de l'Ile-aux-Moines et l'île Govian. Un voilier avance lentement, majestueux. Il gagne centimètre par centimètre sur le bois de la fenêtre, contre le courant, se dirigeant vers le géranium.

Bon, ça passe. C'est passé. C'est fou ce que ça fait du bien de l'air dans la poitrine. Vrai, on ne l'apprécie pas à sa juste valeur en temps ordinaire. On n'en profite pas assez.

J'aurais voulu vous sortir quelques images pieuses de l'album de famille ; mais j'ignore ce qu'il est devenu. J'aurais aimé notamment vous montrer le petit Renaud à l'école maternelle Catherine Descartes. C'est là qu'on s'interrogea pour la première fois sur ma normalité. A marquer d'une pierre blanche. Le lieu existe encore, rue des Capucins. J'ai tenté d'y jeter un coup d'oeil il y a quelques semaines dans l'intention de me rafraîchir la mémoire pour vous en parler. Mais j'ai flanché. Une fois en haut de l'escalier, sur le point de pousser la porte, j'ai rebroussé chemin. Une institutrice alarmée allait venir aux nouvelles, que faisait là ce bonhomme, sous le préau. Il faudrait expliquer, mon ancienne école...un pèlerinage sentimental... tout paraîtrait louche. Je m'en tirerais bien si elle n'appelait pas la police. *Un pédophile tente de s'introduire....* Un bel article, comme j'ai eu trop peu l'occasion d'en écrire quand je travaillais au journal. J'ai raté ça aussi.

Vous vous en souvenez, je suis né en exhibant mes fesses. A cinq ans, celles de mes petites camarades ont commencé de m'intéresser (c'était peut-être une vocation bourgeonnante, que l'existence a gâchée). 1945, à Vannes, où l'on croisait à toute

heure dans les rues curés et bonnes sœurs, la pudibonderie régnait, intégrale. A part Martin, je n'avais vu personne nu. A la plage les mères entortillaient leur marmaille d'une serviette pour leur changer le maillot. Elles mêmes jouaient les phoques sous une robe ou une pièce de tissu serrée au cou.

J'avais des curiosités, des intérêts scientifiques. Je voulais comprendre comment marchaient les zinzins qu'on me cachait. Les filles, m'avait-on dit, n'avaient pas de robinet, là, devant, pas de petit oiseau. Mais alors quoi ? Je me demande qui m'avait parlé de ça et à quel propos. A la maison je ne demandais plus rien. Maryse avait pourtant des dons de pédagogue. Elle était forte pour vous clore le bec « Fous moi la paix avec tes questions ! » Grâce à elle, j'ai poussé en solitaire ma découverte du monde. Tout par l'expérience personnelle, le pas à pas. Mine de rien, cela marque le caractère.

J'avais déjà saisi deux grandes vérités de la vie en société : premièrement, les choses agréables qu'on peut se donner ou se faire sont, sauf rares exceptions, défendues, strictement à garder par devers soi, et, corollaire, toutes les cochonneries sont permises du moment qu'on les dissimule, qu'on sauve les apparences.

Un matin je suis resté cramponné des heures au rebord du bac à sable, accroupi. Martin m'a rejoint et (voyez mon atavique naïveté, ma confiance) je lui ai dit ce qui me retenait là, tête renversée, cheveux contre terre, le front entre les genoux. Il m'imita, mais sans ma disposition à jouer l'innocent. La constance de notre attitude, le regard en dessous, l'air faux jeton, finit par attirer l'attention de Suzanne, la femme à tout faire. Elle aperçut Noëlle, un an plus jeune, qui jouait tout près dans le sable. Noëlle n'avait pas de culotte. Sa mère ce matin-là avait oublié de la lui enfiler.

--- Quel cochons ! A leur âge, c'est pas croyable !

Elle s'indignait. En vingt-sept ans d'épluchage de légumes, de balayage, de récurage, d'habillages et déshabillages, d'essuyage de derrières, elle n'avait jamais vu ça ! Des vicieux en train de loucher sur les fesses de Noëlle. Noëlle pleurait maintenant, traitée elle aussi de coupable. Par malchance, ce jour-là, Maryse venait nous chercher. Suzanne la mit au courant. Martin me dénonça. C'était moi qui l'avais entraîné.

Nous dormions tous dans l'unique chambre, au troisième, et au soir j'entendis Maryse raconter l'esclandre à mi-voix. L'époux gloussa. Elle, estomaquée, bientôt furieuse, s'offusquait : "A lui regarder les fesses !" L'ignorance des parents, c'est l'autre côté qui m'intéressait. Ce renflement doux, bombé, ce pli comme dans une joue secrète, c'était ça. D'être privé de le contempler me manquait déjà.

L'événement date de quarante trois ans, sauf erreur. Je n'ai aucun souvenir du visage de Noëlle, mais je n'ai pas oublié cette chair rose, cette peau de pêche

fendue, et ces fesses jumelles, sous la minuscule jupette qui les couvrait, j'aimerais m'en rappeler la couleur, comme ça, pour le plaisir, découvertes pour la première fois. J'ai dû montrer par la suite plus de précautions pour donner cours à mes études anatomiques. J'avais saisi ce jour-là que leur légitimité était mise en doute.

Puisque j'en suis à la maternelle, encore un scintillement. En général nous rentrions seuls de l'école, nous avions ordre de nous tenir par la main. Mais il y en a toujours un qui marchait plus vite que l'autre. Regardez ces deux bambins qui traversent la place Gambetta inondée de soleil. Une drôle d'allure, surtout le second. Martin trotte, ricanant, loin devant. Renaud se dandine derrière comme une oie. A cause de ce qu'il transporte dans sa culotte. C'est devenu pratiquement sec, ça lui râpe la peau. A chaque pas, ça brûle entre les cuisses, irrite l'entrefesse. Il se prépare aux jérémiades, résigné. Elle va encore le menacer de le laisser mijoter comme ça, puant et merdeux. "Pour que ton père te voie ! Qu'il voie le petit dégoûtant dans son caca ! Qu'il te gronde une bonne fois ! Que tu comprennes. Puisqu'il n'y a pas moyen. Puisque tu recommences. A ton âge, tu n'as pas honte ? Regarde ton frère, il demande, lui."

Je m'en serais bien passé de rentrer dans cet état, ça faisait mal. Et puis l'odeur... Mais à l'école, je n'osais pas aller vers la maîtresse, ni vers Suzanne. Je n'osais pas "demander". Une fois sur deux, poussé par l'urgence, quand je me décidais, c'était trop tard. Les jours de chance, j'accourais dans l'arrière-cuisine, concentré pour garder les fesses serrées. Sans un mot, Suzanne comprenait : sur mon front, elle lisait les plis du plongeur à bout de souffle. En ronchonnant, elle abandonnait ses légumes, ouvrait la porte-fenêtre donnant sur la courette. Pas le temps d'aller jusqu'aux cabinets. Elle défaisait les boutons, descendait la culotte et le slip. Elle me plantait là, accroupi, le cul à l'air, dans l'espace étroit entre le bâtiment et le haut mur d'enceinte. C'était l'extrémité des remparts.

Imaginez un château fort et vous, au creux du fossé à sec, fesses et zizi au vent, à vous délivrer avec expansion. Satisfaction de communier avec la nature... J'ai dû prendre là le goût du romantisme et il m'en reste le plaisir de me promener nu comme un ver, derrière les murs, dans mon jardin.

Abandonné, je patientais, chatouillé au plus sensible d'un enveloppeur et clément vent coulis. L'odeur montait dans ce recoin déjà doté d'un relent rémanent de ruelle. La grosse femme en tablier bleu revenait : "Alors, c'est fini ?" Un morceau de journal à la main, celui où elle épluchait les carottes, pelait les patates. Elle m'essuyait comme on nettoie avec du papier le carrelage où le chat s'est oublié. Vous voulez le mot juste : j'étais torché. Ses doigts quand elle me rhabillait sentaient les poireaux qu'elle était en train de couper pour la soupe. Quand je revenais dans la

cour, Martin passait près de moi, fredonnant : "Il sent le caca, heu !" J'attendais le moment propice pour lui faire un croche-pied, pour casser son jouet, déchirer son dessin, écraser la mine de ses crayons de couleur.

J'oeuvrais là à me passer des autres. J'ai besogné jour après jour afin de vieillir, mais tout au fond je suis demeuré ce gosse, trop petit pour se défaire correctement sans aide (première expérience innocente du saint-simonisme). Imaginez ça de nos jours : un enfant que terrorise l'idée de demander à voix haute d'aller aux vécés ! Peut-être que je ne disposais pas de la manière élégante d'exprimer mon besoin, je n'avais pas de métaphore, d'image salvatrice, protégeant les convenances. Pourtant quand j'entendis plus tard d'un camarade l'engageante formule : « Je veux faire ma grosse commission... », l'énoncé m'en parut obscène. Sachez aussi que je n'ai pas su me moucher en public avant l'âge de vingt ans. Je reniflais, reniflais comme une locomotive jusqu'à me trouver à l'écart, tranquille, pour me vider le nez.

J'étais bizarrement parti dès le début. Je me serais surpris le premier si le scénario s'était vraiment amélioré par la suite. Je n'étais à l'aise nulle part, avec personne. Mes efforts en grandissant ont consisté à essayer que cela se voie le moins possible. Mais j'étais heureux avec de simples morceaux de carton où je faisais rouler des billes, sur le balatum de la salle à manger.

Mes débuts à l'école primaire, enthousiastes au départ, se transformèrent vite en corvée. Pourtant j'avais ressenti une vive excitation à la perspective d'entrer à la grande école. Je fus terriblement désappointé de n'y trouver que des garçons. Je fis contre mauvaise fortune un minimum d'effort pour me maintenir à flot. Le maître et mes petits camarades restaient indécis devant ce gamin renfermé, ils ne savaient trop dans quelle catégorie me ranger. On me classa donc parmi les sournois. A mon crédit, je n'étais pas exagérément paresseux, et pas vraiment bagarreur. Je ne dérangeais pas, je ne posais pas de problème. On me laissa végéter.

C'est vers cette époque qu'une vérité se fit jour petit à petit dans mon esprit pourtant tolérant : je n'étais pas élevé selon mes aspirations. C'était dans doute la conséquence du fait que je n'étais pas éclos dans le milieu familial qui m'aurait convenu. L'idée m'était venue d'une lecture, une de mes tout premières. Je venais de dévorer *Le prince et le pauvre* de Mark Twain qu'un copain m'avait prêté. Je me rendis compte que ma famille était trop standard. Rien ne la distinguait. Nous nagions dans un gâchis de banalité. Le père de mon seul copain, Ronan, militait au FDB, le Front de Décolonisation de la Bretagne et aux comptoirs de tous les bistrotts dans un rayon de dix kilomètres autour de Lesteno. Il entreposait des bâtons de dynamite dans sa cave, sciait des poteaux téléphoniques, il signait des tracts qu'il ne lisait pas jusqu'au bout (il déchiffrait avec lenteur) contre les percepteurs. A bonne

école, Ronan, cet abruti, s'entichera de la cause et se fera tabasser à mort, à seize ans, au pied d'un pylône électrique à haute tension dont il avait miné une base, et eux la base opposée, par une bande d'alcoolos rivaux de l'AADB, l'Armée Antimilitariste de Défense des Bretons.

Au fond, je n'aurais pas détesté être un enfant battu. Doté d'un père castagneur, d'une mère soûlographe, au moins aurais-je pu compter mes bleus et su pourquoi j'étais malheureux. Je me serais jeté chaque matin dans la vie, enfin... dans la rue, avec de vraies raisons de haïr mes parents. Et peut-être un passant, un habitant d'un autre quartier, témoin des pugilats et des assauts de gracieusetés verbales familiaux, aurait-il eu pitié de moi. Il m'aurait invité à le suivre dans sa grande maison aux armoires remplies de pain d'épices. Là, des fillettes grassouillettes, allongées sur un banc, m'auraient appelé -- elles avaient mal au ventre -- pour jouer au docteur (une autre vocation compromise).

Pelletant des nuages en forme de croupes, impénitente à verser dans le romanesque, mon enfance est un mécompte pédagogique, un échaudement des théories rousseauistes. J'ai lu très tôt, avec des sensations d'échappée gitane, dans les livres de nos petites voisines, les émois domestiques des héros de la comtesse née Rostopchine. Cela provoquait en moi des élans de sociabilité fouguese. Elles s'en plainquirent une fois ou deux ('y reviendrai) à leurs parents, par chance distraits.

J'aurais aimé que mon aurore constituât une erreur de chronologie, un pur anachronisme... Hélas, je suis né et je mourrai dans le siècle qui aura battu les records des pires atrocités, le sadisme et l'inhumanité modernisés à l'échelle industrielle, les camps de la mort, les goulags, et j'en passe.

Je refais face, pour le moment, au petit univers dérisoire de mon printemps. J'ai échappé à la noyade par affection, en revanche, je n'ai aucun martyr à signaler, pas même de ces joyeuses rudesses en famille à l'occasion d'une fin de repas arrosée, d'une controverse ludique entre époux, d'une vengeance de l'un vis à vis de l'autre, de ces sévices corporels à la férocité mal mesurée, suite à une bêtise un peu plus grave des enfants. Non, le calme plat de ce côté. Pas davantage d'oncle salace, d'instituteur dépravé, de curé lubrique dans mon voisinage immédiat. Je cherche en vain une tante, une voisine nymphomane.

Quelques fessées au martinet ne méritent pas d'être détaillées. Sans conséquence. En fait, à bout d'arguments, Maryse cinglait nos mollets nus. Accroché au porte manteau derrière la porte toujours ouverte de la cuisine, le martinet servait peu. Il avait surtout valeur de dissuasion, c'était une arme d'intimidation. Et Martin et moi nous succédions pour couper régulièrement par petites entailles à l'aide d'un

couteau, imitant l'usure, une à une les lanières de cuir, réduisant peu à peu la capacité de l'instrument. Aujourd'hui j'en ris, mais certains jours, pour échapper au martinet, j'étais prêt à tous les léchages de bottes, à toutes les bassesses. Là j'ai expérimenté le pouvoir de l'avalissement, l'étrange sentiment de puissance renversée que donne l'asservissement. Par instants fugaces j'ai approché la félicité nocturne de l'esclavage.

Il est bientôt six heures de l'après-midi. Une constatation dont vous apprécierez l'intérêt : la mer monte. Chaque fois que je regarde le rivage, je repère l'état de la marée. J'ai besoin de jauger où en est le flot. Comme si c'était une indication capitale. Comme si de se rendre compte du point de jusant ou de reflux prouve une aptitude dont on peut à juste titre se montrer fier. Ces petites constatations sont, sans raison, satisfaisantes : la mer va et vient, comme prévu, sans accroc. Les tempêtes, le grand vent ne changent pas grand chose à l'amplitude de la marée, ne bousculent pas son calendrier immuable. Ce genre de détail pacifie le monde.

Je ne suis pas planté sur ce coin de granite par hasard. Je n'aurais pas aimé habiter près d'une mer d'opérette, une eau immobile, une vasque morte, genre Méditerranée, ni près d'un lac, d'un étang. La respiration gigantesque de l'océan me rassure. Je ne dis pas que ça me dégage la poitrine, mais au moins j'ai la preuve que cette liberté de s'emplier, de se vider, avec ampleur et majesté, existe quelque part sur la terre.

Mon attention au flot ne date pas d'hier. De notre fenêtre, rue Tender, je pouvais juger de la hauteur d'eau dans le port. Mais je n'ai rien dit encore du lieu douillet qui nous abritait, nous, les Martelod. La rue Tender, il est temps de s'y arrêter. Il me revient de décrire le confort du nid de souris, sans chauffage, sans eau courante, où j'ai vécu mes premières seize années. Celles qui comptent.

Dans l'immédiat, un sentiment de surprise me traverse. Je prends goût à vous raconter ceci. Qui l'eut dit ? Moi qui ai peiné au labeur quotidien de noircir deux colonnes de journal pour remplir la page réservée à Vannes quoi qu'il arrive --- car les lecteurs n'auraient pas admis qu'on ne parle pas un seul jour, dans leur canard, du trou fangeux où ils clapotaient. En général il ne s'y passait rien. Et ce qui aurait été palpitant, il ne fallait pas insister, si possible n'en pas parler. Pour ne pas déranger les notables.

Aujourd'hui mon stylo en main, quel changement ! C'est presque une joie, par brefs instant. Et, alors que je trace ces lignes, ce qui modifie mon point de vue sur la tâche à accomplir, c'est qu'ici je suis maître du jeu. J'ai le choix du sujet. C'est ce que j'apprécie dans la rêverie par rapport au rêve. On peut s'arrêter où l'on veut, reprendre le fil, revenir en arrière, retrouver ce qui manque, englober ce qui échappe. Car ce qui nous intéresse n'est pas le dénouement (la fin de la présente histoire sera pour moi sans surprise et elle ne m'inspire pas un enthousiasme démesuré. Je peux

me consoler en me disant qu'en tout cas, nous échapperons au happy end bien-pensant, c'est déjà ça). Non, ce qui retient, ce sont les péripéties, les détails infimes (intimes), l'hésitation entre deux gestes, la minute instable entre deux pensées, l'incertitude du calme entre les événements. Je n'ai pas de mérite, c'est plus facile aujourd'hui de distinguer, grâce au recul, ce qui rebrousse, sur la plaine rase que j'ai parcourue. On voit moins de choses mais plus précis, avec l'oeil de la mémoire.

Voici donc le décor routinier qui a servi de cadre au quart de mon existence : la courte rue Tender qui donnait sur le port. Je ne sais pas pourquoi je parle à l'imparfait, elle existe toujours, n'a pas été rebaptisée et le port n'a pas changé de place. A l'époque, les années cinquante, d'habiles urbanistes n'avaient pas encore repensé les villes pour entasser dans le même coin merdique tous les pouilleux, les pas blancs, les miséreux bien propres et les déguenillés, les alcoolos aux mollets comme des triques de bois sec, les drogués et les dealers. Notre rue, on y trouvait des logements décatés d'une pièce ou deux. La pluie, amicale, rendait visite au locataire. Elle pissait, chatouillée par le vent, par le bois pourri des fenêtres. L'eau du chéneau raffinaît à chaque averse les auréoles brunâtres du plâtre. La rue Tender dissimulait aussi de vastes appartements. D'épaisses tentures bourgeoises palpitaient d'ésotériques courants d'air dans un demi jour. Dans un de ceux-ci habitait la famille du colonel Rémy (« un chef de la Résistance », précisait Maryse au cas où le nom ne dirait rien au visiteur). Une de ses belle-sœurs, déjà âgée, me délivrera, à prix d'ami, les premiers secours au mi-temps de ma catastrophique première année d'apprentissage de l'anglais, en sixième. A la fenêtre d'en face on apercevait la silhouette de M. Décubec, chef de service à l'EDF ; le personnage impressionnait le couple Martelod. Au numéro douze, la fenêtre du milieu au deuxième, et celle -- puis un jour une de plus -- sur la droite au troisième, c'est chez nous. En tordant le cou vers le bas de la rue on voyait une tranche de quai et un parallélépipède d'eau de mer. J'ai passé combien d'heures, accoudé là ? Tout petits, nous sortions la tête, sous les volutes en fer forgé de l'accoudoir qui me raclaient l'oreille ; les parents appuyés au-dessus. Martin se lassait vite. Je restais là, j'étais déjà contemplatif.

L'été, la proximité du port battait son plein, on en profitait à fond. On respirait à domicile, au cœur de la salle à manger (où l'on ne mangeait que s'il y avait des invités) et même derrière, dans la cuisine, l'odeur de la vase. Par bouffées généreuses, elle remontait jusqu'à nous, ne nous privant de rien, surtout quand le vent tombait, au soir, après la canicule. Et nous, aux premières loges. Marée basse ? Pas la peine de vérifier, les yeux fermés, on pouvait jurer. L'odeur était palpable : des

relents d'œufs pourris, de ce qui se dégage de l'eau des fleurs quand elle devient verte et poisseuse.

Le port s'exhibait plein Sud. Au soleil, la vase mûrissait, gonflée en énormes brioches grises, semée de levains fauves. La surface bientôt sèche prenait sa couleur de santé, entre l'ardoise et le caca. Elle s'agrémentait de broderies grasses, traces des déjections de la ville. Quinze mille habitants alors, il me semble. Tout finissait là, à sa vitesse, à son jour, en suivant la pente des égouts, tout ce qui sortait des seaux hygiéniques, des cabinets, des éviers, des conduits, des cloaques. Le Moyen-âge dans sa gloire, et il n'y a pas cinquante ans. On n'imaginait pas les choses autrement.

Les jeudis, c'était ma récréation pendant que Martin dévorait ses magazines de foot. Je me promenais le long des quais. Dans la pierre, des meurtrières verticales vomissaient par hoquets les résidus des digestions citadines. C'était ma façon de voyager. Sur la bouche d'un conduit, je voyais un gros rat en train de prendre le frais. Il lissait ses moustaches. Soudain une nouvelle livraison toute fumante, et voilà la bête qui tombait dans la vase. Le spectacle était gratuit. Et permanent.

Mitzi, la chatte du boulanger, faisait le guet devant la bouche d'égout qui trônait au centre de notre cour. Elle en avait senti un, se déplaçait par petits bonds, en tournant. Un tricotage de pattes et en un éclair elle vous sortait le bestiau. Couine, que je te couine, trop tard, pauvre nouille ! Alerté par les pialements, Paulo surgissait hors du fournil, les mains blanches de farine. C'était tout un ramdam pour faire lâcher prise à Mitzi. A coups de pelle, il y allait sur le rat, la pelle qui servait à retirer les cendres avant d'enfourner le pain. Cinq minutes d'animation shakespearienne, de bruits et de cris, qui ranimaient mon après-midi. Il avait peur que sa chatte choppe des maladies. Puis il s'en retournait à son pétrin, goûtait du doigt la pâte.

Douillette rue Tender ! Qui me bricola aussi un cadre à ma mesure pour mes amours, pour les premières folies de mon corps tout neuf. Elle me fournit ce qu'il fallait à domicile. Pratique, non ? J'avais pris l'habitude de descendre au fournil, pour attendre que Maelle termine d'aider son père avant de jouer avec moi ou de me prêter un de ses illustrés. Je restais dans la chaleur de la grande pièce à regarder vaquer Paulo et sa fille. Maelle n'avait pas encore pour moi de bontés secrètes. Elle était grande, deux ans de plus, elle m'intimidait. Je me persuadais qu'elle ne voyait rien de la forte chaleur qui m'étreignait dans sa proximité. Ce n'était pas une jolie fille, si l'on se réfère aux anorexiques en photos dans les magazines. Maelle était ronde de partout. De son petit tablier à carreaux de vachère dépassaient des bras, des épaules et des cuisses dorées comme de la brioche. L'été, par-dessous, elle

portait seulement un short. Ce fragile écran rustique posé sur sa nudité achevait de me rendre dingue. Mille pensées malhonnêtes me venaient. Comme faire pipi avec elle dans une baignoire (une divagation rue Tender où nous n'avions pas l'eau courante !). Comme nous rouler dans la farine, volupté hérétique pour une fille de boulanger. (Au passage, si vous n'avez jamais eu ce plan, vous ne savez pas ce que vous perdez : une douceur de rêve, un velouté de conte de fée. Rappelez-vous l'expérience ne serait-ce que du doigt passé dans la farine pendant que votre mère préparait un gâteau). Tiens, j'ai raté le coche, j'aurais dû essayer avec du talc la dernière fois. Oublions à quand ça remonte...

Paulo, le père la boulange, me raillait parce que je lisais les livres de sa fille. Ah ah ! Gros malin. Peu après je fus pour de bon dans les petits papiers (et entre les jambes) de ta chère fille. N'y voyez pas de vantardise, en réalité mon seul mérite fut de la laisser faire. Bien sûr, c'est elle qui fit tout le boulot.

En attendant, dans cette ambiance délicate, le Renaud grappillait les petits bonheurs à sa portée. Pas de gaspillage. Avant de tout saccager, comme je sais faire. Comme sait faire mon indécision, ma bêtise, ma lâcheté. J'aimais l'odeur de *renfermé frais* de la farine, comme une odeur de grenier, mais ouvert sur les champs. Et, sous la large planche doublée de vieux sacs de toile qui couvraient le pétrin, je respirais l'émanation aigrette du levain. Une odeur trouble, intime. La pâte bonasse était brassée par la grosse fourchette mécanique à deux doigts. Paulo sortait du four des plateaux de fer noir. Tartes aux fruits, chaussons aux pommes et *pommés*, sorte de chausson mais ouvert sur trois côtés, d'où déborde la compote. J'étais donc là aussi par gourmandise avouable. J'avais croit aux ratés, un peu trop cuits. J'adorais le grillé, le croquant sur la crête brunie des tranches de fruit. Il ne m'a fallu que trente-cinq ans pour finir par faire le rapprochement (pourtant ce n'est pas la première fois que j'y repense) : les peaux dentelées au parfum marin que j'explorerais peu après dans les replis cachés de Maelle, avaient la même élasticité sous mes dents.

A marée haute, le port était plus présentable, il jouait à la carte postale. Deux ou trois pêcheurs y lançaient leur carrelet. D'énormes mulets, gras de partout, s'y faisaient surprendre. Lucien, le clochard qui logeait sur l'autre rive, dans une ancienne baraque des Ponts et Chaussées, se baignait là par beau temps. En caleçon d'une teinte aussi indéfinissable que celle de l'eau. Qui laissait voir sur le côté des organes indubitablement masculins. Au retour d'une promenade sur La Rabine derrière son caniche, Mlle Lebroc, une vieille fille que fréquentait Maryse, s'indignait tout rouge. Elle demandait d'appeler un agent. La même vieille peau ira

dénoncer le jumeau (elle ne savait lequel) à sa mère un jour que je lisais *Nana*, sur un banc de la promenade. Bouillon gras d'une petite ville, des yeux partout...

Aujourd'hui le port reste en eau à toute heure, la vase et ses armoiries ont été rayées de la carte, remplacées par un bassin à flot, avec pontons, voiliers, dont les trois-quarts ne bougent jamais. Image d'Epinal du petit port pour municipalité silencieuse, chambre de commerce rotaryenne. Un port de plaisance ! A l'époque on ne voyait pas un touriste. Parfois un Allemand qui cherchait à se reconnaître depuis sa villégiature en 44

Je me plaisais à imaginer l'impensable : ma mère qui se faisait séduire (oubliuse du côté sale du sexe ? La chose était impossible). Je ressentais une joie trouble à échafauder l'anecdote. Si Maryse avait eu sa face secrète elle aussi ? Si, un jour, elle avait été capable de sortir de sa condition, de son train train de ménagère ? Je n'y croyais pas. Son cas me paraissait sans recours. Dans l'unique chambre, au troisième, je l'entendais protester, la lumière éteinte, les soirs où l'époux avait des ardeurs. Martin et moi partagions le même matelas sous la pente du toit, près de la fenêtre. Les parents dormaient dans un lit bordé d'un chevet et d'un pied de bois verni. Ils ronflaient fort, Maryse surtout.

Il n'y avait pas de volets. On descendait chaque soir le store pare-soleil en lattes de bois. Avant même le printemps, dès l'aube, le jour débordait de toutes parts. Pas de chauffage, sinon l'hiver le réchaud électrique à trois tortillons qu'on nous envoyait l'un ou l'autre allumer à l'heure du dîner. Mais le père l'éteignait avant de se coucher. La phobie de l'incendie, comme de l'asphyxie, régnait. Par tous les temps, la fenêtre restait entr'ouverte, tenue à la poignée, pour laisser passer un filet d'air. Le bois à demi pourri prenait l'eau lors des fortes pluies. Une serpillière dans une vieille cuvette émaillée patientait jusqu'à la prochaine averse.

Le statut social de la famille, vous l'aurez pressenti : Maryse Martelod, ménagère. Disciple sans l'avoir lu (elle n'avait rien lu) de Stakhanov pour la chasse à la poussière, le lustrage de plancher, le repassage, adepte du répétitif à la cuisine : le chou du mardi, les pâtes du vendredi, le pot-au-feu du samedi soir, le rôti du dimanche midi, la soupe de lait du soir, prosélyte du retapage des vêtements, fidèle du dé à coudre. François Martelod, c'était écrit sur sa casquette, travaillait à l'EDF/GDF. Il était releveur encaisseur

La onzième année des jumeaux, les Martelod bénéficient d'une nouvelle pièce supplémentaire au troisième. Ce sera la chambre de Martin. Dans la salle à manger au deuxième on installe un cosy, divan bordé d'une étagère où sont disposés quelques livres dépenaillés, des photos, un vase. Ce sera le lit de Renaud.

Enfin, je peux lire le soir. Je lis jusqu'à dix heures, limite autorisée. Les Moulineaux au fond du couloir surveillent ma lueur et mouchardent si je transgresse le couvre-feu. Un carreau, au-dessus de la porte, facilite l'espionnage. Alors, je dépasse l'horaire d'un quart d'heure, et j'éteins ma lampe. Puis je me livre sur ma personne à des explorations luxurieuses. Le réverbère tout proche diffuse une lueur grise à travers les volets de bois. A onze heures l'éclairage public est coupé. C'est le noir complet. Mon occupation est de temps à autre dénoncée par les phares d'une voiture qui promène des rayures blanches sur le plafond, d'un mouvement tournant comme si elle prenait un virage.

Toute la vie diurne se passait au second. L'escalier était sombre, seulement éclairé d'un jour maigre tombant d'une verrière au troisième, et au premier, par la petite flamme d'une lampe à huile, disposée pour ses clients par Denise Dauré, la tireuse de cartes. La lampe peuplait les murs d'ombres dansantes, mais elle ne révélait pas les cancrelats, conspirant en foule derrière les plinthes. Je savais que j'en écrasais au bruit mouillé que produisait sous ma semelle le giclement de leur existence affairée. C'était le bruit de bouche de Mémé quand elle changeait de joue à sa chique.

Le douze rue Tender recérait des locataires à l'image de la ville, sans drames, sans histoires, barbifoliques. Les Moulineaux, vous connaissez. Pas grand-chose de savoureux à dire de nos autres voisins du deuxième, Pierre et Anne Lebordé. Davantage de leurs deux fillettes, comme promis. Pierre gérait l'épicerie depuis que sa tante, Thérèse, propriétaire de la boutique et aussi de notre immeuble, n'y voyait plus. Au jour de l'an, elle invitait ses locataires pour le dessert. Au troisième verre, M. Tramenais, qui avait un poste de conséquence « aux contributions », racontait ses histoires de bureau. Chacun suivait le combat gargantuesque dans les sombres couloirs de l'hôtel des contributions indirectes, proche de la Porte Poterne, entre Mme Mochin, trente-sept ans de carrière, et la jeune Mme Letrau. Mme Letrau, grimpée sur la table de Mme Mochin, pissait une fois par mois sur le sous-main jusqu'à ce qu'il clapote, les crayons baignant ; trouvant toujours le moment propice, jamais surprise. Et l'autre de s'indigner, d'accuser mais sans preuve, finalement impuissante. D'autant que Mme Letrau passait beaucoup de temps dans le bureau du grand patron. Les analyses chez le pharmacien ne démontraient rien sauf que c'était de l'urine. D'origine humaine et bien portante : pas trace d'albumine. Mme Mochin surgissait du vestiaire, à pas de loup, pour ouvrir d'un coup sec la porte. Personne. Et pourtant ça y était : sa table mouillée ; une odeur persistante de feuilles de houx, de noyau de pêche, d'écureuil.

Sortis de leur antre à l'autre extrémité du palier, le vieux couple Rideau et Séverine, leur fille mongolienne, s'imbibaient, par sursauts, à la manière des poules. L'évocation des pipis de Mme Letrau mettait Séverine, quarante ans, en délire. Elle grognait de joie, bavait dans son verre le muscat qu'elle venait de boire, puis, en extase, le réingurgitait.

Au sein de si folles aventures, mon jeune esprit s'échauffait, perfectionnait sa gymnastique cérébrale. Entre ces murs mon imagination régnait en maître. Le quartier était quelconque, sans réputation particulière. Les premières heures du sommeil n'étaient troublées que par le chant des bidasses éméchés, en permission de minuit, rentrant à la caserne.

De respectables auteurs soulignent que, chez les êtres d'exception, la monotonie développe les facultés de création, de découverte ; la banalité engendre, chez les âmes bien nées, l'invention, la fantaisie. (Vous avez reconnu, vous voyez qui est concerné ?)

Un flash joyeux dans le gris de cette routine. Martin avait été enguirlandé par Maryse au sujet de ses fréquentations, on (les mata-haris marysiennes sur le retour, qui, le cabas en main, quadrillaient la ville) l'avait encore vu en compagnie de « voyous de la place Cabello ». Il fut ramené à la maison un midi, accompagné depuis la sortie de l'école par le patron des Cycles Mahé, derrière la mairie, où j'admirais les engins rutilants en vitrine. Martin s'adonnait à un trafic d'aimants pour dynamos. Un petit camarade habitant au dessus de la boutique en fauchait à la réserve, à chaque passage dans le couloir. On retrouva des dynamos plein le tiroir de son bureau dans la chambre de Martin. Il eut droit au martinet, une vraie raclée. J'en ai frémis de plaisir, regrettant d'avoir coupé des tiges. M. Mahé concédait cette fois à lui tirer les oreilles mais parla de le remettre aux gendarmes, la prochaine fois. Le sens naissant des affaires du premier jumeau déplut moins à Maryse que j'avais cru. Après tout il n'avait pas volé, seulement stocké. Le chéri promettait.

Notre cuisine, toujours ouverte, donnait sur le couloir partagé avec les Moulineaux, installés au fond. La cuisine était la seule pièce chauffée l'hiver grâce au fourneau, alimenté au coke. Entre fourneau et réchaud à gaz, la cheminée, condamnée par deux vantaux en contreplaqué. Elle servait de débarras et de stockage pour les légumes, les vieux papiers. On tapait dans le tas pour allumer le feu. Les journaux étaient gras de suie.

Les Martelod vérifiaient chaque soir, avant de monter se coucher, le robinet d'arrivée du gaz, pourtant fermé après chaque utilisation. Peur de l'incendie, de l'explosion, peur de tout. J'avais pris le pli, moi aussi je jetais un coup d'œil au passage. Enivrés par le confort depuis leur nouvelle pièce au troisième, les Martelod

firent installer un évier dans l'angle droit de la cuisine. Mais Rue Tender, je ne connaîtrai pas l'eau courante à l'étage.

L'évier permettra au père François de ne descendre qu'une fois par jour les escaliers pour vider le seau hygiénique dans les cabinets de la cour. Porte gauche, les cabinets réservés à l'épicerie, porte droite, ceux des locataires. Le boulanger et son mitron n'ont droit comme tout le monde qu'aux seconds. Un relent bizarre de levain et de matières indéfinies marquait leur passage, donnait le haut le cœur.

On conserva le seau pour Maryse. Il trônait près de la fenêtre, son couvercle émaillé couleur crème ébréché d'oeils noirs. Elle trouvait que c'était fatigant de descendre, et puis elle ne voulait pas pratiquer les vécés à la turque.

Les Moulineaux passaient devant notre cuisine cinquante fois par jour, ça faisait une intimité. Lise était notre marraine à Martin et moi. La timbale en argent qu'elle avait offerte à chacun pour son baptême noircissait derrière la vitre du buffet. C'était un ménage sans enfant, leur tristesse.

Voilà planté le décor. Mon enfance. Il manque encore quelques touches, j'y viens. Vous aurez noté que je ne suis pas né une cuiller d'argent dans la bouche, mais ce n'était pas la misère. Disons une gêne honnête. Une éducation pas vraiment à la dure, en fait pas d'éducation du tout. Je suis un produit de l'entre-deux, de l'à-peu-près, du flou, j'ai un côté brouillard qui ne mène à rien, une obliquité vers la mièvrerie. Désolé ! Si vous espérez voir venir le soir louche où éclaterait la chrysalide, qu'en surgirait le monstre encore mouillé, déployant ses abattis pour les sécher au soleil, avant de prendre son vol, je ne suis pas votre homme.

Quelques horreurs et noirceurs bien crasses sont à venir, je signale cependant. Fidèle à ma règle de conduite, je ne les passerai pas sous silence. Vous serez récompensé de votre constance. Mais sur mes premières années, aucune ombre menaçante ne s'allonge. Il fallut que je grandisse, que je découvre la vie comme on dit, pour m'apercevoir de ce quelle valait. La vie ? Une ogresse négligente, et plutôt feignante. Mais ce laisser-aller de sa part, c'est ce qui nous sauve, nous les ordinaires qu'elle ne remarque pas, sauf à tomber le nez dessus. Alors elle nous écrase comme des mouches ;

Pour les catastrophes, je n'eus pas à poireauter très longtemps. A quinze ans, j'aurai du sang sur les mains. Prenez-le au sens figuré cette première fois (encore que le sang giclait dru des cuisses de Maelle), puis au sens propre, quelles années plus tard . Mais là, pouce ! Amnistie ! Je servais le pays. J'étais en Algérie.

Me présenter somnolant le plus gros de mes journées ne va pas me hausser d'un cran nouveau dans votre estime. Mais je ne vous truede pas. J'ai passé mon temps depuis ce matin à me promener, par derrière, dans les chemins creux, puis j'ai commencé un livre emprunté à la bibliothèque de Sarzeau. Au bout de trente pages, j'ai abandonné. Je n'ai plus ni l'envie, ni le temps de lire un roman qui ne me touche pas. Et ce n'est pas l'histoire qui m'accroche, les péripéties, c'est la manière dont c'est écrit. En un mot, le style (dans les journaux, les critiques n'osent plus en parler, encore sous l'oukase des ayatollahs décatés des années cinquante). En fait je me suis endormi sur l'ouvrage. Le papier blanc et ses petits signes noirs soudain dansants ont un effet hypnotique. Vous aurez observé qu'il y a une sorte de béatitude à lutter vaguement contre le sommeil sur les pages d'un livre, à mollement réagir (tout de même tu ne vas pas dormir, tu lis !) la tête tombant sur la poitrine, tout en s'abandonnant toujours un peu plus (comportement sensuellement plaisant, mon flanc féminin sans doute...).

En me réveillant il y a deux minutes dans mon fauteuil, je suis tombé sur le mot épinglé à ma manche : "Je ne vous ai pas fait de piqûre. Vous faisiez la sieste. Anouk va arriver. A demain. P.S. : J'ai appelé le docteur Kerrault, il était d'accord pour la piqûre." Un gribouillis où on peut deviner un "P" encadré de deux cercles. C'est fou ce que les gens vont chercher pour leur signature. Ils ont tellement peur qu'on imite leur grigri, qu'on le contrefasse. Comme si leur existence était assez riche pour qu'ils puissent se voir imputer quelque chose qu'ils n'auraient pas approuvé.

Pas de piqûre aujourd'hui. D'accord. Mais si je vais si bien que ça, pourquoi une garde ? Pourquoi Anouk tout à l'heure ? Pourquoi la potence de la perfusion, reléguée dans l'angle du mur près de la porte ? A ce jour, elle n'a jamais servi, remarquez. Mais une potence tout de même. Et c'est bien le mot. Mais il y a toute chance que je meure à l'horizontale, dans mon lit. Dommage peut-être, j'ai toujours été amusé par ces histoires de pendus qui, selon le mythe, bandent à mesure qu'on leur serre le kiki, et dans un spasme ultime éjaculent sur le sol. Affirmation sujette à caution. D'abord il aurait fallu qu'on les pendre le zizi à l'air, ce qui n'était pas la coutume, il me semble. De leur semence, prétend-on, poussait la mandragore. Plante aux racines ayant une forme humaine (pareille au ginseng). Dotée de

vertus... comment déjà ? Le dictionnaire est trop loin, je ne me souviens plus du mot, signifiant que cela dilate la pupille. Vérifiez, vous serez content de le savoir.

Une chose plus proche et plus captivante : je me demande ce qu'Anouk peut avoir en tête, sur sa couche, quand elle dort ici ? Avec moi, ce vieux. Oh, je ne suis pas dérangeant, je ne l'appelle jamais avant le matin. Je n'allume même pas, au milieu de la nuit, pour aller pisser à l'autre bout du couloir – la faible clarté du lampadaire de la rue suffit pour me repérer de la main en suivant le mur.

Anouk me maintient en vie. Pas spécialement grâce à la médecine. Par sa présence. Comment font-elles, bon sang, à cet âge, pour être aussi douces et attractives et promener tout le temps avec elles cette peau de loutre, cette fraîcheur qui fait de vous un dévot fétichiste du printemps ? Désespérantes de candeur, elles vous laissent les regarder et font semblant d'ignorer l'abattement où elles vous jettent, alors que la distance qui persiste entre elles et vous, brusquement insupportable, suffirait à vous offrir une raison de vous faire sauter le caisson. Le moindre geste qu'elles ont, dans leurs occupations les plus communes, coupe le souffle, vous scie en deux. Leurs mouvements appartiennent à un univers interdit de charme et de vivacité. Même les moins jolies, du moment qu'elles trimbalent leur jeunesse sous un morceau de chiffon, vous serrent les ouïes, vous font frôler l'infarctus. D'étranges raideurs vous affolent les muscles.

Anouk, dans le genre, on ne fait pas mieux. Elle est rebondie de partout, une bonne bouille, des joues bombées, deux yeux chocolat qui donnent envie d'y mettre les doigts, genre *smarties*, ces pastilles marron et lustrées. Sa poitrine ? Deux pommes, pendues à la branche souple du soutif. Qui disent oui en canon à chaque pas qu'elle fait. Avec ce tremblement à damner un saint, pareil au flanc vanillé sur l'assiette à dessert transportée depuis la cuisine quand nous déjeunions sous la treille chez l'oncle Germain. Passez derrière, matez ce rebond, mes aïeux, cet évasement de violoncelle, cette croupe de nymphe gourmande. Rien qu'à la vue, de quoi ressusciter le petit Jésus. Ni une ni deux, j'ai renvoyé la maigre Chantal, en poste depuis trois semaines, quand la seconde s'est présentée devant ma porte à la recherche d'un emploi. Ce n'est pas dans la dernière ligne droite avant la casse que je vais faire des politesses. Je n'ai plus le temps d'avoir des scrupules.

A-t-elle un petit ami, Anouk, qu'elle voit le jour, qui la poursuit de ses mains baladeuses, qui veut tout le temps les glisser sous... comme je faisais, moi, dans le temps (j'étais goulé dans mes amours) quand une ne m'était pas rebelle. La nuit, si je me réveille, j'ai l'impression quelquefois d'entendre des couinements, des soupirs, des souffles précipités. A-t-elle l'habitude de faire entrer quelqu'un pour lui tenir compagnie sur le canapé ? Un inconnu qui possède la fille, chez moi, qui profite de

ce que je n'ai plus, n'aurai plus. Qui, allez savoir, va patiner mes livres, emporter mes "Pléïade", mes cd, pour les revendre ? C'est une idée idiote. Le fin salaud va s'endormir, la queue molle et humide, après avoir joui en silence sur son ordre à elle qui retient aussi ses cris. Elle devrait se laisser aller, ça me distrairait. Difficile de le lui suggérer. Je ne vois pas l'astuce pour, en innocent, aborder le sujet. Au petit matin, le profiteur s'éclipse, discrètement comme il est venu.

Après tout, si ça leur fait du bien à tous les deux. Elle peut lui tartiner un sandwich, le gaver de mon foie gras, lui ouvrir mes Bordeaux, lui chauffer du café si ça lui chante, qu'il boive ma collection de thés, mes tisanes ... Je n'aurai pas le temps de manquer de quoi que ce soit.

Oui, je suis jaloux, c'est tout. Avoir à portée du rond et du souple, du lisse, de l'élastique, du ballottant, et brûler d'envie d'y poser la paume, rien de plus naturel. (Si vous pensez le contraire, arrêtons-là, vous n'aurez que des désillusions à mon égard.) Ce moment-là ressemble à de la musique, il n'y a pas besoin de parler pour sentir, être ému, il suffit de poser les mains sur les touches. Si les hommes (je parle des mâles de cette planète) avaient un peu de bon sens, les papouilles remplaceraient, avec profit, les autres prurits de leur existence : appétit de pouvoir, richesses, compétition, vitesse, notoriété de façade.

Ouf, ces pensées m'ont remis d'aplomb. Il est tard, c'est dommage, pour aller faire un tour le long de la côte. D'ailleurs la mer est haute, je serais obligé de marcher sur le muret, suivre le sentier de douanier avec les touristes rentrant de la plage. Pas mon goût ! Anouk va arriver vers sept heures pour me réchauffer *mon frichti* comme elle dit. Je pourrais me débrouiller seul, mais rien que la regarder s'affairer autour de moi assaisonne mon lot ordinaire de libido, mon petit bouquet faussement desséché de concupiscences. Surtout en ce moment, avec la chaleur, elle ne porte pratiquement rien sur elle.

Après tout ce sont mes derniers enchantements. Place aux érections finales, place aux derniers soubresauts de mon petit râteau ! Je guette chez elle un nouveau coin de peau découvert, je patauge avec joie dans le jus de radis de mes innombrables excitations. Il est fâcheux que je m'étouffe trop vite, à quatre pattes dans le tas de sable, la tête entre les genoux, à lui reluquer sous la robe. (Je plaisante.)

J'ai déjà dit quelques mots du côté envahissant des attendrissements chez les Martelod. Une anecdote à propos de Maryse qui va vous éclairer sur la façon que nous avons de percuter la vérité du sentiment. C'est peu de chose. Le truc m'a simplement bousillé le cœur. Détruit mes naissantes facultés d'attachement.

Le contexte : notre manman était une adepte du couple bâton/carotte. Avec un faible pour le premier. Soucieuse de récompenser toutefois les exploits scolaires de sa progéniture : nous recevions quelques francs chaque fois que nous étions, Martin ou moi, dans les cinq premiers "en composition". Exclues du décompte : la récitation et la gymnastique, des matières trop faciles ou pas assez nobles. Martin râlait. Moi, ça ne me gênait pas. De "premier" à "cinquième" le tarif était dégressif. Tout de même on emmagasinait les pièces, chacun selon nos spécialités et dans un porte-monnaie de carton, confectionné par pliages savants d'une ancienne boîte de sucre.

La circonstance : la fête des mères. Un matin du mois de mai, en allant chercher le lait au bas de la rue, j'ai poussé un peu plus loin sur la place Gambetta, et j'ai déballé ma mitraille et celle de Martin sur le comptoir du fleuriste Méchin. La chose était préméditée ; la veille, j'avais serré toutes nos pièces de monnaie par des nœuds dans mon mouchoir pour ne pas être trahi par le tintement dans mes poches. J'ai demandé "des roses pour la fête des mères". Tout fier, j'ai ramené à la maison, péniblement pour ne pas lâcher l'anse du bidon, une énorme gerbe de roses blanches. Je disparaissais derrière les fleurs, à moi seul j'étais un char fleuri de la mi-carême que Maryse admirait. Le papier cristal m'étouffait, me collait à la bouche, je l'aspirais à chaque pas. Les longues tiges de l'asparagus me gratouillaient le front comme des insectes prisonniers. Martin faisait le pied de grue sur le palier. Nous allions faire notre entrée en fanfare. Emus – c'était notre premier vrai cadeau —, nous poussâmes la porte palière. Le chiffon du ménage à la main, notre manman surgit de la salle à manger : "Tu en as mis du temps pour acheter le lait ! » La couverture et les draps du divan pendaient à la fenêtre. Et nous d'une seule voix : "--- Bonne fête manman !" Je n'avais pas lâché le bidon et je poussai, en l'écartant de ma poitrine, mon exposition d'horticulture.

--- Han ! Mais c'est pas vrai ! Mais t'as quand même pas été acheter tout ça !

Je dus expliquer : nos économies, le fleuriste... Nous tentâmes de justifier en chœur : la fête des mères, un cadeau...

En revenant, dans l'escalier, en franchissant le paillason, j'avais senti que je m'étais laissé emporter, ce n'était peut-être pas une bonne idée. La débâcle se confirmait. Elle appela Lise Moulineaux qui surgit au fond du couloir, lui expliqua la situation, s'indignait : Méchin a profité du gosse, il a raflé tout l'argent ! Il a truffé les roses de plein d'asparagus, histoire d'augmenter le prix.

J'ai vu venir l'instant où elle allait m'envoyer rendre les fleurs. Réclamer le remboursement du cadeau filial. Je n'oserais jamais. Au mieux, sans prononcer un mot, je lancerais le tout sur le comptoir, le papier crissant, les roses, la botte d'asparagus, et je fuirais sans demander mon reste.

Non, la bêtise était faite. Tant pis !

Dur, pour des gamins aimants de sept ou huit ans ? Pensez-vous ! Salutare préparation à l'amour humain. Après des semaines de halètements gras, vous vous décidez à offrir votre cœur en morceaux, emballé de cellophane et décoré d'oiseaux de couleur, à la fille de vos rêves. Et la délurée fronce des sourcils stupéfaits, se penche, furtive et adroite, pour vous tirer sur les boules comme sur un cordon de sonnette, et sec pour que ça tinte fort. Avant de détalier vers un autre en s'esclaffant... Véridique. Autant découvrir tôt les aléas du coup de foudre.

L'expérience fut salutare. Elle me fournit l'os de seiche où aiguiser mes inexpertes griffes. La douche froide, plein ma gueule enfarinée, me débarbouilla de toute afféterie future. Je n'offrirai pas de fleurs, ni rien d'autre d'ailleurs, à quiconque, avant une bonne douzaine d'années. Le danger de tomber sur un bec me sembla sans raison écarté à la fin d'un jour d'avril. J'avais rendez-vous avec Joëlle, dont je chauffais avec ardeur la sentimentalité depuis trois mois, en escomptant qu'elle m'ouvrirait ses jupes. C'était peu avant de partir en Algérie.

Rien de grandiose, en passant devant la boutique d'un fleuriste, l'idée de quelques primevères bon marché. Mon romantique élan me poussa à les déposer sur la banquette arrière de la vieille *Deu-deuche*, empruntée pour l'occasion à un camarade. Quand Joëlle fut montée à l'avant, et pendant que je mettais le contact, comme parlant de la pluie, j'ai lancé :

--- Est-ce que tu aimes les fleurs ?

Elle s'est tournée vers moi, candide, ses pupilles chocolat brillaient savoureusement :

--- Oui... Beaucoup !

--- Alors, c'est pour toi. Là ! Derrière."

Vous m'avez reconnu : l'art de la galanterie.

L'honnêteté m'interdit d'évacuer l'aspect positif de l'aiguillée initiation au sentiment que j'ai reçue. J'affirme aujourd'hui que la hauteur d'émotion et l'élégance morale qui me qualifient sont le fruit de ma lamentable timidité. Résultat de l'éducation à la responsabilité vécue rue Tender. C'est ma trouille devant le moindre risque, pas la délicatesse, qui m'a retenu d'oser et d'abuser, notamment avec les filles. C'est ma peur du gendarme qui m'a fait rester dans le droit chemin. Moins inhibé, je me connais : j'aurais dragué jour et nuit, été comme hiver (d'accord, j'ai dragué de toute façon, mais ça ne marchait jamais, aucune ne m'a écouté plus de quatre minutes d'affilée). Moins constipé, j'aurais agi, bien avant mes douze ans, en

bouc insatiable, au mieux en faune, en satyre – je me serais bien vu recouvert de longs poils, flûtiau au bec et feuilles de vigne où vous pensez.

(Je m'avance sans doute un peu, je profite du fait que je ne vous ai pas décrit mon physique. Pas de loup, notez, rien de spécial à signaler, la prévisibilité dans tout son chic. Ni beau ni laid. Le type qui passe partout, couleur muraille, qu'on ne remarque même pas. Depuis quelque temps, ma pensée a donné de la densité à mon visage, mon apparence me range du côté intello : le cancer m'a creusé les joues, dégagé les tempes.

Ici, je dois vous demander de pratiquer une pause, le temps que la chronologie nous rattrape. Nous étions embarqués trop loin, j'ai parlé trop vite de délectations sous les draps, de doigts zonant dans des banlieues ombilicales depuis peu poilues, alors que je n'avais pas réellement atteint ma puberté.

Je vous avais mené jusqu'à l'école primaire. Repartons des salutaires énigmes du garçonnet, des curiosités orthodoxes de tout un chacun à cet âge : comment les filles font pipi, elles ont quoi sous leur robe ? Pour champ d'analyse, après le bac à sable de la maternelle, j'eus sous la main les fillettes de l'épicier. Nous retrouvons ici Corinne et Elodie. Avec elles, je jouais au docteur. Corinne avait mal au ventre et retroussait son bout de robe. J'auscultais gravement : "C'est là ?" "Non, plus bas !" Je cherchais longtemps, nigaud, niquedouille, au ras de l'élastique de la culotte. Et elle, compatissante : "Plus bas..." Enfin je sautais le pas, je descendais la culotte. Elodie observait, tout contre sa sœur, silencieuse. Corinne se trémoussait, protestait que ça chatouillait. Soudain elle réclamait que je sois le malade, comme promis. Je n'étais qu'à moitié prêt (je m'interroge aujourd'hui sur cette réserve...) à leur donner accès à mon radis blanc, raidi en secret. Mais Elodie ne voulait pas passer son tour. Avec elle, le tout jeune carabin devenait téméraire, il baissait tout de suite la culotte. Il promenait des doigts d'aveugle, des doigts lisant le braille, sur cette peau. Corinne gigotait à côté, intéressée. Les doigts glissaient, savants furets. Elodie pousse un cri, elle se relève d'un bond. Elle pleurniche. Elle dit qu'elle va me dénoncer à sa mère. Je promets des bonbons, des paquets pleins, que je ne possède pas, plein de bonbons (écoutez cette bille, promettant des sucreries à la fille de l'épicier qui pouvait se servir dans tous les bocaux de la boutique !).

Elle passe la porte, suivie de sa sœur, regrettante. Je l'entends ouvrir chez elle, se plaindre à sa mère : " Renaud veut enlever ma culotte..." (Jeune salope, non ? Menteuse, perfide !) J'entrevois l'arrivée des gendarmes, qui vont m'emmener, le scandale, la mise à jour des antécédents du coupable les témoignages dans les

journaux : déjà à la maternelle... Je dirai à Maryse que ce n'est pas vrai, qu'on jouait au nain jaune. Je sors la boîte, je jette sur le carton les jetons, les ronds, les rectangles. J'aurai droit au martinet de Maryse et surtout à la dérouillée de François, beaucoup plus rare mais plus conséquente. Personne ne cherchera à comprendre, ce sera entièrement ma faute.

Martin était sorti avec sa manman faire des courses. Je ne pourrais pas le mouiller dans l'affaire. Sur le palier une porte claque. Mon Dieu, je vous demande pardon ! Je jure que je ne recommencerai plus. Je serai sage, pudique, vertueux. Voilà Pierre, le papa des filles, un ancien boueux, avec ses mains en battoirs, qui vient me corriger... Non, le pas s'éloigne dans l'escalier.

Tout le reste de la journée, tu as essayé de ne pas perdre complètement les pédales, torturé dans l'attente du retour de bâton, tremblant comme une feuille. Pathétique. Le tocsin qui sonne et re-sonne dans ta poitrine. Même Maryse s'aperçut que le jumeau, plus faux jeton que jamais, traînait quelque chose de pas catholique. Tu n'avais rien fait. Tu as nié farouchement tout dépassement de la ligne jaune. Même par inadvertance. Drôle de jeudi. Enfin le soir vient. Dans la cour tu croises Corinne qui te cligne des yeux, te tire la langue. Tu réponds par une grimace horrible, en étirant comme un écorché le coin de tes paupières du bout des index – Chine-toque, je m'en moque ! Tu te fais mal.

Ce prime assaut sexuel resta donc impuni. J'ai remis dans ma poche ma première tentative de communion hérétique (j'ai omis de préciser que l'épicier était protestant, les filles allaient au temple à l'école du dimanche -- des protestants, autant dire des moutons à cinq pattes à Vannes). N'allez pas extravaguer, pas de viol (j'ignorais et le mot et la chose), juste un doigt sur le bord soyeux pour voir quelle consistance cela avait, ce bizarre repli, cette lèvre cachée. Et puis, ce sont elles qui m'avaient invité au jeu. J'ajoute que je n'avais que trois ans de plus qu'elles. Plaidable, il me semble.

Moralité de l'histoire : se livrer à des agissements interdits, d'accord, à condition qu'ils restent secrets. Sage leçon qui me fut donnée par la femme de l'épicier. Avait-elle seulement compris de quoi se plaignait la petite ?

Explorateur incrédule des choses de la vie, je n'ai pas su écouter la sage exhortation de la réalité. Je me suis compliqué l'existence avec des bribes de morale, des oukases, des pétoches péteuses, des trouilles du qu'en dira-t-on, des frousses bleues des conséquences. Le grand mot est lâché : les conséquences ! Maryse Martelod en avait plein la bouche. Il ne fallait pas porter un slip troué, des fois qu'on aurait un accident, qu'on serait emmené à l'hôpital...

J'ai accroché les roues boueuses de mes craintes aux ailes de mes pulsions. (ô rhétorique, faux marbre du style, mon inatteignable Dulcinée !) J'ai fait de ma pétoche et de mes envies une boule de pâte où chaque fragment tenait à l'ensemble, à la manière de l'oiseau qui bâtit son nid avec ce qu'il trouve à portée. J'ai traîné cette composition des années durant, je m'en suis trouvé embarrassé, corseté, constipé. Martin se contentait de saisir les bonnes occasions, de leur ouvrir les cuisses et d'en tirer le maximum de relaxation musculaire. Curieusement, jamais l'un ne confia à l'autre ce qui l'entichait ; pas de mise au parfum entre les jumeaux Martelod.

Le nombre de filles que j'ai convoitées remplirait, sans me vanter, le parc des sports de Vannes (il est vrai modeste). Les yeux plus gros que le ventre, le Renaud. Et moins timorés. Je ne comptais pas. Parfois deux, trois filles dans la même journée. Mieux que, dit-on, Kennedy ; mieux que, dit-il, Simenon. Moi, c'était tout dans la tête, bien entendu. Rien de concret, mais j'en rêvassais des heures. Je ne vous dirai pas les outrages auxquels je les soumettais, les gymnastiques audacieuses que je leur faisais exécuter (mon irrespect était total, j'étais sans gêne et épanoui; mes lubies s'en donnaient à coeur joie, en rajoutaient une louche à chaque fois). Et pour finir, quand nous étions exténués elles et moi, je leur susurrais des mots d'amour éthérés et dévots.

Les visages se confondent. Je n'en ressors aucun du flou général. Elles se sont mariées depuis, une sur trois a divorcé (c'est la moyenne par ici). Des hanches de percheronne sur des poteaux chaussés de petits talons, elles sont devenues ces grosses doudounes trimballant au marché du samedi des mioches qui les appellent mammy. Je les croise dans les rues (on devine, sous les bajoues et les premières rides, l'œil encore vif de la jeune fille qui vous ratiboisait sur place par son jeu de hanches). Sur leur canapé, un gras du bide rote devant sa bière. Toutes les trois semaines, après la télé, un reste d'habitude qu'elles prennent pour un résidu d'affection, le pousse à les écraser cinq minutes. A elles seules, elles sont le sort humain ! Elles vivront jusqu'à quatre-vingt deux ans selon la statistique. Il leur reste quarante ans à se cogner avant la délivrance. A moins qu'elles soient accros du tabac --- en avance sur la génération actuelle qui bientôt pondra des marmots déjà nicotiné. Ce qui leur vaudra, veinardes et variqueuses, vingt ans de rab, pour aller sucer plus vite les pissenlits par la racine.

Je vous demande un instant de recueillement. Le temps de contempler à distance le défilé des genoux nus, des mollets couverts d'épais bas blancs (j'adorais), les genoux pointant sportivement sous une jupe plissée, les éclairs blancs d'une cuisse entre les pans d'un kilt. Les seins... N'en jetez plus, souvenirs félons !

Je me noie. Je revois une bouche qui rit contre le col d'un manteau, des dents rangées comme des œufs dans un nid. Par pitié, non, pas maintenant, en plus, les petites ailettes papillotantes de couettes ! Pas le nœud en velours d'une queue de cheval ! Je vais me liquéfier, je vais chialer comme un gosse...

Ricanez. Pourtant ce que vous me poussez à faire est inhumain. Tout ceci peut paraître excessif, mais est excusable. Je ressasse mes ébriétés pour la dernière fois. N'oubliez pas que je vais dans peu de temps perdre le goût du pain, alors que vous continuerez d'exhaler du gaz carbonique. Nous allons avaler notre chique. Alors, une ultime fois, de me re-projeter le film... une ultime émotion est compréhensible, non ? J'ai un regret : je tique sur le rendu approximatif, sur le côté dépoli de ma mémoire. Elle me renvoie du flou, elle a délavé mes images. Les visages n'appartiennent plus à personne. Remarquez que ces filles, à l'origine, étaient hors de ma portée. (Elles avaient tout pour elles, ces petites salopes, une peau d'ange d'une douceur écoeurante, des rondeurs terrorisantes... Et -- fureur et dévotion du Renaud en pleine bataille d'acné -- elles étaient scandaleusement à l'abri des explosions sébacées qui minaient mon champ de bataille personnel : je livrais combat sur le front, les joues, la poitrine, le dos, les bras, et le cou devant, derrière. Mystère de la stratégie boutonneuse, seuls mon goupillon et mes bonbons de baptême étaient épargnés.)

Je les aimais comme un crétin, émerveillé de leur état de pré-petites bourgeoises, progéniture de chirurgien, de sous-attaché à la préfecture, de chef de rayon à Prisunic. Au passage, je leur envoie tout de même un grand merci (ça ne coûte rien), elles m'ont offert de fulgurants remous dans la poitrine, et, plus bas, des levers de catapulte, des trépidations, des épilepsies, des mal de mer qui m'emportaient, déplaçaient le poids interne de mes os.

A les évoquer aujourd'hui, je ne ressuscite pas autant que j'espérais mes commotions d'alors. A croire que le film de ma vie s'est enrayé, je vois surtout des images fixes et muettes. Avais-je d'ailleurs jamais entendu le son de leur voix ?

Je ne choisis pas ce qui remonte autant que je m'en donne l'air. Les images dévalent parce que ça leur chante et je fais semblant d'ordonner dans ma main les cartes dépareillées. Moins par goût du classement que pour retracer au mieux l'essentiel.

Après tout, c'est une chance appréciable de pouvoir sortir ces troubles ridicules et surannés de mon vieux baluchon. Tout va trop vite de nos jours. Ce n'est pas plus mal que je tire bientôt ma révérence. Aux jeunes, tout leur tombe rôti dans le bec. Les jouets, avant qu'ils les demandent, le sexe, avant qu'ils aient eu le temps d'en imaginer la couleur. Pas le temps de désirer qu'ils sont déjà rassasiés.

Je ne m'offre pas en exemple (Dieu sait...) mais tel que vous me voyez, j'étais à l'opposé. Dans l'excès contraire, je le confesse. Mais de tirer la langue pendant des semaines, des mois, le pied que c'était, à la moindre goutte que j'obtenais ! Ce fut plus que galère parfois (certains jours, franchement imbuvable en réalité), mais c'est aussi parce que j'en traînais, une couche de ce crétinisme due au génie pubertaire. En même temps (imaginez moi, beau brun triomphant dans ma tête, à cette époque-là) je vibrais de cette énergie aux démangeaisons victorieuses, typique de la jeunesse. Ce qui me sauva, c'est que j'étais capable, comme n'importe quel pèlerin tibétain qui tète son herbe, d'oublier mon apparence. Plus exactement, je voulais me croire – par effet de flashes tonifiants -- plus beau, plus fort. Mon esprit dégageait à tout instant, se mettait à vadrouiller à l'écart de mon corps, j'oubliais mon enveloppe de peau malmenée par le printemps. Tourneboulé qu'elle était par la grande fiesta de mes tissus cutanés, éruptant en joyeuses pustules. J'expulsais entre mes ongles, un petit lait blanchâtre relevé parfois d'une légère pointe de sang, avec la satisfaction que j'avais, à la mer, de presser les olives du varech.

Ces ébullitions pour des mômeries me prenaient aux tripes pour de bon. Je morflais en retombant sur terre, face à ma figure de carême, dans la glace de l'évier tout neuf. Je crois, malgré mon état actuel, raisonner encore cinq sur cinq ; et je garde la conviction que, malgré mes préjugés asphyxiants d'alors, mon existence fut sauvée par les frénésies de mes méninges. Sans ces ébullitions, à quoi se résumeraient mes quarante-huit années? A de la gnognote. A un fourbi de bricoles et de misères sans relief. A deux de mes proches au tombeau, Martin, Margot, et à un chapelet de ratages. Sans elles, je pourrais toujours m'escrimer maintenant, je n'aurais plus grand chose à faire tinter, au bout de tant d'années, sur le bronze de ma vie.

(Pendant que tu te réjouis de ces minuscules rougeoiements sur des cendres, tu oublies que le hasard des circonstances et la fatigue de tes lobes cérébraux ont gommé les trois quarts de ces édifiantes exaltations. Mais, nom d'un chien, tu veux te persuader que tu en détiens des preuves, qu'ils ont existé, ces précieux instants, ferments historiques de ton pass !.)

Pour être franc, ranimer au jour ces vieilleries me met dans un fichu état. Excitation et désespoir, sale cocktail pour tout avouer. L'effet gueule de bois assuré. Un poids sur la nuque. Une barre au front. Et pas de Fernet-Branca pour expier ses péchés.

Des têtes que je distingue sur le papier cireux du souvenir, je voudrais en ramener maintenant deux sous la lumière. Un gars, une fille. Ronan, Maelle. Déjà cités plus haut, car ces deux zozos ont compté dans mon expérience du monde.

J'en suis toujours à cette fabuleuse époque de mes dix à quinze ans. Que je vous présente la petite binette ronde de Ronan, les calots bleus de ses yeux, sa tête de titi breton baragouinant qui un jour sera dans le journal, recherchée par les flics, et un autre jour, peu après, la seule partie à peu près montrable de son corps déchiqueté. Et voici la bouille joufflue de Maëlle. A son sujet, ce qui me saute à la figure (métaphoriquement parlant) trente-cinq années après, ce n'est pas le sourire mutin de mon initiale partenaire sexuelle (mais oui ! tout arrive), mais une partie plus charnue encore et plus édifiante de son anatomie.

Soyons rigoureux, avant de m'étendre sur cet accueillant chapitre, il faut traiter celui de Ronan. Une façon aussi de vous faire une idée juste du précoce expérimentateur que j'étais. Donc un mot de mon été et de mes Pâques à Lesteno. Le bourg de Lesteno où, dans la bouillasse neuf mois sur douze, des cousins improbables élevaient une vingtaine de vaches, trois, quatre cochons, et confectionnaient, avec les pommes de leur verger, un cidre à couper au couteau. Il fallait le boire en se tenant solidement à la table. La ferme de Rosa et Louis (c'est Rosa qui détenait, semble-t-il, une parenté sinieuse avec Maryse) était à sept kilomètres de Vannes. (Rosa égayait les repas de famille : au deuxième verre de vin, réglé comme papier à musique, elle se mettait obstinément en quête d'un bébé perdu en bas âge ; j'y reviendrai, ça vous amusera.) Nous lui rendions visite, à pied bien entendu, une fois par an. Un été que Rosa était enceinte pour la cinquième fois, Maryse eut l'idée saugrenue d'envoyer un mois le jumeau taciturne aider à garder les vaches. Un emploi taillé sur mesure pour moi : je n'aurais pas à faire la conversation. A la surprise générale je m'y plus et c'est moi qui demandai d'y revenir l'année suivante, à Pâques.

A Lesteno, j'ai découvert des voluptés supérieures : casser la croûte, à dix heures, en coinçant du pouce un bout de lard sur une virile tranche de pain bis ; tâter le cul des vaches et s'en faire obéir ; boire au goulot ; comparer entre mâles bien constitués la longueur et la grosseur de son moineau (j'ai conservé cette inclination d'user des termes enfantins pour parler du sexe, ce qui – c'était toujours ça -- attendrissait les filles, habituées aux mots crus). Un tige de blé servait d'étalon, nous mesurions l'instrument au repos et surtout, après quelques manipulations préparatoires, dans l'état de gloire censé impressionner les communiantes.

Avec Ronan, encore, j'ai gobé des jours durant, la clope allumée avec le mégot de la précédente, mes primeures terribles goulées de nicotine, celles qui furent les initiatrices d'une colonne qui serpentera sur les hauts et les bas de ma vie. De quoi former une muraille de Chine de bâtonnets blancs, tous partis en fumée.

Comme souvent dans les débuts, le plaisir fut médiocrement au rendez-vous. Brave petits, nous crachions nos poumons mais nous nous accrochions. C'est après, le poison instillé dans les veines, que j'ai trouvé le remboursement de ma peine : ça me détendait, sans ma dose j'étais nerveux, vite agacé, incapable de me concentrer. Très vite ce fut une fringale quotidienne.

Dans les champs, j'appris que l'ennui s'apprivoise, comme le reste. La condition de gardien de vaches pousse à la rêverie, peut-être à la contemplation. Qu'y a-t-il de plus majestueux qu'un troupeau de Blanchette, Joséphine et Noiraude, demi couchées, impériales, les yeux dans le vague, pleines d'entrain à ruminer ? Leur grosse langue enserre une touffe d'herbe, le collet de chair baveuse la mouille, l'enlace, la compresse avant de l'arracher comme une touffe de poils, avec un petit crissement, un déchirement résigné, un bruit de gond rouillé (Je retrouverai ce bruit dans la plainte d'effort bref d'une fille qui s'abandonne). Je contemplais, sous les queues qui battaient l'air, en métronome agacé par les mouches, l'énorme œil brun de l'anus et dessous, les replis géants, ardents, de la vulve. Ronan, né dans la ferme voisine, prétendait que nombre de vachers se *la* plantaient dedans. Ils montaient sur un seau ou un rondin de la barrière.

Il accumulait les détails, mais j'avais du mal à admettre que le pli rose des filles -- couleur du petit rosé des pâtures, ce frêle champignon si savoureux bien que poussant sur les bouses -- avait la même capacité de jouissance, les mêmes utilisations que cette grosse lézarde entortillée. Il en sortait de temps en temps une cataracte, l'averse d'un seau qu'on vide sur le pavé.

Ronan avait parlé de moi au père Paudu, le recteur du coin. Il me demanda si je voulais aider à servir la messe le dimanche. Je venais de commencer le latin. Une consécration ici. C'était facile, je n'aurais qu'à copier les gestes de Ronan, qui était enfant de chœur.

La sacristie était à nous, une demi-heure avant le début de l'office de dix heures et demie. Le père Paudu disait la messe de neuf heures, servi par un morveux qui prit en grippe mon intrusion dans la confrérie et me crachait dessus chaque fois qu'il me rencontrait. Ces amabilités culminèrent par une bagarre, derrière le transept. Ses coups de poing m'ornèrent la joue et l'oeil pendant une semaine. Tandis qu'il s'en retournait avec des griffures plein le cou, les oreilles, le nez, en criant que je me battais comme une gonzesse.

J'appris tout de la pratique dans la sacristie. Pour se donner du cœur, d'abord boire un coup de blanc. Après quoi on rééquilibre le niveau dans la bouteille qui sert à remplir les burettes, en pissant une giclée dans le goulot. Le curé finissait la bouteille dans la semaine lors de ses messes quotidiennes. J'admire l'exploit, la

dextérité. Il en fallait de l'entraînement pour stopper net au milieu du jet. Quand vint mon tour, je me suis trempé le surplis, j'ai mouillé le plancher. Les rires de Ronan s'entendirent jusque dans la nef. Le recteur nous engueula comme de vulgaires paroissiens.

Les enfants de chœur se passaient le mot, c'était une tradition, confia Ronan. Depuis l'antiquité. Pour ça que servir la messe était réservé aux garçons. Mais alors (Je raisonnais, voyez le jeune collégien exerçant l'acuité de son intellect dans l'odeur d'encens de la sacristie, argumentant devant le grand buffet de chêne fleurant la cire canonique), les curés avaient été enfants de chœur dans leur jeunesse, donc ils savaient. Ils buvaient et ils consacraient du vin mélangé à de la pisse. Forcément, c'était un secret de séminaire ! Ronan était catégorique : les curés aiment ce qui sort des garçons. C'est pour ça qu'ils posaient toujours des questions à confesse. Dans la pénombre, derrière leurs croisillons de bois, ils jetaient sur le museau enfantin leur odeur de tabac froid, l'odeur de moisi tenace de leur soutane verdie par le frottement, lustrée par la saleté. C'était leur méthode, comme on enfume les furets au terrier. Pour la bonne cause, bien entendu, pour débusquer les pensées impures, les gestes impurs (*Seul, mon enfant ? ou avec d'autres ? combien de fois ?*). Je n'avouais pas parce que la moindre rêverie, le geste timide prenaient, devant eux, une couleur terreuse. Alors que, loin des encensoirs, l'interdit laissait dans la bouche une saveur de réglise. J'insistais (je cherchais à m'informer, détective) :

--- Mais le goût ? Ils ne sentent pas, au goût ?

--- Encore meilleur !

La preuve, le recteur Paudu assurait que le vin consacré, dans le ciboire, était supérieur à celui qu'il buvait à table. Pourtant du même tonneau. Ce goût, c'était quasiment un miracle. Et renouvelé.

J'en grillerais bien une. Nous en sommes au moment pénible, après le repas. Le manque est au maximum. La digestion gargouille, le sang exige sa dose. Avec le café, quelques goulées de nicotine, ce serait divin.

Il n'y a pas si longtemps, j'y allais de bon cœur. J'avais réduit ma consommation sur sommation médicale, mais je ne voulais pas me priver complètement. Quelques taffes sans insister, en amateur. Ni vu ni connu.

Je me rends parfaitement compte que c'est le raisonnement pitoyable des toxicos de tout poil. De ceux que je méprise, de ma hauteur d'homme libre, autonome. Je ne mange pas de ce pain-là. Mais là, maintenant, tout de suite, franchement, ce n'est pas un caprice, j'en ai besoin. Pourtant j'ai peur du choc en retour. Je connais trop les crocs que la fumée réveille dans mes côtes. Allez ! En plus, il faudrait se lever et j'ai la flemme. Abandonnons. On verra plus tard.

Pour vous mettre au parfum : les ustensiles de mon opium du pauvre sont soigneusement camouflés à l'abri d'un tiroir. Je garde la clé sur moi. Pas question que Pauline ou Anouk tombe dessus. Je les entends d'ici aller me dénoncer à Jean-Paul. Pour mon bien, évidemment. Pour ma santé. (Comme si mon bilan n'était pas définitivement arrêté.) Je creuse ma tombe... elle est déjà prête depuis une paye.

Un cliquetis de griffes sur le carrelage. Le rythme change. Le temps de franchir les deux marches qui séparent le séjour du salon. Byzance fait trois fois le tour des meubles avant de se recoucher. Quel idiot ! Mais si je pouvais, moi aussi, en faire autant. Trottiner puis me rendormir...

Une digression qui vaut le détour : hommes et chiens, c'est tout pareil. Vous ne trouvez pas ? Ce sont les odeurs qui les gouvernent. Souvenirs, attirances, dégoûts, tout nous vient par le nez.

Mon enfance a été accompagnée de puissants fumets. Je ne me prononcerai pas sur les conséquences. Peut-être favorables d'ailleurs. Par exemple j'aime l'odeur du propre. En général. Et précisément là où Henri IV, dit-on, ordonnait à ses maîtresses de ne pas se laver. Eh bien, non, tout roturier que je sois, je préfère le parfum de la savonnette. (Vous êtes soulagé ?) D'autres bambins furent élevés sous des tonnelles de roses. Ils ont fait leurs premiers pas, châteaux branlants, sous les vivats stimulants d'une maman. Renaud Martelod, ce fut sur le lino d'un logement sans eau courante, au fin fond d'un bras de mer envasé. Les effluves les plus suaves

se partageaient entre l'eau de Javel, quand Maryse passait la serpillière, et l'encaustique dont elle fourbissait les meubles et le plancher de la salle à manger. Mon aire de jeu : une cour aux pavés à quatre pentes, avec au milieu le regard de fonte, toujours ouvert, de l'égout. Mon univers, un hangar empli de fagots, un grenier plein de sacs de farine et de cancrelats, des caves au sol de terre battue, humide, en demi sous-sol.

Et ma cachette d'Ali Baba pour jeux interdits ? Je la garde pour la bonne bouche. Mon Eden, mes îles Marquises. C'est pour bientôt ? Oui. Ma cache secrète est liée à Maelle. Ce que j'ai eu de mieux. Malheureusement si peu de temps. Raison de plus pour ne pas rater cette évocation. Je viens de dire « ce que j'ai eu de mieux ». Oui, tous comptes faits. Malgré la damnée fin de l'épisode. L'idylle transformée en eau de boudin. Quand vous saurez, vous apprécierez l'euphémisme de cette expression.

En tout cas me voilà tourneboulé rien qu'à la pensée d'en venir bientôt aux détails concernant mon ex-belle. Pardonnez ce signe de faiblesse. Je suis la petite flamme au vent d'un briquet. (Un vrai nullard, qui se la joue langoureuse dès que préludent les violons. Un amoureux qui perd la tête sous l'effluve du parfum de la nana demi-nue, et qui parie pour emporter la totalité de la mise sur la sentimentalité farceuse des minettes.) Je bavais de passion à entendre la rengaine beuglée par une blondasse décérébrée, qu'elle écoutait sur son transistor, la première radio de ma vie, à part le gros Sonolor, et son œil vert qui couinait en réglant les stations, dans la cuisine. Allongés à un mètre l'un de l'autre sur les aiguilles de pin à Conleau. Tout fier d'étaler ma ridicule serviette près de sa sortie de bain. Le jus de la tendresse qui me débordait de la bouche. Suffoquant, comme de boire la tasse dans la mer.

Les clins d'œil, les sourires bêtes. Les petits gestes étudiés qui se veulent paroles. Les mèches blondes qu'elle replaçait sans cesse derrière ses petites oreilles découpées comme par un pinceau hyperréaliste. Ses larges épaules de nageuse, où je ressentais à distance l'élasticité des chairs, tremblaient d'un rire souterrain.

Cet arsenal des signes de la complicité, je l'avais déjà exploré. Et pour finir, neuf fois sur dix, elles vous laissaient bander pour des prunes. Maelle fut vraiment l'exception. Et j'ai tout gâché. Mais j'ai eu le temps d'en profiter un peu tout de même.

Vous vous souviendrez que, dans la dernière ligne droite avant le virage, là où il va se planter dans le décor, direction le cimetière sans passer par la case hôpital, l'homme devient d'une sensiblerie de carte postale. Un rien le met en transe. Il lui pousse des marguerites dans le cœur. Il passe des heures à les effeuiller en se

posant des questions bêtes. Quand je dis "l'homme", j'ai peut-être tort d'extrapoler, je ne suis qu'un individu sur six milliards et quelque. Peut-être que mon éducation --- si on peut appeler éduquer, le fait d'avoir nourri normalement, logé et blanchi son rejeton de la naissance à l'âge adulte — m'a porté à ça, à faiblir sur le tard. A frissonner des émois de vieux sanglier sanglotant devant une brusque abondance de glands. Vous penserez ce qui vous plaira. Votre opinion de toute façon viendra trop tard pour m'inquiéter. Vous l'exercerez au-dessus de ma cendre. (Cette perspective me dope soudain d'un flegme inattendu.)

Pour la sensualité, j'étais aussi en pointe. C'est à la mode désormais. Pas à l'époque. Manifester du goût pour la fesse vous exposait. Vous pouviez être au jour le jour peloteur comme un chanoine, tripoteur comme un notaire, ça faisait de vous un boute en train sympathique. Au pire un excentrique. Mais parler de quoi que ce soit de vaguement érotique, y laisser transparaître de l'intérêt, faisait de vous un dangereux détraqué. Vous finiriez exhibitionniste. A montrer votre bolet à tête rouge aux petites filles ... Provinciales terreurs. L'imagination s'arrêtait là en matière de délits sexuels.

Sans me vanter, je me distinguais de mon piteux milieu. A l'école primaire comme au collège, les plus grands employaient des termes orduriers, lus ou entendus, pour parler de sexe. Ce trou noir dans le ciel de leur désir brut, qui gobait à distance le jus surchauffé de leur adolescence. L'obscène dans les mots était leur aventure. Je restais muet, mais j'avais le pressentiment de ressentir plus vif, plus profond, plus vaste qu'eux ce qui chatouille au plus sensible un puceau. Les plus grandes gueules, qui se faisaient les avocats de partouzes géantes, n'avaient jamais glissé un doigt dans un soutien-gorge. Muet, je passais pour un demeuré. Mais branché en permanence sur un murmure intérieur, je gardais l'oreille sur la voix un peu rauque de l'éveil sexuel.

Aux beaux jours, bien avant que j'y aille rejoindre Maelle, Maryse emmenait les jumeaux à Conleau par le car, un jour sur deux pendant les vacances. Nous nous contentions de patouiller dans la piscine d'eau de mer. Maryse nous donnait une pièce pour louer une cabine, le temps de se changer. La rangée des cabines, couleur vert d'eau fait toujours face à la piscine. Les prospectus de l'office du tourisme relèvent aujourd'hui avec fierté leur existence.

Nous partageons la cabine, avant et après le bain, deux à deux avec des petits camarades retrouvés sur la plage avec leur maman. Serrés dans l'étroit espace éclairé d'une mince lame de jour au-dessus de la porte. Deux gosses émoussés dans l'ombre. Tout tremblants d'un trouble tremblement. Une appréhension d'un

inconnu vague et délicieux, une fièvre étrange. Se mettre nu devant un autre était agréablement déroutant. J'insiste, pour que vous saisissiez la vérité de l'instant. Aujourd'hui il faut des trésors d'inventivité pour deviner ce que c'était. La télé fourre sous le nez des bambins un coït à vingt-heures trente, un soixante-neuf entre deux femmes avant le conte du soir.

Je traînais jusqu'à ce que le copain enlève son slip. Mais, une fois nus, on s'attardait exprès. Pas pressé d'enfiler le maillot. On lorgnait, en riant crânement, sur l'autre ventre. On notait le minuscule jabot ridé, le même que nous, surmonté du même petit crustacé rose, à moitié pendouillant.

Au retour du bain, le maillot collait. La serviette trop fine n'épongeait pas, il fallait attendre de sécher un peu avant de renfiler les habits. Quatre fesses blanches dans le demi-jour, ça grelotte, deux morveux qui grelottent de nervosité plus que de froid. Qui esquissent des gestes. Coups de reins dans le vide. Coups de reins pour toucher l'autre de son têtard tendu. Un coup sous le nombril, un coup entre les fesses. Sans la moindre idée d'autre chose, par simple jeu.

Je ne vais plus à Conleau. Trop de foule, trop de bagnoles puantes. Les cabines ne servent plus qu'à entreposer des planches à voile, des matelas pneumatiques, des parasols. Et puis j'ai peur du coup de blues : là-bas, sous les premiers pins, la frousse me prend de chercher des yeux mon innocence ; le petit Paul ou Pierre-Alain qui m'appellent depuis le plongeur du grand bain.

Puisque j'en suis aux jours heureux. Profitez-en. Je vous fais un assortiment. Avant que mon stock s'épuise. Il me reste des vacances à Lorient. Vous prenez ? A la cité des cheminots, près de la gare, plusieurs étés de suite... On continue ? Alléchant, avouez ! En villégiature trois semaines chez l'oncle Germain, les jumeaux et leur manman, Maryse ; le père François restait quinze jours. On transportait les vélos par le train, aux bagages.

Ces échappées, si on m'avait dit que je vous les raconterais un jour, je n'y aurais pas cru. Est-ce que je n'ai pas mieux dans mon arrière-boutique ? Plus valorisant ? Dans la catégorie heureux temps et heures jouissives, pas sûr. Lorient, pour la rue Tender, c'était Tahiti, Marie-Galante, et grâce aux idées de l'oncle, c'était un avant-goût de Moscou, un extra du Kamtchatka. De l'exotisme plein pot. J'appréciais surtout la discipline légère. En un mot, Maryse nous fichait la paix.

Ces semaines d'été figurent, avec l'école, et bien plus que l'école où je me sentais moins libre, mes vrais moments de vie en société. La cité cheminote comptait une ribambelle d'enfants de tous âges. Je jouais avec une douzaine d'entre eux. Les

petits étaient encombrants, mais impossible de les larguer, les mères veillaient au grain. Un braillard abandonné et l'aîné était condamné, attaché au pied de la table (je parle figurativement). Mes préférés: Jean, qui ne devait pas courir parce qu'il souffrait toujours de quelque chose (chanceux temps où la lenteur avait droit de cité); Hélène, la plus grande, bientôt quatorze ans, une vieille pour nous; Marie, la plus hurluberlue; Solenn, qui gobait tout, écoutait avec de grands yeux; Jacques, toujours la peur au ventre de faire mal, tremblant de flagrant délit pour un pied dans un carré de semis; Caroline, rousse aux airs de madone, le bon dieu sans confession, et la plus dessalée (ce qui était relatif, de toute façon). Des clans se faisaient, se défaisaient. Je poussais au crime, j'inventais des indiscrétions, je rapportais de fausses vacheries, j'apportais de l'eau aux fâcheries. En un mot je me révélais indispensable.

S'il y a une justice, j'aurais dû être détesté... Au contraire! J'étais au mieux avec tout le monde. Les filles m'écoutaient, pour un peu elles m'auraient trouvé beau – je profitais d'un sort inespéré. (Le rideau pourpre d'un univers magique s'ouvrait devant moi. Situation unique. L'anomalie de ma vie. Ah! Lorient, port de mer et qui entendait le rester, Lorient démolie, reconstruite au carré, triste et militaire, avec ta base sous-marine lugubre, tes murailles de Locmiquélic et tes coups de canon d'exercice, tu fus mon vert paradis.)

En cet instant je me dis que je l'ai échappé belle: si j'avais passé quelques semaines de plus en compagnie des moutards du rail, tel que je me connais, le succès me serait monté à la tête, le vertige m'aurait pris. Je serais devenu chef d'entreprise, footballeur, journaliste à la télé ou ministre. Quelle décadence! Je devrais vous raconter ici même l'enfance d'un chef. (La face du monde en serait changée.)

Les après midis de pluie, la troupe se rassemblait dans une cave, un grenier. Nous déménagions sur un coup de tête, l'un derrière l'autre comme les petits nains de Blanche-neige qui vont au boulot. Ailleurs, nos fresques pointillistes sur les carrelages immaculés réveillaient des ardeurs ménagères latentes: « Vous allez tout salir! Allez ouste! Dehors!» Une mère plus compréhensive ouvrait sa porte. Alors c'était au contraire: « --- Mais pourquoi vous ne restez pas à jouer dans la salle? »

Les parents ne comprennent rien à rien. Tout est mieux dans le noir: les histoires, les jeux. Tout vit plus fort à l'abri des adultes. Les tout petits déjà ont l'intuition de découvertes à faire dans la pénombre, les enfants connaissent par prémonition les joies qu'il faut cacher. Avez-vous noté que l'enfance est troglodyte? Tout fait office de caverne, de cabane, de refuge: le dessous d'un lit, l'abri d'une table, le coin d'une armoire... Sous une vieille couverture kaki, baptisée tipi, et qui

faisait office de tente d'Indiens, Caroline entreprit de me dégrossir. Avec elle je pus enfin prendre mon temps pour explorer un ventre de fille, et, en haut de cuisses, ces portions de peau toujours fraîches et presque humides. (Près de découvrir Tombouctou, René Caillé, le valeureux explorateur français, reste lucide face à son propre trouble ; le petit salopiaud se régale du chambard qui agite sa poitrine, il jubile de ses jambes qui flageolent. Faiblard croquignolet, il pressent que ce qui est en train de se passer surclasse salement les anciennes auscultations de docteur pipi sur les fillettes de l'épicier.)

Alors que je patine encore, toute ma sensualité hissée au bout de mes doigts, Caroline s'attaque aux boutons de mon short. Le pseudo affranchi qui dort en moi lui demande, effrayé, ce qu'elle est en train de faire. Elle s'arrête une seconde : « Ca ne se voit pas ? Je bas le beurre ! » Humilié mais émoustillé, il la regarde décortiquer avec soin son limaçon tout rosé, et bientôt tout tressaillant dans sa main. J'observe l'animal, je n'en reviens pas de son autonomie. Sans me demander aucune permission, il gigote, oscille, se met à la redresse, fait face courageusement, brave à trois poils. Caroline contemple son ouvrage. De sa bouche ouverte coule un filet de salive, signe d'application. Elle a inventé une règle du jeu pour nous donner dix minutes de tranquillité absolue sous la tente avant qu'un autre, fille ou garçon, passe le nez.

Vous aurez repéré qu'à chaque fois qu'un futur s'annonce plein de promesses à mon endroit, il me part en quenouille dans la main, à la dernière minute il me fait faux-bond. La porte s'ouvre quand je ne suis plus devant, le bateau arrive quand j'ai quitté le quai, l'occasion s'offre quand je suis empêché d'en profiter.

Cette scène de bon augure se déroule la veille du départ. Nous rentrons à Vannes. Deux jours de plus, quelques séances sous la tente, et grâce au hardi coup de collier pédagogique de Caroline, j'eusse été prêt. Je l'aurais baisée. Ou elle aurait baisé avec moi. Enfin, bref, nous l'aurions fait. Résultat : que dalle ! J'ai bataillé des saisons et des saisons pour retrouver une aubaine comparable. Et j'ignore toujours ce que pouvait être l'amour en pays cheminot.

Ce j'te le donne, j'te le reprends, ce fait exprès, cette malédiction ne m'a pas quitté. Vraiment, l'existence ne m'a pas facilité la vie. Un exemple ? Plus tard, quand par coup de pot, à la dernière heure d'un bal de campagne, je tombais sur une fille assez fatiguée pour se laisser convaincre à demi de me suivre, il fallait qu'elle rentre parce que sa copine, la moche, s'impatientait et bien sûr, c'était elle qui possédait la voiture.

A Lorient, Martin avait sa propre bande de copains. Nous nous croisions dans le terrain vague derrière la cité. L'endroit était interdit. Des voies rouillées menaient au

port de pêche. De temps à autre le sifflet d'un train de marchandises nous chassait, nous avions tout notre temps pour libérer la voie, il roulait à dix à l'heure. Aux quatre coins des wagons, coulaient des filets d'eau qui sentaient fort la marée.

J'organisais des courses de voitures (une planche sur quatre roulettes d'acier) sur le béton grumeleux des quais désaffectés. Pendant que les gars se disputaient, je racontais au flan les joyeusetés de mon existence à Vannes dans l'oreille des filles.

C'est là, sur les quais déserts, pour mon public, j'organisais des parties de nicotine. Le tabac et moi, on ne se quittait plus. Poignant début d'une passion, nauséux commencement d'un prometteur esclavage volontaire. Avides bouffées qui ont changé ma vie. Accélééré ma mort.

Dès que nous étions hors de vue des adultes, vite, une clope. Les yeux picotés par la fumée, je cillais toute la sainte journée. Mais bientôt mes narines lâchèrent des panaches gris dignes des cheminées de cargo.

Nous étions une bande de garnements et de diablasses à téter avec gravité le bout d'une cigarette. On eut dit à nos grimaces qu'on faisait semblant, mais nous avalions, en toussaillant, notre cubage de cochonneries chimiques, savamment calculé pour nous faire replonger au truc. Je passais, à tort ou à raison, pour le plus chevronné.

Avec retard, à vous les initiales, les toutes premières, je dis merci pour le cadeau. Merci pour la nervosité des matins, les aigreurs d'estomac, les tiraillements thoraciques. Merci pour le cancer. Merci pour tout. Je suppose que la douzaine de bambins, agglutinés là, à cette époque triomphante, ont continué comme bibi à cloper à qui mieux mieux. Une pieuse pensée pour ceux qui, à l'heure qu'il est, sont déjà bouffés aux vers, six pieds sous terre, ou sub-claquants dans un hôpital, la tuyauterie intérieure fumée comme un hareng, les vaisseaux colmatés au goudron.

Jusque ma communion solennelle j'avais souvent mimé le fumeur, prenant modèle sur mon papa François, en tirant à m'étouffer sur des cigarettes en chocolat. Martin et moi nous en recevions un paquet pour Noël, pour les fêtes. Un ersatz franchement répugnant. Pour qui prend-on les enfants ? De qui se moque-t-on ? Le papier se mouillait trop vite, collait aux lèvres. Ensuite il fallait le déchirer par lambeaux pour manger le chocolat --- qui avait un franc goût de carton.

Mes premières sèches de démonstration devant une assemblée complice, où vous admettez que je dessine avec le crayon du souvenir quelques bouches bées admiratives (celle des filles, je m'en souviens), je les ai fumées là, sur le quai de béton fendillé d'une halte ferroviaire désaffectée, cernée de mauvaises herbes.

(Autant que le jus âpre du tabac, les mots sonnaient neufs sur ma langue, j'aimais dire clope, tige, pipe, sèche, et même je ne repoussais pas le vieux cibiche...)

Les gosses prenaient les gestes du cinéma, des héros de la Bataille du Rail, cigarette entre pouce et index, et, en vieux briscards de tous les vents et de tous les dangers, le bout rougeoyant à l'intérieur de la paume. Entre deux bouffées, pris de haut-le-coeur, luttant (moi) contre les tomates farcies de la tante qui cherchaient traîtreusement à me remonter à la glotte. Une sueur froide au front. Nous restions silencieux, partageant l'interdit. Pas question de reculer. Bon sang de bonsoir, nous n'allions pas faiblir ! L'école du courage...

Dix ans plus tard, dans un car de tourisme, à côté d'une fille que je baratinais depuis une heure (elle, à moitié endormie, et je me rapprochais, vrai, je me voyais toucher au but), j'ai allumé un cigare négligent. Le reste du voyage, je l'ai passé à essayer de convaincre mon estomac des intentions non agressives du tabac. Je ne regardais plus la fille, affolé par la vision que je lui vomissais entre les seins. Ce qui me ferait reculer de plusieurs cases dans ma progression érotique. Résultat : une nouvelle marge de manoeuvre gâchée (je suis spécialiste).

Caroline, le dernier après-midi des vacances, apporta des Pall Mall volées à son grand frère. Moins bourruées que nos brunes. Elle partagea avec moi la dernière sèche. Une bouffée pour toi, une pour moi. Bizarrement, son haleine, au milieu de ces aller-retour, prit une odeur de rat crevé. Je me dégoûtai de l'embrasser.

A l'égard de mes fusiformes copines, rien ne me décourageait. En cachette, dès que j'avais des munitions, je suçotais leurs grêles bâtonnets. Je les gardais longtemps aux doigts avant d'allumer d'un geste élégant, classe, viril, rassurant, leur bout grésillant. Ce petit craquement de brindille qui s'enflamme résonnait de jovialité. Ce bref orage d'applaudissements sonnait héroïquement à mon oreille. Vous n'imaginerez pas pour qui je me prenais...

Je découvris qu'on pouvait acheter des cigarettes à l'unité au bureau de tabac. Des P4, qui sentaient le foin fermenté. Même après mon intronisation officielle, à la maison, je n'avais le droit de fumer que pour les fêtes familiales, trois ou quatre fois l'an. Je me suis perfectionné une cachette dans la cour. Allumettes et cigarettes m'y attendaient. Les semaines de dèche, je gardais des P4 dans le paquet cartonné des Gitanes. Je piquais des pièces dans le porte-monnaie de ma mère, le soir, quand elle était montée se coucher.

Ce qui comptait, c'était d'avoir une tige à la bouche, aux doigts. J'étais Bogart à Casablanca. L'art musard de manier la clope, de souffler, désinvolte, la fumée. A ma confirmation, j'allumai l'américaine que m'offrit mon parrain Henri. J'ai inhalé tout ce qui entra. Puis, en vieux routier, les yeux plissés, genre hippopotame, j'ai expiré par

les narines deux blanches colonnes parallèles, comme on voit aux dragons. Mes poumons s'étaient faits aux baisers carcinogènes et aux toxiques. Notre histoire d'amour vache filait bougrement sur ses rails ! La sèche et moi, c'était à la vie à la mort.

J'ai englouti une fortune dans les cigarettes. Sans elles, je serais à cette heure aux Marquises en compagnie d'une de mes chéries, Sophie Marceau ou Juliette Binoche (et pourquoi pas des deux ?), à me faire servir des tagliatelles nageant dans le beurre, sur la véranda de mon ranch de luxe. Je suis le roi du monde. Attendez une minute ! Soso, Juju... Vous voyez bien que je bouffe... On a déjà baisé tout à l'heure. Lâchez-moi un peu, les filles... Au lieu de ça, je continue d'engraisser Monsieur Seïta qui a tout fait, il faut l'avouer, pour varier mes plaisirs. En me présentant de nouvelles danseuses, de toute longueur, de diverses colorations, du brun noir au paille doré. J'ai eu des écarts de conduite, j'ai tâté à des turques, minces et longues, enveloppées de robes couleur loukoum. J'ai flirté avec des blondes. Mais la bonne râpe à la française sur les papilles, la vivacité décapante du monoxyde de carbone bien de chez nous, me manquaient. Il fallait voir, dès que j'appris à avaler la fumée — ce qui a demandé une bonne année — avec quel enthousiasme mes poumons accueillirent les composés étudiés par l'industrie pour me bronzer l'intérieur (plus de quatre mille substances, l'Eldorado chimique, répertoriées dans une seule cigarette, dont cinquante cancérigènes. Abondance de biens...). A l'époque, les années cinquante, aucun flottement là-dessus, pour tout un chacun, le tabac n'avait jamais fait de mal à une mouche. Les toubibs que j'ai connus fumaient comme des sapeurs. A la première bouffe de la journée, les poils ciliés de mes bronchioles ondulaient d'allégresse comme les anémones au retour de la marée.

Je me suis acheté un briquet à essence. C'était plus pratique que les allumettes. Plus mâle aussi. Le cliquetis du capot rappelait le bruit du déclic d'un couteau à cran d'arrêt, d'un pistolet qu'on arme. J'aimais les gestes sûrs des hommes qui allument une cigarette : la main en protection contre le vent, la grande flamme qui se couche et se relève, la bouche têteuse, en cul de poule, sur l'extrémité du papier blanc, les lèvres hachurées de petits plis, le regard fixe sur le bout grésillant. L'air profond, inspiré, qu'ils prennent, captivés, soucieux que s'enflamme le tabac. J'aimais l'odeur d'essence du briquet, son laiton un peu gras, doux aux doigts, le claquement sec qui éteignait la mèche. Avant de le rentrer, encore chaud, dans la poche.

Je vous ai dit que je ne souffrais pas beaucoup. C'est vrai, en général. Avec le cancer, un conseil, évitez de faire le malin. On croit savoir à quoi s'attendre. Eh bien, non, ça dépend. Il n'y a pas de règle. C'est là l'aspect instructif de la chose, le côté édifiant. On ne broute pas le même chiendent que les collègues irradiés. Pourtant, nous qui allions crâne nu, nous avons tous adopté le bonnet, la casquette, le chapeau dans la confrérie. Gagnés par un souci d'élégance généralisée.

Quand Jean-Paul m'a expliqué mon cas, qu'il m'a traduit le jargon du spécialiste, j'ai entrevu le pire. Des jours d'enfer, des bagarres de gitans, à coups de couteau, plein les côtes, des lacets de braconniers sur la gorge, des tirettes, plantées partout, déchirant, saignant. Ma chair en lambeaux, ma chair intime qui s'égoutte. Mes nuits qui s'épouvantent à feu vif.

En réalité -- je vous le précise pour le jour où vous y passerez, confiants camarades tabagiques -- ce n'est pas le grand huit à l'infini! Pas tout le temps, pas toujours. Seulement des journées entières, la faim coupée, le goût de rien, l'estomac remonté à la glotte, des aigreurs de vomi dans l'œsophage et la pâtée qu'on n'arrive pas à rendre. Votre main, machinale, deux mille fois éponge votre front, essuie votre visage, étend sur vos joues, comme une tache de suie, la souffrance. Et tout à coup, non, tout baigne. Je suis l'exemple qu'on peut être cancéreux comme on est lépreux, mais pour autant ne pas en baver jour et nuit.

Lorsque je trompette que le cancer du fumeur, ce n'est pas l'enfer, pas le martyr, pas l'intolérable, entendez-moi bien, je veux dire vous ne vivrez pas à toute heure sous la torture. N'empêche qu'il y a diverses façons de déguster. Fréquente, la sensation d'un éléphant qui s'assied lentement sur votre poitrine, d'où forcément une certaine gêne à respirer. Les jours fastes, vous vous surprendrez à mâchouiller, entre les repas, des trucs pas francs : peaux mortes, morceaux de tissu laryngé, cellules du sang. J'avoue parfois en avoir plein le dos.

Sachez que le spécial double, gorge-poumons, le plus coton, est un total sans gêne. Il s'installe sans permission. Tout de suite intime, à son aise, comme chez lui. Et dans le genre « je déclare la guerre en traître », il se pose là. N'en bouge plus. Si vous pouvez y couper, je vous recommande de ne pas tenter le détour.

L'avantage en revanche, quand le crabe vous a croché à la poitrine, c'est comme avec un tigre, ça ne traîne pas. La prostate, l'intestin, vous font faire la morgue buissonnière. Et de rayons en chimios, ça vous gâche une décennie. Le poumon, c'est bon tout de suite. Vous ne restez pas sub-claquant pendant une éternité à fixer le monde de vos grands yeux perdus dans le creux des orbites, à faire

peur à ceux qui vous visitent au point qu'on vous interdit aux enfants. Une cosse sans haricots, absurdement vivante, voilà ce que vous êtes. Vous vous y voyez ? Pas de danger, allez, alpagué aux bronches, au larynx, à la bouche, vous en aurez pour quelques mois, rarement plus. Du travail soigné et rapide. Un vrai contrat. Bonne fin garantie. Suffit de laisser aller.

Pourquoi vous sortir maintenant ce couplet, alors que j'annonçais du croustillant, l'épisode Maelle mon amour et tout et tout, avant d'entamer le récit de mon séjour en colonie de vacances dans le djébel ? Pour partager avec vous ce qui m'arrive : depuis dix minutes dans ma trachée artère (juste là, visez mon doigt, je vous montre), un brûleur vient de s'allumer, du type de ceux qui chauffaient le four à pain de Paulo, après 1952, quand il s'est mis au mazout. Moins le bruit, je dois être équitable. J'ai des remontées de flammes, depuis le milieu de la poitrine, là où les poulets ont un bréchet. Ce que rue Tender nous appelions l'os du bonheur. Pour le bonheur, j'ai toujours été spécialiste.

Restez à l'écoute, mes correspondants sur place suivent en direct l'évolution de la situation : retour de flamme, la brûlure redescend d'où elle est venue ; voilà qu'elle se répand dans mon ventre, gagne le haut des cuisses. Je contrôle la situation, je suis habitué. Je vous signale que c'est bon signe. Allez, on se détend. C'est la fin de l'alerte. Tenez ! le fer chauffé à blanc dans mon oesophage s'évanouit en une débandade de fourmis rouges. Une minute, et nous allons pouvoir reprendre nos activités normales.

Je fixe le toit des Caradec. C'est la bonne recette : s'accrocher à la ligne d'horizon quand les premières aigreurs de salive annoncent le mal de mer. Car je me connais, si je vomis, vous aurez droit, en avant-garde du salmigondis « restes de la veille », à un acide sel noir dans mes narines, et dans le lavabo, en relief sur le fond blanc, à un mortier de sang et de bile mêlés. Je souhaite vous éviter ça.

Tout s'arrange. Ce ne sera pas pour cette fois. Retour au calme. Ouf, c'est fini. Pas d'hémorragie, pas de plaie béante, pas de fragment d'estomac expulsé sur la faïence. Joli travail, mon beau Renaud. Bien propre.

Mine de rien, je me retrouve quand même un peu flageolant (vachement groggy, oui) ; je suis blanc comme un linge. Pas la peine de vérifier mon teint dans la glace, je sais. Mais tout passe, reprenons. Un coup d'œil par la fenêtre, la vie est là. L'après-midi est avancé. Le ciel est gris. A gauche, une culotte de gendarme (J'ai appris l'expression il y a peu... ça vous étonne ? Rue Tender, nous étions plutôt pauvres en vocabulaire et effets stylistiques). Visez ce ciel ! Voici un jour à chanter à tue-tête, à gueuler pour le plaisir dans sa cuisine. Je savoure le spectacle qui se présente: un couple de merles se chamaille dans le cerisier. On se demande

pourquoi, il n'y a plus de cerises. Ces charognes m'ont laissé, cette année comme d'habitude, en tout et pour tout une poignée de bigarreaux.

Je ne compte plus les heures que je passe à scruter les nues. Une manie qui m'est venue. Quand il pleut, c'est encore mieux, je m'amuse à regarder les passants qui se dépêchent, les cheveux plaqués des femmes -- on les dirait en nage, arrachées en urgence d'exploits corporels que j'imagine torrides, comment faire autrement. Leurs sautilllements d'échassiers entre les flaques. Les fleurettes des jupes d'été qui leur collent aux fesses, moulent chaque grain de peau. Avec mes vieilles jumelles de marine je suis la navigation de cette frénésie de rondeurs musclées.

Dans le cercle restreint de ma vue, je tombe sur les figurines de terre que j'ai modelées il y a peu. Elles semblent géantes. Pourtant, à peine dix centimètres. Tenez, voilà un plaisir, modeler. Peloter la glaise. Les mêmes gestes que l'amour : palper, caresser, presser, effleurer, pénétrer, enfoncements doux... il n'y a que la bouche ici que je n'y mets pas. Même l'odeur de la terre, un peu aigrette, possède quelque chose d'intime. Je sculpte des corps de femmes enfouis jusqu'aux fesses. Jusqu'aux sphères jumelles qu'elles promènent là en jouant les innocentes, les j'ignore tout de ce qui se passe dans mon dos. Hypocrites. Ah ! le rebond qui leur bombe au bas des reins ! Avec mes simples doigts, je le sauve de la terre, de la masse grise.

Une bonne averse, puis un rai de soleil. En attendant le contraire. Au fond, voilà un assez juste résumé de ma vie. Des silhouettes, des choses entrevues, des échappées d'une heure, des retours au bercail, mouillé d'une eau glaciale entre les omoplates, et les souvenirs qui courent entre les gouttes... Et à présent tout, fantômes, réalités, se perd dans une brume. Ou est enlisé quelque part, loin. Sur une autre rive.

Des éclairs, du tonnerre. La nature nous l'offre sur toute la gamme ce tantôt. Sûrement en votre honneur, je ne vois pas d'autre explication. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais prendre l'air. Même sous ces nuages de suie. Nous n'irons pas loin, poussons seulement jusqu'au bistrot qui fait l'angle, au bout de la rue, sur le port. C'est ma tournée.

Plein de touristes, évidemment. Tous entassés, chiens mouillés, précipités aux abris à la première ondée, malgré leurs cirés ronflants hors de prix, leurs galures de marins pêcheurs pour calendrier des postes. Bouffeurs de crêpes et bâteurs d'huîtres, l'humanité fait mes délices. La serveuse est une nouvelle de cet été. Pas spécialement aimable, je veux dire commercialement parlant, mais toute en nichons,

c'est bon pour l'estivant. Même en compagnie de bobonne et des mômes, il peut reluquer à loisir (c'est l'homme !) quand elle se penche, le plateau en danger, pour rendre la monnaie. Il prend son temps pour recompter, père de famille responsable, économe. Elle m'a reconnu, esquisse une grimace d'amitié ; ses lolos topent là. Elle nous a trouvé un petit guéridon de libre.

Nous sommes assis (vous, moi et Byzance) devant deux tasses de café sales, abandonnées. Il reste un sucre dans une soucoupe, je le donne à Byzance. Tant pis pour ses dents. Un petit dépôt marron macule le fond de la tasse la plus proche, le bord est marbré de rouge. Un couple. Elle s'ennuyait, elle a dû se faire un raccord. Bouche en cul de poule, puis étirée en décomposant le mouvement, genre muet rire de clown. Tranquille, partie pour l'éternité, elle a promené sur ses lèvres son bâtonnet écarlate, en forme de pénis canin, pendant qu'il s'impatientait. Puis vérifié d'un bout de langue gourmande l'étalement de la pâte rouge. Et avant de partir, elle a voulu finir sa tasse. Lui, la rage impuissante, dépassé, à zyeuter les rescapées de la plage, en maillot.

Le décor m'épate, dans un espace si réduit, il en met plein la vue : filets bleus, bouées de plastique, fresque portuaire avec phare immaculé, crabe en bois peint pour afficher le menu. Si authentiquement breton près de ses ronds, illustration boutiquière du goût de chiottes. Il me procure à tous les coups le choc des grandes émotions esthétiques.

J'aime venir ici. Le vent claque la toile du store avec le bruit d'un drap qu'on secoue avant de le plier. Et la petite foule provisoirement au sec se sent au paradis.

Triste, mais j'en aurai bientôt fini avec mon enfance. Il va falloir grandir. Pour vous figurer la vie rue Tender, il manque peut-être quelques détails, mais vous risquez de renâcler. Votre exquise sensibilité, chochette, va se choquer. De vous mettre de trop près le nez sur le manque d'hygiène, sur les habitudes de mes géniteurs, vous amèneraient à douter de moi : s'il sort de ce taudis, ce type ne sait pas écrire, il n'a rien d'intéressant à dire et quel intérêt à le lire? (Je proteste énergiquement. Notre appartement rue Tender n'avait rien d'un taudis. Au contraire. Maryse Martelod balayait, nettoyait, récurait. Tous les matins, un coup de balai partout, un coup de chiffon sur tous les meubles. Elle n'oubliait pas les angles du cosy, ce qui demandait de se pencher, à se tordre les reins, au-dessus du lit pour frotter le bois verni dans les moindres recoins. Elle déplaçait, ne tournait pas autour, les bibelots et les quelques livres sur les étagères. Elle défaisait entièrement les lits (est-ce que chez vous, vous ne vous contentez pas, entre deux venues de votre Carmencita, de découvrir le lit dix minutes pendant que vous prenez une douche avant de le retaper vite fait ? Ma manman, jamais ! Elle mettait les deux draps et la couverture à prendre l'air sur l'appui de la fenêtre grand ouverte, une bonne heure, été comme hiver. Le balai et le chiffon étaient les instruments de sa fonction. Pas un jour sans un coup de lustrage. Le dimanche, il n'était pas question de faire la grasse matinée. Rester au lit après neuf heures était bon pour les riches, les fainéants et les alcooliques. Nous échappions, chez les Martelod, à ces trois calamités.

Nous changions de linge une fois par semaine, le samedi. Je parle du linge de corps. Une chemise me faisait deux ou trois jours selon que le col restait blanc ou prenait une teinte grise. Maryse avait des idées arrêtées sur la propreté. Il y avait la serviette pour la figure et la serviette "pour le reste". Et si on avait le malheur de les mélanger, la terre s'arrêtait. Elle ne voulait pas les mettre au sale pour autant. Elle reniflait, cherchait des traces.

Je conçois que ces détails vous agacent la bouche, vous *débeccent* quoi, par moments, dans mon histoire — débeccer, c'est le mot, non ? Vous y mettez ce petit rien de supériorité dans le haut-le-cœur que vous ressentez, vous, n'est-ce pas, à lire des finesses que vous jugez superflues. Vous avez connu, au sortir de vos couches-culottes jetables, une salle de bain, un vécé qui ferme à clé. En revanche,

vous aussi fumez comme un dératé. Vous aussi le cancer vous rattrape. Entre vous et moi la différence n'est qu'une affaire de calendrier. Alors, partageons ce que j'ai à offrir. Je suis dans ma logique, je vous raconte des instants de ma vie. Ce n'est pas pour mon plaisir, je suis devant la nécessité de savoir ce que je laisse. J'ai besoin de terminer l'inventaire. Ce sera mon dernier caprice, vous verrez comme on se contente de peu quand on voit venir la hache.

C'est la promiscuité qui vous gêne ? Vous vous offusquez d'en voir trop, vous préférez en rester là sur les choses de la vie rue Tender. Vous devinerez le reste, vous avez assez d'imagination pour ça. Je vous crois. Mais, sans les mots, la réalité n'est qu'un décor.

Quand Maryse Martelod ressentait un besoin naturel, elle nous chassait tous les trois, les jumeaux et le François, en face, dans la salle à manger. Quand la porte de la cuisine s'ouvrait de nouveau, nous avions le droit de revenir. Elle avait ouvert la fenêtre (sauf l'hiver -- c'est humain, vous n'allez pas exiger des gens modestes, en plus, qu'ils se gèlent au nom de votre idée de la propreté). François Martelod descendait dans les vécés de la cour. Et nous, les enfants, aussi. Je ne dirai rien des cabinets à la turque, deux empreintes de pied en ciment, pas de cuvette émaillée. Donnant direct sur l'égout. Je gardais vaguement la crainte, quand j'étais accroupi, de voir surgir un rat, entre mes cuisses, de ceux qu'on voyait courir au travers du regard d'égout de la cour, à quelques mètres. J'étais souvent là aussi pour me masturber (Notez la remarquable aptitude du pré-ado capable de s'inventer des situations stimulantes en un tel lieu). Ma réjouissance venue, je m'empressais de fuir, abandonnant sur le ciment des traces coupables que la chasse d'eau n'atteignait pas.

Les jeunes Martelod ont connu la douche à douze ans. Jusque là Martin et moi nous lavions chacun notre tour, le samedi en fin d'après-midi, dans une bassine d'acier galvanisé. Hormis les bains de mer aux beaux jours, notre organisme ne rencontrait l'eau qu'avec parcimonie.

Une ultime indication de notre hygiène. Vous avez gardé en tête que je me suis livré, dès que je dormis seul, à de formatrices investigations anatomiques, sur le terrain le plus accessible et consentant, l'étrange agencement mou et doux que j'avais entre les cuisses. A la lueur, filtrée par les volets, du lampadaire de la rue, je ne fis pas preuve d'une grande audace. Longtemps, de vagues manipulations me satisfirent, sans aboutir à rien d'autre qu'à m'endormir. Il faut ici employer les termes anatomiques : je n'avais pas eu l'idée de tirer le prépuce vers le bas jusqu'à décalotter le gland. (Osé, non ?) Décalotter, j'ignorais le mot et la chose. Un soir que par hasard j'eus tiré plus fort, je sentis sous mes doigts la présence d'une substance

un peu molle et vaguement humide, tout autour de la base du gland. Bientôt, ça se détachait. Panique ! Je m'étais blessé, j'avais arraché de moi de petits morceaux plats, légèrement visqueux. Ils m'étaient maintenant tombés sur le ventre. Tâtements hâtifs, effrayés, du bécasseau Martelod. Ça se défaisait par bribes, par brins.

Le lendemain, au jour, j'ai rassemblé mes facultés de raisonnement. De déduction en déduction j'ai progressé dans mon enquête : apparence de feutre (malgré l'odeur forte), brins d'étoffe certainement, venus d'où ? De mes pyjamas. Equivalents des moutons que Maryse traquait sous le lit.

Mon initiative a été salutaire. Depuis le jour de cette révélation hygiéniste, résolument et fréquemment fait usage de mon prépuce, pour toutes sortes de raison.

Années cinquante. Dans les familles, en tout cas la mienne, il ne se trouvait rien officiellement, homme ou femme, entre le nombril et le haut des cuisses. On n'en parlait pas. Forcément, j'y pensais toujours.

Ces circonstances ne m'empêchaient pas de rêver très fort. Sans me vanter, j'ai toujours été un rêveur considérable. Je m'inventais des miracles, des surprises du sort, des émotions célèbres, des tendresses de principautés. Je me projetais dans des familles où l'on courait dans les vergers, les granges, en compagnie de petites cousines, où l'on se battait dans le foin avec les fils des fermiers. Des gouvernantes, sorties de la Comtesse de Ségur, veillaient sur vous avec une sévérité tempérée par un sourire aurifié. Je ne voyais mon élégante mère que le soir, quand elle venait me donner un baiser dans mon lit. Son ombre était rose, sa joue fraîche, elle se déplaçait sans qu'on vit ses pieds, dans une vapeur de tulles et de taffetas.

Cette faculté de m'évader eut des conséquences dommageables à l'école. Mon carnet de correspondance s'enrichit de notations mi-figue mi-raisin : « Inattentif. Manque d'attention en classe. Des résultats pourtant satisfaisants. » Martin récoltait des mentions plus neutres. Maryse Martelod était fière de son rejeton premier. François Martelod se disait qu'au pire le second pourrait entrer à GDF, à seize ans, pour relever le charbon, à la pelle, dans l'usine à gaz. C'était le souhait de tous les travailleurs : que le fiston leur succède, prenne leur place, avec – pour les plus utopiques -- l'idée qu'il pourrait évoluer, devenir un petit chef avant la retraite. (Aujourd'hui, même ça, cette pauvre illusion, leur a été volée. *Struggle for life*. Tu sacrifieras chaque jour ta vraie vie au travail si tu veux le garder jusqu'au prochain dégraissage, ce que les patrons, ces bégueules, et les journaux, ces prudents, appellent, avec une attentionnée sobriété, un plan social.)

Finalement tout le monde était content. On n'attendait de moi aucun exploit, ni à l'école ni ailleurs ; cette indifférence des autres m'arrangeait. J'avais la paix.

Mon enfance --- pour en finir avec elle --- je la vois moins comme une durée, un temps de vie, que comme un lieu. Et pourquoi pas un tableau accroché au mur, que j'ai toujours vu là ? De cette piteuse peinture, je vous sors un carré de soleil, entré par la fenêtre, qui enchâsse la surface du *balatum* (c'était notre façon d'appeler le linoléum rue Tender) disposé en guise de tapis sous la table de la salle à manger. Mon enfance, et qu'est-ce qu'il en reste ? Des goûts évanouis. Je n'aime plus le lait que j'adorais. J'en ai bu pourtant pendant quinze ans, chaque soir, avant de me coucher, directement dans la jatte de grès où ma mère le versait après l'avoir fait bouillir. Droit sorti du pis de la vache. Dans des bidons lavés quand la fermière avait le temps. Deux litres ramenés de la crèmerie au bas de la rue.

J'ai ma faiblesse : mes remontées du passé sont plutôt associées aux beaux jours. Après tout, je ne m'en plains pas. Il y eut assez de pluie comme ça dans mon existence. Profitons des embellies, des soleils, des greniers estivaux (l'espoir d'échapper à la chaleur et aux surveillances). Remplumons mon maigre futur avec les jours disparus, les émotions d'hier. Egayons ma chambre d'herbes vertes, de sables, de rochers où pleurent, raidis à mi hauteur, de longs goémons noirs.

Depuis mon premier regard sur une peau nue de fille, disons vers trois ou quatre ans, j'étais en attente. En attente du jour où. Où une fille me laisserait me jeter sur elle, pour m'y repaître d'innombrables saisons de jeûne. Lors de toute promenade, je cherchais à repérer un endroit ad hoc, pour le grand soir (Je le situais plutôt l'après-midi, une permission de sortie après dîner étant exclue par le règlement intérieur martelodien). Il me fallait un endroit sûr, à l'abri, repéré, disponible, fléché pourquoi pas (dans mon émotion, qui sait si je saurais le retrouver ?) sinon mes tentatives de séduction tourneraient à vide (C'était déjà le cas, et petit à petit je préférerais ne rien tenter. Je me contentais de bâtir des châteaux en Espagne. Battu d'avance. De toute façon, raisonnais-je, j'aurais été bien encombré de ma proie : Où la dévorer tranquille ? Où la déshabiller avec respect ? Et, son accord exprimé par tout signe intelligible, où la sauter sans retenue, libérant enfin la bestialité que je thésaurisais à mon corps défendant ?). Je notais la haie, la grotte, l'envers de mur, le vieux blockhaus complice. Partout où nous allions pique-niquer les dimanches d'été avec les voisins, j'explorais les cachettes possibles. Armel Moulineaux transportait tout le monde dans sa fourgonnette. A midi, nous mangions la pêche du matin, quelques huîtres en balade, une douzaine de palourdes. Des paniers, sortaient des haricots verts en salade, des œufs durs, du poulet froid, du saucisson à l'ail.

"--- Tu n'as pas rendez-vous, après, avec un petite, j'espère ?" Le voisin ne me lâchait plus depuis qu'il m'avait aperçu, un matin, sur un itinéraire qui n'était pas le

mien pour aller au collège. Par miracle il n'en avait pas parlé à ma mère. Lise Moulineaux rayonnait de toutes ses taches de rousseur dans son maillot une pièce bordeaux. Après le café, le couple s'éclipsait une demi-heure. Pour "une petite sieste" derrière les rochers. Les Martelod, faut croire, n'avaient pas sommeil.

Maryse ouvrait le parasol. Elle avait la phobie du coup de soleil. Martin jouait aux ricochets. Maryse veillait au grain : "Ne te mouille pas. C'est trop tôt! Tu n'as pas digéré."

Vers cinq heures, les parents étaient pressés de rentrer. Le voisin rétorquait qu'ils n'étaient pas aux pièces. C'était dimanche. Ils avaient tout leur temps. Et puis de toute façon, hein, qui c'était le chauffeur ? Il venait de passer son permis à quarante-quatre ans.

Parfois, leur nièce se joignait à l'excursion. Quatorze ans, une poitrine et des hanches faites pour Maillol, peut-être pour Botero, contenues, par une prouesse technique d'élasticité, dans un deux-pièces luisant, bleu à pois blancs. J'attendais que le tissu éclate, que les coutures se déchirent sous la pression. J'étais en arrêt devant elle, les mains, la bouche, nerveuses. C'est le problème quand on est autodidacte, tout est à refaire à chaque fois. Armel Moulineaux à toute occasion lui frottait les avant-bras, les épaules, dans une sollicitude de chanoine. Elle gloussait. Ses attributs tressautaient. Je devenais électrique. Ce qui me propulsait à deux doigts du cannibalisme. Lise, renfrognée, tirait son maillot sur ses cuisses rouges, puis brandissait un tube de crème : "Viens m'aider, Nicole. Dépêche-toi !" Et à l'oreille du mari, sifflant vipérine : "Je ne veux plus te voir agacer cette gamine! Je n'te suffis pas ?"

Mon paquet de clopes épuisé tous les deux jours, dépense soustraite sou après sou, soir après soir, du porte-monnaie maternel, et mes quatorze ans en poche, je m'avançais, modeste navigateur, pour la grande traversée de l'adolescence.

Terminées les douceurs de la vie. Maintenant vont s'amonceler les orages. J'annonce le menu. Le coup de foudre – heureux mais qui finit mal, comme il faut s'y attendre. A dix-neuf ans l'appel sous les drapeaux, le service militaire, les vacances dorées en colo --- une vraie colonie : l'Algérie. Alors, cassure, coupure (on verra le mot). Et retour à Vannes pour une autre vie – je suis un autre à l'extérieur, je donne le change. Nouvel épisode, le temps de l'ennui et son dérivatif, le drame. Suivi d'une période où je vivote peinard. Et pour couronner, bien saignant, cette nouvelle tranche de vie, le cancer et l'annonce du retour à la poussière. En raccourci, toute une existence. Auréolée d'un nuage de nicotine.

Je détiens quelque part une série de photos. Un autobiographe sérieux vous gonflerait l'importance de ce fatras en vous en l'anoblissant en archives. Chez moi, rien de classé, répertorié. Je ne compte pas m'en servir, seulement y chercher un pense-bête.

Tout de même, dans ce foutoir gisent mes belles années. Mille neuf cent cinquante cinq à mille neuf cent soixante et un. Une adolescence quasi complète. Renaud de A à Z. Je solde le tout. Dans le tas, comptez des vaches grasses et des maigres. Des vierges folles et d'autres sages. Des années avec et sans, en un mot En gros, soixante et soixante-et-un furent particulièrement merdiques, et je pèse le terme

Je ne vais pas en tenir le journal, disons que je reviens pour vous sur cette période comme j'évoquerais des souvenirs de voyage. J'insisterai ici, parce que j'ai mitraillé tout ce qui passait avec mon appareil photo, ma provision d'images est riche. Là, je n'ai rien du tout. Je vous mettrai sous les yeux ce qui vaut la peine, de mon point de vue. Vous y détecterez des instantanés de mon être faux, truqueur et

timide (je pourrais dire honnête, velléitaire et dégonflé). Selon d'éminents rebouteux des hémisphères cérébraux, l'aptitude à philosopher et la richesse de la vie intérieure sont directement proportionnelles à la somme de tuiles et d'empoisonnements que vous aurez eu la chance de rencontrer sur votre chemin, avant l'âge adulte.

Aucune de ces sommités ne m'a examiné, mais je dois confirmer la justesse de leur thèse. J'en suis la preuve (encore) vivante. J'ai suivi une courbe ascendante de tintouins : camouflets, brimades, soumissions, qui a culminé lors de mon séjour en Algérie. J'ai aidé mon destin hésitant, j'ai mis la main à la pâte. Pour ce qui est des mensonges, des lâchages, des scélératesses, des abandons intimes, des tours de cochon, des atrocités par omission (regardant ailleurs quand d'autres déchargeaient leurs pulsions barbares sur les plus faibles), je ne me suis pas privé. Résultat ? Beau et fort, bouffé par le cancer, je n'ai pas changé. Tâtez la bête : serein comme un loir, un entrain du tonnerre, et encore l'envie de mettre la main à toute rondeur potelée qui passe.

J'aimerais n'avoir à conter que mes heures de gloire dans les bras de Maelle. D'elle, j'ai reçu du câlin, du doux, et même de la tendresse. La tendresse, la dévotion charnelle, il fallait bien qu'un jour je saute le mur, que j'entre dans ce jardin inconnu. Quelle découverte ! Ces choses-là existaient donc. Qui l'eut dit ? J'ai eu ma part. Comptez sur moi, je n'ai rien laissé perdre.

Chapitre Maelle. Ce que j'ai de meilleur en rayon. Avec elle j'ai couru, le cœur excité comme à Noël, sur un petit sentier de printemps. Cet éden n'a pas duré, il y a des limites à la complaisance. Un bonheur éclos une saison. Puis forcément s'amoncelèrent les nuages. Et alors nous avons dégusté. Elle, plus que moi. Saucés par les pluies, nous avons gadouillé, chacun pour soi, dans une indécollable boue.

Jusqu'à Maelle, en matière de félicité charnelle, vous êtes plus ou moins au courant que j'avais dû me contenter de miettes et de pain dur. Et je m'en régala. Miettes ou rassis, je ne faisais pas le difficile. J'étais content de mastiquer quelque chose d'un peu consistant.

Ma première miette de conséquence s'appela Rose-France. Le fauve juvénile folâtrait dans l'herbe vierge du désir et mêlait aux bruissements stimulants du vent les fluets encouragements de ses érections matinales. La puberté fringante, malgré son air emprunté dans son habit du dimanche (une veste retapée dans un ancien manteau car le maigrichon dégingandé a poussé trop vite et ses habits ne suivent pas), il communie à la grand'messe. Dressons le décor : la cathédrale Saint-Pierre, ses arcs gothiques et ses statues saint-sulpiciennes (ce qu'il a jamais vu de mieux en matière d'architecture), un instant de grâce sous le baiser rayonnant du soleil à

travers les vitraux ; parmi voilettes ménopausées et jeunes foulards se donnant l'air de planquer les précoces nénés qui les soulèvent. Dans six mois ce petit cagot de Martelod ne mettra plus les pieds à l'église. Piètre piété en attendant, mais ça ne se voit pas qu'il fait semblant de rayonner de la foi des purs quand il se presse vers l'autel. Il veut se donner une chance de placer son innocente main sur du chaud, sur du vivant frémissant, sur la peau ou la robe de Rose-France. Quatre secondes de contact, et il est aux anges (Brave petit !) Il l'a effleurée, il est satisfait même s'il n'a touché que le tissu (Gentil microbe catholique sortant de confesse !). Il s'en rappelle la sensation, la couleur, avec plus de précision que des traits de son ingénue. Pitoyable fétichiste, il aimerait voler le foulard de sa belle, se rouler dessus, y jouir proprement.

Il n'apprend plus ses leçons, il passe jeudis et samedis à arpenter le chemin de halage au delà du Pont-Vert. Il y va, il y vient sur son vélo dans l'espoir de la croiser. Elle habite, près des marais, une espèce de ferme manoir. (La demeure a été rasée. A la place, la municipalité a construit une salle pour y faire du bruit à force d'amplis, deux ou trois fois par an, à grands frais. Les marais, asséchés, ont été bitumés... Salauds ! Qui n'ont pas eu le moindre respect pour mes souvenirs !) Les fenêtres dans la muraille étaient toujours closes. Le grand nigaud, baratineur dans sa tête, épiait la sortie de la donzelle. Il la suivait quand elle promenait son chien. Elle faisait mine de ne pas le voir.

Plus il l'observait, plus il détaillait ses traits, plus il constatait qu'elle avait une drôle de figure. Un profil en quartier de lune, genre sorcière de Blanche-Neige, le menton en galoche, le nez en pied de marmite. Pourtant il y croyait dur comme fer, il la trouvait vraiment mimi. Bien que vaguement dérangé par cette insolite séduction, il la jugeait émouvante, peut-être surtout parce qu'elle habitait un coin désert ; ça l'arrangeait, son assiduité de groupie idolâtre risquait moins d'être remarquée. Il en pinçait pour elle, puisqu'il la voyait accessible. Mais il n'osait l'aborder. Son cœur crépitant, son ventre bouillonnant de gargouillis. (Je faisais un ahuri de première. Franchement je me fais honte aujourd'hui.)

La pâleur de tubéreuse de sa Rose-France le rendait fou. Cette peau étrange et cette déroutante binette ensorcelaient. Il ne déchiffrait pas le sourire gagnant qu'elle avait, chaque fois, en le découvrant fidèle au poste. Son côté Joconde des marais, abordable sans rien qui confirme ou infirme, la rendait encore plus attirante. Il rêvait de venir bêcher la nuit dans ses plates-bandes. Amoureux, il l'a déjà été cent mille fois. Toujours de loin, pour des proies hors de portée. Jamais avec tant d'espoir. Il est sûr de ses chances. Il se lave les dents. Il repasse dans sa tête la liste des âneries poilantes que l'amour, jamais fait, inspire aux boutonneux.

A la sortie de la messe, elle montait dans la Buick noire de son papa, un petit homme maigre, sévère, vêtu de sombre. C'était l'unique Buick de la ville. Une auto de nabab. La dulcinée refermait la lourde portière sur sa blondeur pâle. Avant de disparaître au coin de la place Henri IV, elle arborait son sourire « je rentre à Buckingham » à travers la vitre, en direction de la silhouette vitrifiée de son soupirant.

Il tint bon trois saisons. Il la colla de près tout un été, à Conleau. Il s'allongeait à l'abri des pins dans le petit bois jouxtant l'isthme, où elle s'installait, en général avec sa sœur aînée. Elle apparaissait en maillot rouge vif. Il étrenna un boxer-short vert. Elle se baignait à l'autre bout de la piscine, vers le plongeur. Il la contemplait qui avançait sur la digue séparant la piscine de l'aber où mouillaient quelques voiliers. Il courait pour plonger près d'elle, il nageait autour. Il lui passait dessous, il faisait le marsouin. Il s'offrait des applaudissements muets. Il battait son record à venir plus près, à raser sa proie. La jeune vierge ne voyait rien, n'identifiait pas cet animal familier. Elle nageait la brasse pour offrir les rondeurs de ses épaules et de ses fesses. Elle faisait la planche, savamment arquée, pour tendre au ciel les îles jumelles de ses seins. A fleur d'eau, entre les nénuphars des hanches, flottait la tendre bosse écarlate qu'elle possédait là. Connaisseur maintenant, pro du sexe, depuis ses dernières vacances à Lorient, il savait ce qui palpitait là. Il l'avait découvert dans la touffeur d'une couverture grise et la stupeur d'oser approcher la main du feu.

Elle nageait vers le bord. Il s'affolait. Mon Dieu, vite, faites quelque chose ! Je ferai mes prières du matin et du soir, mais j'ai besoin d'un miracle ! Il ne pouvait pas sortir de l'eau avec ce tubercule qui pointait sous son maillot. Et elle s'en allait, la vache ! Il courait sur l'autre rive de la piscine, décollant son maillot par deux fois, devant, pour lui donner de l'ampleur. Il fallait qu'il arrive avant elle. Il piquait un sprint. Il se jetait sur sa serviette. La terre est dure entre les racines des pins, il se faisait mal. Elle était en train de s'essuyer. Puis elle remontait de quelques mètres pour prendre un livre dans la sacoche de son vélo. Au retour, en retenant d'une main sa sortie de bain sur sa gorge replète (deux oisillons gorgés de graines et de vermisseaux ; les yeux du puceau s'y agglutinent aussitôt), elle fit trois pas de côté, il a vu les traces humides sur le sol terreux s'approcher, elle s'arrête devant lui. Il lève les yeux à mi-hauteur, puis remonte à la source des gouttelettes, le tissu bombé à craquer de cette péninsule rouge entre ses cuisses. Elle demande s'il a l'heure. Il fouille les poches de son short posé sur l'herbe. Il sait qu'il ne peut la renseigner, il a laissé sa montre à la maison.

Enfin, voilà une vraie occasion de lui parler. Il cherche quoi dire. Sa bouche est vide, incapable de trouver une seule banalité. Vas-y, vaillant puceau, dis lui que tu n'attendais que ça. Que tu veux la revoir. Tu connais un coin tranquille, rien que pour vous deux. Dis que tu penses à elle. Que tu en rêves. Que tu la trouves sacrément bandante. Toute cette peau nue, ces nichons... Elle le sait bien, elle te rend fou. Prends-lui la main. Tire-la vers toi. Demande-lui de s'asseoir. Essuie-la avec sa serviette. Bien partout. Palpe, caresse, tête. Enlève son maillot. Fonce !

Mais Casanova s'est pris les pieds dans le tapis de ses ardeurs. Terrassé par un adversaire géant, invisible, qui lui comprime la gorge. Il se démène en vain pour arracher à ses cordes vocales martyrisées de vagues sons humains. Les yeux exorbités, rouge d'étouffement, il couine comme un goret, il a la voix qui muait.

Elle soupesa un bref moment l'intérêt de ce drôle de garçon taciturne. Plutôt amicale, elle attendait une phrase, une explication. Qu'il dise pourquoi il est sur son chemin, dans l'eau à jouer le baleineau, à la messe à communier sans regarder le curé qui soufflait sur l'hostie comme pour la refroidir. Son *Corpus Christi* a une odeur de vinasse, de carie et de tabac.

Sonné pour le compte, le grand séducteur ne savait plus où il en était. Quelle était cette fille qui le fixait avec un regard dur, prête à lui secouer les puces. Il ne reconnaissait plus rien. Il n'avait jamais vu Rose-France de si près. Son nez, ses joues, ses oreilles, sa bouche qui se tordait. Cette figure horrible le terrorisa. Eut-il jamais l'envie, sinon pour rire, de se frotter contre ce ventre ? Avait-il imaginé des fantaisies, digitales et autres, autour des renflements de ce soutien-gorge ? Des excentricités à perpétrer sous cette jupe ?

Il la voudrait loin, maintenant, hors de sa vue. Comment a-t-il pu perdre ses dimanches à lui reluquer les fesses pendant qu'elle remontait l'allée de la cathédrale ! Pour un peu, il était prêt à l'injurier, à la chasser.

Désarçonnée devant ce silence, elle retourna à ses affaires.

La semaine suivante, de nouveau confiant, ragaillardé par ses lévitations du soir sous le drap, il est sur le chemin de halage, il la croise, il essaie de lui parler. Elle s'esclaffe, ricanante, elle regarde ailleurs. Et comme il insistait : « T'as pas compris ? Fous le camp ! Je ne veux plus te voir dans les parages ! Si t'approches, j'appelle mon père ... » Tout ce qu'il retint, ce fut qu'elle l'avait tutoyé...

Mais il annonça à Maryse qu'il abandonnait la messe, il expliqua ne plus croire au Bon Dieu. Il garda pour lui que le Bon Dieu lui avait ordonné de foutre le camp, de ne plus traîner dans ses parages. Il ajouta que c'était venu comme ça, il était grand maintenant.

Je pensais que ma manman allait râler, au moins pinailler pour le principe. En fait elle s'en fichait. Ce jour-là, j'aurai compris que je ne comptais guère pour, au moins, deux femmes. Une jeune, une vieille. Ce fut mon entrée dans l'âge adulte.

Martin, qui n'allait plus à la messe qu'à Noël et Pâques, pour faire plaisir à sa manman, en profita pour tout laisser tomber. Sans conséquence, non plus.

Je referme la première pochette de photos. Il est tard. Bye bye mes premières gammes, mes *au clair de la lune*, mes *il pleut il pleut bergère*, petites musiques rustiques qui, pour finir, ont posé un lapin à mon romantisme. Je m'égosillais, et il n'y avait personne au balcon. Moi et mes sentiments nous étions seuls à faire le poireau. Pire, nous nous étions trompés d'adresse. Rose-France, la fée, s'était transformée en sorcière.

Vous serez contents d'apprendre tout de suite qu'à la romance suivante, j'y suis allé beaucoup moins *piano*. A quatre mains, j'ai entrepris le morceau. Les miennes, plus celles de Maelle. Car, oui, la dégourdie, elle y a mis du sien.

Bientôt minuit. Les fusées du feu d'artifice se sont tues. Heure symbolique. Rite de passage. Combien de quatorze juillet ai-je vécus ? Je ne compte plus. Ce n'est pas mon âge, celui de mes artères, qui m'intéresse, mais l'âge de mon cerveau, de mon cœur, de mes nerfs, l'âge de mes sensations. Depuis que je vous déroule l'écheveau de ma vie, j'ai ma récompense, je suis la proie d'émois de collégien. Et pas seulement quand je touille mes bouillonnements d'hier. Pareil devant Anouk, devant Pauline. Les fièvres et désarrois d'un collégien revenu un peu de tout, mais quand même...

Franchement, il y a des matins où je me prends en flagrant délit de rester dix minutes devant la boîte à lettres avant de l'ouvrir. Comme si j'avais une chance d'y trouver autre chose que des relevés de banque, des factures d'eau, d'électricité, des prospectus d'hypermarchés. Et je reviens, papiers en main, je m'arrête au milieu du vestibule qui dégage l'odeur d'eau de javel que je déteste..

Les dépliants se trompent d'adresse. Je n'ai que faire de déodorants pour dessous d'escalier, de lessives qui lavent plus blanc les couleurs. Je ne vais au supermarché que pour les caissières, si elles sont jeunes. Pour les observer pendant qu'elles agitent le sucre candi de leurs cils en signalant mes fausses envies à leur mouchard électronique. Une fois, deux fois, jusqu'à ce que le délateur signale d'un rôl aigu qu'il a avalé mon achat. Elles ne me regardent pas. Elles sont dans leur monde, les couches, les casseroles, le linge à repasser. Et elles trouvent un sommeil

lourd, une fois la télé éteinte, après s'être laissées écraser, quatre minutes, au marteau-pilon d'un ventre poilu, sous quatre-vingt cinq kilos dégageant une forte odeur de dessous de bras.

Je suis ni plus ni moins vivant qu'elles, même si je n'ai de réalité que pour une petite bande de quatre humains : Fanch, Jean-Paul, Pauline et Anouk. Dont deux à titre professionnel. Cinq ! J'oubliais Byzance. Plus humain que certains.

Maintenant nous avons la nuit à passer. Ce n'est pas que je m'ennuie, mais si je n'ai pas ma dose de sommeil, je vais cafarder demain toute la journée. J'ai tendance à me sentir vraiment fatigué depuis quelques semaines. De vous tenir en haleine depuis si longtemps m'a nettoyé. Vous n'y êtes pour rien, je vous vide mon cœur. Les revenants de ma vie sont venus picorer dans ma main. Ce fut presque trop facile de les convoquer. Et ces grosses têtes du défilé de ma mi-carême personnelle m'ont mis sur les rotules. Trop de grimaces, pour l'heure. J'aimerais un instant de calme. L'onction de la nuit sur l'ombre captieuse de mon univers tapisse ma chambre, et me pousse à la méditation. Le silence est seulement troublé par l'asticotage continu du vent sur les vitres. J'ai pris un petit cachet ce soir pour m'aider à tirer le rideau du jour. Un truc léger (ne craignez rien), je me réveillerai dispos.

Je pénètre dans l'abri d'un brouillard bon diable qui efface l'exactitude de la pièce. Je perds lentement le contact avec les arêtes de la réalité. J'ai dans la bouche un goût de bougie éteinte, un goût de sang. Pas franchement désagréable.

Avant de sombrer dans un long roupillon régénérateur, je me dis encore que les hommes se partagent en deux catégories irréconciliables : ceux qui n'oublient rien ; ceux qui oublient tout. La mémoire des premiers est une forêt, ils ont conscience de tout ce qui pousse, d'une feuille à l'échéance, du moindre habitant des herbes, ils vivent dans la vérité des oiseaux, des chevreuils, des renards, aussi bien que des insectes sous l'humus et l'écorce. Dans la tête des seconds s'étend à perte de vue une plaine nue, du sable, avec à peine ça et là quelques terriers. Et qui dira quel est le mieux loti ? Le moins poissard des deux ?

L'autre jour, à l'arrêt du bus à Kerassel, j'étais assis sur le banc de plastique auprès d'une fille laide. Soudain je m'aperçus qu'elle pleurait de grosses larmes silencieuses. Ses grosses lèvres flasques se tordaient sous les sanglots réprimés. Le masque raté d'un clown minable. Des yeux noyés, à la sclérotique d'un jaune sale, des cheveux raides et gras. L'incarnation de la tristesse moche qui ne s'en sort pas. J'ai eu pitié. Une fille jolie qui pleure, on se dit qu'elle aura ses chances, une autre fois. Mais une fille tarte, c'est sans espoir. Déjà qu'elle a eu son occasion, puisqu'elle se débîne, l'abandonne à son lot. Cette vision m'a aidé quelque peu à baptiser le lait aigre de mon propre sort. Mon fiel était moins amer.

Vous avez vu comme je suis : un mot suffit à faire lever un âge de ma vie. Dîtes-moi : « Goutte de lait », et je ne pense pas à la brique de plastique avec laquelle j'arrose d'un nuage mon thé. Non, je revois une sorte de halle où entraient et sortaient des bonnes sœurs bleu lavande. Rien que l'appellation me troublait. Et d'imaginer d'où coulait la goutte.

A mon avis (vrai ou faux, ça ne m'intéressait pas de vérifier) des mères allaitantes se tenaient là-dedans, des nourrices élisabéthaines, tout lolos dehors avec leurs bouts luisants d'où perlait la goutte blanche. Je n'ai aucun souvenir de tétée, mes toutes premières années n'ont pas été enregistrées dans les annales, filmées en super-huit grésillant, par un papa flageolant de dévotion. Pas d'historiographe à la cour (pavée) des Martelod. Pourtant j'ai gardé une nostalgie du sein (notez le avec soin, disciples du cacique viennois) inscrite dans le cortex.

Je jouais avec l'idée voluptueuse de la goutte de lait, je me couchais sous la poitrine fellinienne, admirant la perspective jumelle, les collines de Chanaan, bouche ouverte sous les gros fruits blancs.

Les bonnes sœurs pédalaient avec entrain dans leur robe bleu ciel, leur large cornette blanche ballotant, molles ailes d'indolent flamant, autour de leurs joues campagnardes. C'était le genre de sœurs à toujours être à vélo. Je ne les ai jamais vues marcher, comme si, autres albatros, elles ne pouvaient poser pied à terre. Pédalant le dos droit, sans doute pour l'équilibre de la coiffure, le mollet ardent pour gravir la côte dans la rue de la Salle d'Asile. Goutte-de-lait, le nom vient de l'après-guerre, évoque pour la génération de nos parents les restrictions, la faim, les tickets. Episodes connus de moi seulement par oui-dire ; le vrai Moyen-Age pour les jeunes d'aujourd'hui, élevés aux laits en poudre enrichis de dioxine, aux vitamines, aux petits pots garnis à la vache folle, aux légumes transgéniques.

Ces réflexions fort utiles nous ont mené jusqu'à une heure du matin. J'aurais dû avaler deux cachets tout à l'heure, pas seulement un. Je vais aller pisser. Ce genre de détail vous semble franchement limite ? Vous êtes bon ! Je bois beaucoup d'eau dans la journée, conseil du toubib. Je ne tiendrais pas jusqu'au matin.

Miction accomplie. Mon souci immédiat est de me réchauffer le ventre, nu sous le molleton chiffonné de ma veste de pyjama. Je ne porte jamais de pantalon pour dormir.

Où en étions nous ? Oui, il faut que je me repose. Car demain au réveil, qui fera le tri entre ce que j'ai vécu et ce que je raconte ? Je ne peux compter que sur moi.

L'aube dans la cuisine. Seulement troublé par les mâchouillis de Byzance qui mange ses croquettes. Je suis à moitié réveillé. Mon bol de thé (impatient) : « Renaud ! Ou tu me bois ou tu ne bois pas ! Mais décide-toi, bon dieu. Je me refroidis, là ! »

Vous entendez ça, ce ton ? Ce manque de respect pour un malade incurable ? Seigneur, dans quel monde nous vivons !

Ce matin je pense à moi d'abord, je prends mon temps, je ne suis pas aux pièces. J'aimerais relever que j'ai peu dormi, tout excité que je fus par mes rêves dévergondés. J'étais certain de les voir exaucés. Mais bêtement, le reste de la nuit, j'ai ronflé comme un loir sans rien dont je me souviens. Que de talent, que d'imagination perdus...

La timidité fut toute ma vie une belle excuse. Grâce à elle, je me suis pardonné mille fois ma peur au ventre devant le moindre risque. Et je me demande pourquoi je renâcle devant un aveu qui ne me coûte guère : j'étais, je suis (curieusement, avec l'âge plutôt moins d'ailleurs) un couard des plus authentiques. Vous m'auriez connu, en dégonflé chronique, j'étais irrécusable.

Le bon côté de la chose, c'est que la timidité m'a obligé à ne compter que sur moi, à ne me fier à personne. Théoriquement. Car j'ai flanché souvent. J'ai cru en ce qu'on me disait du moment qu'on s'adressait à moi avec des trémolos d'authenticité. Je me suis laissé embobiné à tous les coups.

Mais ma timidité eut ses bons côtés. Sans elle, je devine où ma nature généreuse m'aurait mené. J'aurais vécu par tous les bouts. J'aurais été, à la table des plaisirs, un morfale insatiable. Pour satisfaire mes appétits, prêt à tout : aucun parjure, aucune trahison ne m'aurait retenu. Mon credo tenait en trois actes de foi : éprouver, analyser, ressentir. A l'exception de ce qui pouvait causer du bobo ou de la

douleur physique, l'état de désir permanent m'allait comme un gant. Je visais à être un pur désirant, un aspirant à la délectation. J'ai ma morale, je n'aurais pas été un complet goinfre. L'excès m'aurait rebuté (sur ce point, l'existence a été bonne avec moi, elle ne m'a pas contraint à de grandioses efforts : j'avais déjà tellement de mal à m'offrir le service minimum de la volupté...). Mais gardez à l'esprit que la tentation de la sainteté ne m'a jamais torturé. Je n'accorde aucune valeur pédagogique aux privations.

Certes la vie ne m'a pas asticoté avec les tentations qui m'auraient perdu. Le démon libido, pourtant plein d'astuce, ne m'a pas perché sur la montagne pour me faire saliver devant les monts et merveilles étendus d'un bataillon de femmes, fesses aux nues. J'aurais vendu mon âme, ou ce qui en tient lieu, contre une année de sybarite (vins fins, ivresses métaphysiques, félicités morales et physiques, joutes enjouées, délices propices, parties fines, noubas, bamboulas, balthazars -- le pied !). J'aurais accepté la mort en épectase pour renaître faune ou satyre. Mais voilà, personne n'est venu éprouver ma résistance, nul ange déchu, diablesse ou esprit saint ne m'a proposé le donnant-donnant contractuel.

Je me suis donc débrouillé avec le petit matériel que j'avais sous la main. Dans l'espoir, d'attaque de nouveau à chaque tentative, de contenter mes hauts et bas instincts, de m'offrir bon an mal an ma ration normale, syndicale, de fesse. Et, vous me croirez sur parole, au fougou de ces miels plus ou moins extras, au top niveau de ces zéniths hilares, aucune satisfaction n'estompa la perfection des heures partagées, dans un simple renforcement de rocher, un recoin de plâtre crasseux, avec Maelle.

Nous voici au pied du mur. L'incontinence amoureuse de la jeunesse dépose là d'urgents et juteux témoignages. J'étais donc rêveur, timide, breton et malgré tout encore vaguement catholique. Il n'y a pas de pétrin plus profond (et n'y voyez nulle allusion au fait que Maelle était fille de boulanger). Je croyais aux miracles, aux fées, à la voile blanche de l'accomplissement surgissant sur les flots. J'avais foi aux farceuses promesses des lectures enfiévrées de l'adolescence, à la bonne étoile désopilante guidant les chevaliers. Mes mérites seraient reconnus. Le bonheur allait me tomber tout chaud dans la bouche. En bref, sans que j'aie à demander, une fille m'ouvrirait ses cuisses et m'apprendrait la manœuvre.

Bon ! J'étais inexpérimenté, fragile et vert. On ne se refait pas. J'envisageais l'avenir avec une totale invraisemblance, l'empathie sirupeuse des magazines pour jeunes filles (De l'époque, hein ? je précise. Aujourd'hui les journaux pour fillettes leur expliquent comment faire une pipe sans avaler de poils, la première fois, ou comment satisfaire deux petits copains en même temps... Je bénis la providence de

ne pas m'avoir donné de fille à élever.) J'étais un autodidacte de l'affection. Grâce à Maelle et à de rares autres, je fus quelque temps, quelques fois, un âne heureux.

Allons-y ! Depuis le temps que je vous promets le voyage. Profitons du beau temps avant la pluie. Voici mon étoile du berger. Buvons une pinte du bon lait de la tendresse humaine. Buvons ! Le son des baisers fera fuir la silhouette noire de la barbarie. Quittons la pesanteur du quotidien, volons plus haut que les fumées des pots d'échappement qui intoxiquent nos villes. Nous allons visiter la fragilité palpitante des roseurs d'une jeune fille. Oui, rien que ça ! Respirer en ses peaux le parfum de végétaux inconnus. Détendez-vous, l'écran s'allume.

Avec Maelle, grande nouveauté, je ne me suis pas contenté d'enfiler des perles. Je pêche quelque peu par prétention, je devrais dire : Maelle aidant, nous n'avons pas seulement enfilé des perles. Nous venons de voir qu'avec Rose-France, je m'étais conduit comme un gosse qui a peur de goûter à la confiture. Et, du coup, veut la croire pourrie. Avec Maelle, j'étais parti aussi pour tourner un siècle autour du pot. Seulement, c'est elle qui a ôté le couvercle. Et, admirez le téméraire ! je n'y suis pas allé avec le dos de ma petite cuiller. (Au cas où la chose vous aurait échappé, je possède un sens inné de l'ajustement des métaphores.)

Lors des sorties dominicales des Martelod en compagnie des voisins Moulineaux, j'avais repéré un coin tranquille, un rivage infréquenté. Je me disais que si j'étais capable d'y conduire une fille, une fois assis dans le creux de la roche, une fois à l'abri, je saurais, brave Fabrice Del Dongo, me faire violence. Pour lui prendre la main. Et une fois contre elle, si je n'avais plus qu'à poser sur sa peau des paumes ourdisseuses, disons que ce serait une question de temps, de patience (chez elles) pour que j'ose glisser les doigts, chercher l'ouverture, passer sous les habits, soulever, tirer ce qu'il faut. Pour les bons endroits, les peaux nues, les rebonds et les creux consentants, j'étais de taille à persévérer, à tenir quarante jours dans le désert sans me plaindre, à errer, guetter, araignée des sables sous le caillou, jusqu'à atteindre l'oasis.

Mon coin de plage se réduisait à marée haute à un ruban de paille sèche. A marée basse il découvrait une immense vasière. Qui prenait au soleil un vert miraculeux, printanier. Quand on y posait le pied, on était surpris par la douceur, la mollesse du sol. Je ne suis pas rebuté par la vase, elle fait partie de mon univers, elle ressemble à mon existence, molle et douce, visqueuse, enfouissante. Moustérian, ce n'était pas un bord de mer pour villégiature, le nom déjà évoque des choses peu appétissantes. Je pense à mouscaille, si vous me suivez. Avantage du lieu : en semaine, pas un chat dans les parages. A la première occasion où je la croise devant le fournil, j'y donne donc rendez-vous à Maelle. Ai-je dit que Maelle

était une petite blonde aux cheveux courts, rigolote, rondouillarde, causante avec le clients de la boulangerie, et, selon les bonnes théories, facilement accostable ?

Elle arriva en vélo. Je l'attendais depuis des heures, à l'abri des ronces et des buissons d'aubépines. Rassuré de me tenir à l'écart de toute vue, obsédé par le besoin d'intimité pour ce qui allait venir. Fiévreux, on se doute, et échauffé comme un marron dans la braise.

Enfin, nous sommes assis dans la sable, contre la roche. Elle regarde les goémons secs devant ses pieds, avec un drôle de sourire. J'anticipe le plantage infâme, la dérouté, la Bérézina. Mais je mourrai en héros, je me serai jeté dans l'eau froide, j'aurai au moins essayé, ce coup-ci.

Subtil, le grand dragueur zigzague entre les embûches inexistantes (elle était venue pour ça, que je lui saute dessus en poussant les cris du cochon qu'on saigne. Et elle était prête à m'accompagner en canon, une octave au-dessus pourvu que je la gratouille où il fallait). Renaud le chevronné, le séducteur trapu, crut l'épouvanter s'il lui mettait la main sur le ventre.

Il se rapproche. Bruissants frottements de pantalon sur le sable. Elle demande ce que j'ai fait depuis tout à l'heure, depuis que je l'attends. Car j'avais avoué tout de suite que j'étais là depuis une heure, trahissant mon emballement, sans prendre garde à son sourire vainqueur. Euh, je ne faisais rien, enfin si, je pensais à elle. Elle pouffe.

Ça y est, j'y suis, je la touche de mes hanches. Cette chaleur ! Cette élasticité ! Elle ne m'envoie pas sur les roses. Je ne reçois pas une dégelée de coups de poings rageurs. Au contraire, on dirait qu'elle se serre. J'hésite, dérouté. Elle remonte les genoux, y appuie le menton sur ses bras. Comme elle se penche en avant son pull découvre, à la ceinture, un rai de peau. Bientôt je glisse les mains dans son dos, comme pour la réchauffer. Mes doigts patinent en aveugle. Mon Dieu ! Est-ce bien Renaud qui vit ces mille sensations anarchiques ? Sous mes paumes je perçois la débonnaire épaisseur de chair qui recouvre ses omoplates. Cette potelée constitution me met aux anges. Mon muscle cardiaque boxe ma poitrine, il va me défoncer les côtes.

Elle a incliné la tête. Sa tempe est contre ma joue. Regarde-t-elle le soir tomber, les eaux du golfe se tendre de soie lilas ? Une voiture, de l'autre côté de l'eau, longe la presque île de Saint-Armel. Une brève minute, la lumière des phares grésille comme d'indécises lucioles sorties, avant la nuit, du bois de pins. Il commence à faire frais. Les lieux sont définitivement déserts. Vers l'île de Boëdé le soleil s'éteint, étouffé, entre les flancs rebondis d'un troupeau de nuages à la laine en combustion, alignés comme pour boire, au-dessus de l'horizon. (Lyrique ? Mais vrai ! Je vous le

jure. Toutefois, vous avez raison, je n'ai rien vu de tout ça.) Mes yeux aveugles n'enregistrent rien, je suis trop préoccupé à échafauder une tactique pour la suite (Toujours ce goût d'aller plus loin, cet esprit d'aventure !).

Depuis un long moment, tout en noyant le poisson, parlant de tout et de rien, de l'école, de la boulange, je me concentrais pour le contournement du torse. Alors, par les deux flancs à la fois (stratégie dite du maréchal Joffre), mes mains débarquent sur sa poitrine. Ah, la vache, c'est trop délicieux ! Ah, nom d'un chien, je bave, je dérive... Deux œufs d'autruche. D'énormes œufs mollets, tièdes et moelleux comme on n'en trouve que dans les contes de fées

Vous savez tout : je débordais d'audace à cette époque. Aussi, je pète les plombs, je l'embrasse sur la bouche. Elle tient les dents serrées. Au bout de trente secondes, souffle coupé, j'abandonne. Elle me regarde en coin. Elle m'en veut, je l'ai maltraitée. (Comprenez mon état, j'étais sous hypnose, j'avais une overdose de bonheur. Je n'ai pas vu qu'elle se foutait de moi).

Au second rendez-vous, comme je recommençais à piétiner les plates-bandes déjà foulées, elle posa une main ferme sur ma braguette. Le tremblement sismique, jusque là mesuré, bondit d'une dizaine de crans sur l'échelle de Richter. Elle, tranquille, défaisait un à un les boutons du jean (pas facile pourtant, les boutons étaient rigides et trop petites, les boutons de métal faisaient mal aux doigts). Puis elle contourna l'obstacle du slip, elle connaissait le chemin, et saisit ce qui constituait, dans l'instant, la partie la plus trépidante de mon individu -- mon cœur excepté, transformé une nouvelle fois en grosse caisse frénétique.

La force fut en moi. Je retrouvais la galaxie. J'ai écarté ses vêtements relâchés mais jamais ôtés complètement parce qu'elle conservait la crainte d'un passant improbable. En véritable chiot livré à ses pulsions, je lui léchai les seins, le ventre. Je traçai de longues virgules humides qui prirent au reste de soleil une teinte argentée, avant que le vent les épelle sur sa peau. Frissonnante, elle s'était dressée sur les coudes pour mieux observer la scène : ce grand dadais qui se fendait d'un long discours sur son nombril. Enfin il s'engagea dans les frisures sèches, puis trempées, du varech abondant qu'elle avait plus bas. Dans la crique du kilt dégrafé, sous les bouclettes collées en accroche-cœur, sa bouche produisit, dans le sillon marécageux et salé, le bruit convulsif des nageoires du poisson hors de l'eau. Bruit amplifié par l'ombre crépusculaire, et qui bientôt s'éteignit sur un silence désespéré.

Je me félicite aujourd'hui d'avoir gagné étape par étape mon nirvana, de n'avoir pas piqué des deux, jusqu'à toucher le filet, le fond du but. Sur le moment, j'ai raisonné autrement. Je m'en voulus : encore une tentative qui queutait

lamentablement. Je restais puceau. Pourtant il s'en était fallu d'un poil. J'avais failli lui dire que je ne voulais plus la quitter une seconde de tout le reste de mon existence. Je n'étais pas sûr de pouvoir tenir un tel engagement. (Et c'était une sacrée promesse, un chèque à vie ; sans noter que je ne me croyais pas le temps compté; je me voyais vert centenaire et toujours amoureux). Le fait qu'elle soit deux ans plus vieille que moi me défrisait un peu. Mais, à mes yeux, seul un serment au minimum de cette amplitude me donnait le droit de passer à l'acte, de la baiser pour le compte. (J'étais sincère dans ma puérité. Vraiment, un gentil bout de chou.)

Nous rentrâmes lentement, en silence, bercés par le bourdonnement de la dynamo contre le pneu, rythmant les maigres pinceaux de clarté cahotant sur le chemin. Nous avons longé des champs, des fermes, un vieux chantier naval aux planches délavées. Je connaissais les lieux par cœur. Et c'était comme si je ne les avais jamais vus. Ah, l'amour, l'aaamouour... J'ai rarement été heureux comme ce soir-là, dans la nuit qui s'ouvrait, pour se refermer aussitôt dans les buissons, au gré des mouvements du guidon, comme les notes de cordes pincées au hasard. En rentrant dans Vannes, nous retrouvâmes l'éclairage public.

On croit tout retenir mais notre cerveau est une passoire. Et l'on passe le reste de ses jours à se creuser la citrouille pour resituer l'endroit exact, l'heure, la minute où... etc. Je conserve --- comme un tableau hors de prix, un Manet, un Renoir, un Bellini --- le souvenir de cette fin d'été éclairée par deux prunelles marron, deux lèvres rouges comme de grands piments.

En rangeant son vélo sous l'escalier Maelle m'a murmuré : "Il faut qu'on trouve un endroit... Pour que personne ne nous dérange... Pour qu'on puisse tout faire..." Elle m'aurait mordu les grelots, empoigné à pleines mains le manche à air, j'aurais reçu, pile au bon endroit, une décharge électrique moins vélocé. D'un coup de baguette magique, le vermicelle devint salsifis. J'ai monté les deux étages, affolé, encombré dans ma marche, éperdu.

Je restai muet devant mon assiette de soupe. Personne ne s'étonna. Je me suis couché ce soir-là dans un chœur de séraphins. L'endroit idoine où épanouir notre intimité toute neuve, pas besoin de chercher, je me l'étais déjà préparée, je l'avais à domicile. Autant dire que c'était dans la poche. Maelle et moi emmêlés, enchevêtrés. Le kamasoutra en intégrale, l'album complet. Je connus la soûlerie de l'utopie, la ribote de Don Quichotte, l'ivresse émerveillée du triomphe optimiste.

Oui, j'avais mon antre, mon coin secret, ma tanière. Je m'y étais déjà caché, plus jeune, pour échapper aux élans de tendresse de ma manman. Maryse

s'égosillait à la fenêtre sur cour de la cuisine. La bouche pleine de promesses de câlins : « Si je viens te chercher, tu vas voir ... » J'étais à l'abri. J'en ressortais avec précaution une fois l'alerte terminée. Avant moi personne n'avait pénétré là. Qui y aurait pensé ? Je faisais semblant d'aller aux toilettes et une fois passé l'édicule, je montais quatre à quatre les marches qui conduisaient au grenier à farine de la boulangerie. A mi-hauteur une entrée dans le mur, fermée négligemment d'un vieux panneau de bois. C'était là. Dans la journée, personne n'empruntait l'escalier.

Renaud le finaud, le tombeur des cours d'école et des plages désertes, fit de cet espace une bonbonnière tropicale ; la chaleur entretenue par les fournées y étant constante. Il ne s'en est pas servi autant que, tout jouasse, il l'avait envisagé le jour où il l'aménagea. Le sol, bombé en forme de coupole, s'élevait sous un ciel également de plâtre. Au sommet de cette colline douce, un matelas, récupéré dans le débarras des Moulineaux, apporté exprès pour accueillir des jeux furtifs. L'endroit a surtout servi à recevoir les mises bas des chattes du voisinage.

Rêveur mais doté de sens pratique, je protégeai le matelas d'un plastique. Je ressortais de là les coudes et les genoux blancs. On ne pouvait s'y tenir debout, il fallait progresser à quatre pattes. La meilleure position sans conteste était l'horizontale. Cela cadrerait parfaitement avec l'usage que j'avais dévolu à cet abri.

Deux jours après l'annonciation au bas de l'escalier, Maelle vint réaliser la prophétie dans ma grotte mystérieuse. Elle s'étonna, elle n'avait jamais eu l'idée d'explorer ce trou. Ce fut un dimanche. J'étais prêt, briqué, récuré ; ça tombait bien, depuis peu je me rendais le samedi aux douches municipales, derrière la salle des Lices.

Dans la clarté chiche qui régnait, ce sera chaque fois une émotion neuve à l'apparition de ses nénés. Etonnamment gonflés, comme gorgés de sève, dans une roseur tendre, dotée du reflet de blancheur dont les gratifiait le plâtre, bien qu'empoussiéré. Je guettais leurs lunes rondes, tremblotantes, de leur consistance et de leur tiédeur de cœurs-de-lait, frais démoulés sur la porcelaine du torse adolescent. Des seins que j'ai pris goût à soupeser, à soulever dans mes paumes, comme pour en évaluer le poids.

Elle exposa bientôt, « pour ne pas salir sa jupe », la bouleversante convexité de ses fesses. J'ai tremblé malgré la chaleur. Je tremblais pour nous deux. Sa fesse gauche était ornée d'une poignée de grains de café. Le nez dessus j'en ai compté onze. J'avais ôté mes lunettes de myope pour mieux rouler mon front, mes joues sur la houle de cette chair.

Mais il fallait avancer. Elle allait s'impatienter. Réflexe de premier âge, je me mis en tête d'enduire de salive chaque parcelle de sa peau. Conscientieux, j'ai léché ses

doudounes, son aisselle velue, son nombril, le cercle rouge laissé sur sa hanche par l'élastique de la culotte. J'ai léché ses fesses, le vallon entre. Elle se retourna pour s'arquer des épaules aux mollets, m'inviter à plonger au centre de la terre, sous les racines des frisons. ça ! J'avais trouvé les bonnes manettes. Le pilote était aux commandes. Pour lui faire de l'effet, c'était de l'effet. Zinzin, elle devint. Ses soubresauts de baleine en folie me balancèrent d'un coup de reins contre le plafond. Pour un peu j'avais le crâne fracassé. J'ai cherché une réplique dénotant le connaisseur, abonné à ce genre de réaction, mais je n'en trouvai pas.

Assommé mais valeureux, j'ai ahané sur l'ouvrage. J'avais le nez dans sa nature palpitante. Son biotope intime m'était ouvert. Dieu ! Je bichais comme un pou dans la tignasse de la Pompadour ! Quelle gloire, quelle espèce d'éternité me tombait sur le râble ! Moi, le jumeau au mauvais numéro, compagnon des inhibés et des coincés de la terre, invité en privé au royaume des filles, et du premier coup, sur ma bonne mine, libre, libre de tout faire ce qui lui passait par la tête sur cette pulpeuse beauté.

Et j'allais m'en tirer. Là, j'y croyais dur. Ce que j'avais toujours loupé, j'allais enfin le réussir. Cette fois, je l'engouffrerais jusqu'au fond mon petit pain au son, droit dans ce four somptueux.

Aucun garçon, jura-t-elle, ne l'avait regardée de si près. Mais je n'entendais plus ce qu'elle confiait. Du majeur j'explorais l'immense œil asiate, les molles paupières gonflées. Et je cherchai à identifier si c'était l'hymen (ce truc spécial à usage unique dont les filles font tant de cas – « Vérifie d'abord... » m'avait mis en garde Ronan, en bon paysan soucieux des conséquences), ce bout de pellicule souple et doux comme la cellophane des paquets de cigarettes. (J'ai perdu mon temps, elle n'était plus vierge depuis des lunes.)

Mes manipulations finirent par excéder les capacités de sensations qu'elle accordait aux préliminaires. Elle investiga à son tour. Penchée sur le légume hâtif, en croissance accélérée et qui me balayait maintenant les clavicules (il me semble – c'est réellement ce que j'ai cru), elle fit part de son enthousiasme (je n'ai aucune raison de douter de ses affirmations). Aussi à l'aise qu'une petite fille échappée de la Comtesse de Ségur, identifiant une plante nouvelle pour son herbier. Elle avait eu comme terrain d'exercice son cousin Hervé, masturbateur fanatique et prosélyte. Elle faisait rouler avec art mon outil, transversalement, comme Hervé lui avait appris – du même geste qu'au fournil elle roulait les bâtons de pâte qui deviendraient des pains au chocolat. Je me persuadai qu'elle connaissait une caresse savante avant de découvrir qu'Hervé était affligé d'un phimosis.

Nous arrivions à nous asseoir dans l'étroit espace sans trop nous assommer. Retirer nos chaussures et le reste demandait mille contorsions. Nous prîmes

l'habitude d'enlever tout. Une fois, dans ma hâte, j'ai conservé mes chaussettes. Et, alors que j'étais en position, l'arbose dans la broussaille, elle se moqua, douchant ma ferveur, la réduisant à une patte de lapin porte-bonheur qui se mit à pendouiller, comme sortie par mégarde de ma poche.

La chipie ne pardonnait rien. A la moindre erreur, elle me clouait au mur. Si elle avait deviné que nos parties de pédalage finiraient dans le sang, elle aurait moins rigolé. (Et moi alors ! Je me serais carapaté à toute blinde au premier tournant. Sans dire merci, sans demander mon reste.)

A cause de Maelle il m'a fallu, après, me mettre nu pour chercher ma petite concrétisation, même en solitaire. Pas de veste de pyjama retroussé, de pantalon ouvert ou baissé. Non, rien, rien qui gêne. Je veux sentir le contact de la peau nue sous mes coudes, sur l'intérieur de mes bras, il faut que, sur ventre et cuisses, glisse le tranchant des mains sans l'obstacle d'une étoffe. Ces minimes sensations œuvrent aujourd'hui à recentrer le guignol brinquebalant, tour à tour musclé et déneuvré, quand je tente de le fortifier, du geste du potier montant un vase.

Nous passions dans mon antre des après-midi brûlants, dans la satisfaction diffuse de ne plus appartenir au monde des enfants, sans être encore entré dans celui, ennuyeux, des adultes. Nous étions désormais étrangers à la joie des tablées en famille, aux dîners de fêtes avec les voisins. Nous mûrissions le secret d'une exaltation interdite.

J'étais toujours prêt le premier. Je passais devant le fournil en sifflotant à tue-tête *Nationale 7*. Maelle enchaînait par *Une guitare et une vie*, un air de Marie-José Neuville, dite « La collégienne de la chanson ». Ce qui annonçait qu'elle serait bientôt libre. Dans le cas contraire, j'entendais *La mauvaise réputation*. Il ne me restait plus qu'à tenter ma chance l'heure d'après.

Elle arrivait en silence, entrant à croupetons, s'asseyait sur le matelas. J'avais pris le pli de lui sauter à la gorge sans attendre pour lui mettre la poitrine à l'air. Elle me regardait m'exciter, intéressée, compréhensive, produisant des souffles brefs d'agnelet. Elle était curieuse de constater le désarroi délicieux que produit la nudité. Elle m'observait suspendu à ses lolos avec les yeux humides d'une Madone sur son enfant. Je regrettais de n'avoir que dix doigts pour palper, serrer, pour former un petit tunnel chaud où glisser la langue. En écoutant, émerveillé, les bonds de bébé gibbon de son cœur.

Elle laissait échapper une plainte qui était ma récompense, un miaulement, amorcé et repris, de chaton repu. Rien ne vaudra jamais plus l'instant où démarrait sa litanie, sa mélopée, sa gutturale aria. De ses bras elle m'enserrait les épaules,

ses doigts me flattaient la nuque, remontant à rebrousse-poil le gazon ras de mes cheveux. Dès que je m'écartais, sa poitrine me fixait du strabisme divergent de ses brunes aréoles. Et j'y revenais, butineur, avec la gaucherie d'un pêcheur de crevettes à saisir ses proies bondissantes dans le fond du haveneau. Je relâchais ses nénés mouillés, sensibles tout à coup au vent frisant qui traversait notre abri. (Il ne faut pas que je lanterne avec cette relation, j'y suis trop sensible. J'en ai des sanglots dans la voix, du mal à déglutir, ça n'arrange pas l'état de mon larynx.)

Je me vouais à des caresses lentes, des effleurements de duvet, partout glissant, passé par ici, revenu par là. Lapements, navettes, va-et-vient patients, gourmands. Elle aimait. (Ce qui ne m'empêchait pas, l'instant d'après, de me lâcher et de la trombiner jusqu'à plus soif. Faut ce qu'il faut.) Je me suis laissé dire que cette patience, cette attention prévenante était rare chez les mâles.

De savoir son père dans le fournil, juste en dessous, l'emplissait d'un émoi ambigu. Ce dévergondage ajoutait à nos jeux.

Je me suis souvent posé la question : que serions-nous devenus, sans le drame ? Comment notre époustouflante aventure se serait-elle terminée ? Quelle lassitude nous aurait pris, et au bout de combien de temps ?

Un jeudi d'avril, elle ne répondit pas à mon sifflet. Je suis monté à la cachette à tout hasard. J'ai patienté une heure. Elle n'est pas venue. Nous étions à notre sixième mois de délices.

Dans le fournil. Pierre, l'épicier, achevait de sortir tant bien que mal la fournée. "Ils sont tous à l'hôpital. Maelle a eu un accident. Son vélo a été renversé par une auto !" Je revins le soir aux nouvelles. Personne. Le lendemain, la boutique était fermée. Maelle était morte dans la nuit. Après une opération de la dernière chance, dira le journal. A son enterrement, trois jours plus tard, j'eus un étourdissement. Le cœur retourné, la bile au bord des lèvres, les doigts gourds. Mes mâchoires claquaient. De froid, de fièvre. Je n'arrivais plus à les contrôler. J'ai cru que j'allais me déchirer la langue.

Permettez moi, une dernière fois -- pour la route --- de repenser au pas lourd de Maelle montant les marches de bois. Le sang me bondit dans les veines, une pierre chaude pèse sur mon estomac. Le bonheur de l'attente... l'anxiété aussi. Même assuré de ce qui allait venir, il restait la peur de tout perdre. J'étais comme ça. Un gosse affamé d'affection.

Maelle morte. J'étais abandonné. J'ai eu du mal à m'en remettre. Tout s'était d'un coup écroulé. Sincèrement j'ai cru que toute joie était bannie de ma vie ; je me suis vu solitaire ad vitam aeternam, privé, dépouillé des plaisirs, condamné à ne plus

tenir la douce main d'une fille, à ne plus entendre son grognement content quand elle mesure son empire à ce qui s'épanouit entre vos jambes, ses couinements gourmands quand vous vous occupez d'elle... Fini, interdit désormais. C'était injuste. Et d'autant plus insupportable que je savais tout ce que je perdais. (Gardez à l'esprit que j'étais un puceau juste dépuclé ! Elle était la première à m'avoir montré la voie, ouvert la barrière.) J'étais devenu un baril de poudre sentimentale, un bâton de dynamite sensuelle, un bidon de nitroglycérine luxurieuse.

J'ai été malheureux comme les pierres tout un mois. Martin, qui ignorait l'état exact de mes relations avec Maelle, commença à s'agacer de mon chagrin. Pour m'en sortir, il me conseilla la bouteille de rhum qui trônait sur l'étagère droite du buffet de la salle à manger et servait à aromatiser le savarin que confectionnait notre diligente mère, lors des exceptionnelles invitations que donnait le couple. Les parents montés se coucher, Martin me servit d'autorité un grand verre, puis se versa une rasade dans un des verres à liqueur, couleur rose, qui trônaient derrière une vitre du buffet. J'avais ouvert grand la fenêtre, comme d'habitude lorsque je grillais quelques sèches avant de m'endormir. La première gorgée me réchauffa. Je souris.

–Tu vois ! lança Martin.

Ce qu'on a pu écrire comme stupidités sur la première gorgée de ceci ou de cela ! Eh bien, révélation ! La première gorgée d'alcool fort vous brûle la gorge. Puis l'alcool vous installe une sensation de solidité, de bien-être, qui vous traverse la poitrine, chauffe le ventre et vous tapote le cerveau d'une série de petites gifles amicales.

Je n'ai pas voulu m'arrêter en si bon chemin. J'ai éclusé un deuxième gorgeon. Là, une chaude vivacité s'est infiltrée dans les fourrés ouverts par le précédent passage en force ; elle a couru dans mes veines, accélérant leur cours. J'ai cru que j'allais bouillonner à l'intérieur. Mais tout à coup, une immense vague nauséuse m'est remontée des pieds à la tête, un vertige m'a plié en deux au-dessus de mon lit. J'ai vomi sur la couverture. Et ça venait encore, je voulais à toute force augmenter le petit tas déclinant qui s'incrétait dans la laine rose. Pendant que Martin, se bouchant le nez, disparaissait vers sa chambrette en m'abandonnant d'un encourageant : « --Tu te démerdes ! »

J'ai passé une heure à nettoyer la couverture. J'ai raclé d'abord avec une cuillère la bouillie visqueuse. Des remords de bile au ras des lèvres. Avec l'éponge de l'évier, j'ai terminé mon ouvrage. Une superbe tâche sombre marbrait le tissu. Très tard je me suis endormi, assommé, tandis que l'humidité de la couverture, transperçant le drap, me glaçait la hanche. J'ai passé une nuit agitée par une grêle de rots odorants ; le fumet du rhum me sortait de la bouche et me revenait par le nez.

Au matin, dessoulé, j'eus la joie de constater qu'au milieu de ces contrariétés exaltantes, mon escargot tout chaud (c'est le petit nom que lui donnait Maelle, penchée sur l'ouvrage) menait sa vie propre et avait gonflé de sa belle santé égoïste. Comme à son ordinaire. Savoureuse leçon d'idéalisme kantien, l'ingrat, oublieux, avait déjà tourné la page. Il continuait de faire le coq pour saluer le jour, d'une nouvelle reptation saccadée, montrant plus de philosophie sur les réalités du sort humain.

Dix-sept juillet. Cinq heures de l'après-midi. Le futur cher disparu rentre de la plus grande balade de santé qu'il ait faite depuis des mois. Byzance sur se talons, retardé par d'innombrables messages à déchiffrer. Renaud remonte la petite route qui mène au port. Arrivé devant sa bicoque aux volets bleus, il se retourne, il observe le ciel mouvementé, la course des nuages, l'eau faussement mollassonne --- c'est l'étales. Tant de beauté ! Il retient son souffle. Il n'a pas à se forcer, ses bronches font leur maximum pour économiser les entrées d'air.

Ce qu'il pouvait détester ce coin dans son adolescence ! Il n'y trouvait que vide et ennui. Un coin moche, loin des plages populeuses où bringuebalaien sous le ruban d'un bikini les rondeurs outrancières et rose vif des vacancières, pendant que s'égosillaient sur leurs serviettes les premiers transistors. Aujourd'hui, le pauvre type a les larmes aux yeux rien que d'évoquer la côte où s'asséchaient ses rêves.

Attention, c'est le jour de la vieille bique. Vous n'y couperez pas, il n'y a pas de raison. Elle va radiner d'une minute à l'autre. Sa fille, Denise, fait relâche le mardi, comme les musées, et passe la soirée à Arzon, chez une cliente. (C'est la version officielle, car la Denise se la joue Sapho sur le couvre-lit. Une rumeur, rue Tender, prétendait que toutes les filles et femmes de l'immeuble avaient dû se défilier au moins une fois devant les invites de la tireuse de cartes. Et ce n'est pas leur avenir qu'elle voulait dévoiler.)

Entre parenthèses, je reste stupéfait qu'il y ait des gens assez crétiens pour payer afin de remuer trois bouts de carton et s'entendre murmurer ce qu'ils savent déjà : leur passé poussiéreux et mité, leur présent minable, et leur avenir --- comment voulez-vous qu'il soit ? --- désespérant, cafardeux.

On sonne au portail. Qu'est-ce que je disais ? En plus, elle est en avance, ça devait démanger Denise de venir chercher son petit dépannage hebdomadaire. J'entends la vieille qui demande à Pauline d'enfermer le chien. Elle est obsédée par l'idée qu'il lui renifle sous les jupes. Pauvre bête, pour qui le prend-on ?

Pas même six heures et la voilà qui vient me casser les pieds, appuyée sur sa canne. Je me demande pourquoi je supporte ça, moi qui n'en aie plus rien à faire des bonnes manières, de la sociabilité.

-- Comment ça va, p'tit ? Dis donc, t'as bonne mine aujourd'hui !

Elle se laisse choir sur le fauteuil de jardin, en face de la chaise longue. Elle me dépose dans les mains le même sempiternel pochon de bonbons acidulés que je jette au panier sitôt qu'elle a tourné le dos. Ca gâterait les dents de Byzance.

Tout en bavardant, elle m'observe de l'œil du corbeau guettant une proie possible. Alors, vas-y, la mère, tend-moi la perche pour me faire évoquer mes douleurs, la couleur de mes maux, les écarts patraques de mes organes. Tu aimerais entendre mes plaintes, je sais. Mais je ne te fournirai pas ce plaisir. Tu te scandalises de me voir mourir du cancer et de ne pas en faire une maladie. C'est ma dernière satisfaction en société.

Elle me tapote le dessus de la main :

-- Mme Le Douarin, à côté, m'a dit au passage que tu viens juste de rentrer. Tu t'es promené tout l'après-midi ? Tu vas bientôt galoper comme avant. Et refaire du bateau.

-- Oui, oui... Bientôt... Je vous emmènerai à l'île d'Arz. Promis.

-- Mon défunt adorait l'île d'Arz, tu sais.

Surtout les bistrots de l'île. Le père Dauré a disparu sans aucune trace, voilà plus de quarante ans. Noyé à coup sûr. Dans la picole d'abord. Je me souviens des pupilles de l'ancien colosse --- docker dans sa jeunesse à Saint-Nazaire ---, bleu ciel, des yeux de poupée, innocents, que l'alcool emplissait d'une eau trouble. Des yeux qui semblaient se renverser à demi vers l'intérieur, comme les poupées dormeuses quand on les couche.

Elle n'arrête pas de hocher la tête, à donner le tournis. Elle raconte ce qui est arrivé à Denise, à Pincemin, le boulanger qui a remplacé celui qui avait succédé à Paulo, le père de Maelle (déjà deux générations envolées...), à ses voisins que je connais pas, rue Tender. A bout d'indiscrétions, elle égrène les nouvelles lues dans le journal. Il va faire de l'orage, c'est quand même du gâchis pour les vacanciers. Le temps est détraqué. On n'a plus les soleils d'antan, de quand, tu te souviens, p'tit ?, on allait en pique-nique le dimanche à Roguédas, à Barrarach, avec la petite. (Une petite qui allait sur ses seize ans.) Tiens ! Jeanne, la grande Jeanne, Jeanne Pavec a divorcé. Pour de bon cette fois. Marre de recevoir des beignes. Le fils Henriot a réussi son examen de mécanique.

Pauline apporte du thé. Elle en propose par malice à la visiteuse. Geste offensé : tout le monde sait qu'elle ne supporte pas le thé, ça lui agit sur les organes, ça lui

met de l'eau sur le cœur. J'approche la tasse de mes lèvres avec précaution. Je redoute d'avalier, c'est chaque fois trop chaud ou trop froid. La vieille se tait, elle attend que j'aie bu. Je fais un geste rassurant, elle peut continuer.

-- Qu'est-ce que je voulais dire... Quoi d'autre ? Ah oui...

Ses indiscretions gargouillantes n'intéressent qu'elle. Elle s'en fout, C'est sa distraction, elle vient, ponctuelle, elle tient au spectacle, ça doit durer une heure et demie au moins comme le cinéma, pour que ça vaille le déplacement, que ses jambes variqueuses n'aient pas trimé pour des prunes. Je laisse pérorer. Au bas mot, quatre-vingt-cinq ans ; elle a "eu" sa Denise, fille unique, à quinze.

Les chuintements de son dentier se font violents ; elle le remet en place, d'un pouce d'empereur romain magnanime. Des châles, des épaisseurs d'étoffes doublent sa corpulence, déjà estimable. Je ne l'ai jamais connue autrement. Elle prétend avoir fomenté le mariage de François et Maryse. Le pauvre François, tout seul, qui n'osait pas se déclarer. D'où les droits qu'elle se voit sur le dernier jumeau vivant.

Elle a tenu un quart d'heure, mais enfin elle se décide : la vieille a soif. Je fais semblant de ne pas comprendre : veut-elle un verre d'eau ?

-- Sans te déranger, p'tit, si tu en as, je boirais plutôt un verre de vin blanc...

Elle sait que la bouteille n'est pas finie, depuis sa dernière visite, et que, si Jean-Paul me donne le droit de boire du vin, je n'aime pas le blanc.

Elle a les joues rouges à la première gorgée. Elle roule son verre entre ses paumes, approche la bouche, lape trois petits coups. Puis élevant le tout comme un ciboire elle trinque dans le vide avec moi. Elle a failli dire "A ta santé !"

Quand elle sirote son vin – enfin, mon vin — elle me fiche la paix. Ça tombe bien. Vous avez remarqué ? J'ai des difficultés à m'intéresser aux autres.

La mère Dauré fait le plein (elle a demandé un deuxième, puis un troisième verre pour la route...). Elle va lever le camp. Je vais retrouver la paix. Je pourrai revenir à vous. Mais donnez-moi quelques minutes encore, pour profiter du soleil dans ma chaise longue judicieusement tournée vers l'Ouest. C'est la minute de poésie. Chacun ses faiblesses. Je ne vais pas changer mes habitudes. Coulé dans la lumière chaude, Renaud Martelod a du mal à suivre longtemps une idée. Il s'engourdit délicieusement.

Et je me dis de plus en plus que si la mort pouvait ressembler à ça, s'il suffisait de s'abandonner, laisser partir le chariot, glisser sur la pente, sans bruit, s'éloigner dans une vapeur de plus en plus intense, ce serait idéal. Disparu ! Effacé. Le coup de gomme du destin. N'être plus là. N'être nulle part. Qui vend le passeport ? J'achète tout de suite ! Je dis oui, maintenant ! Allons-y ce soir. Pourquoi attendre ?

Ce qui m'est promis, de toute façon, n'a rien de très réjouissant. Je vais vers le pire, on ne revient pas là-dessus, je marche à sens unique. Mon souffle traverse des tonnes de sable avant de trouver mes poumons, et péniblement d'en ressortir. Oui, mourir au dernier rai du jour sur l'horizon, un crépuscule d'été, une belle fin !

Le soleil agonise. Mais lui, pas grave, il ressuscitera. Sa grosse fleur rouge éparpille ses graines, ensemece la mer de traînées sanglantes. La ligne des frondaisons, pins et marronniers, prend un ton lilas. J'en ai observé, des ciels ! Je confirme qu'ils me procurent toujours, à cette heure, la même sensation de pierre creuse. Le jour se referme, il pèse, mais sans menace, au-dessus des pommiers, des pins maritimes, comme hier je l'ai vu s'effacer au-dessus des douars, des palmiers, des jujubes. Dans le bled, le sel et l'oxyde de fer donnaient aux roches une couleur de sang séché. Du djebel montait une odeur d'océan. Ça ne me changeait pas.

Tenez bon. Je vais en venir au morceau de résistance, à ce qui m'a fait basculer dans une vie qui n'était pas la mienne. Mais aurait pu l'être. Et l'a bien été finalement. Après mon service militaire, sacré service rendu à la patrie ! Trois ans à un poil près, perdus, sacrifiés pour des prunes. Après tout ce que ces mois de fainéantise, cette sinécure meurtrière, a esquiné dans mon histoire personnelle. Et aussi dans celle de Martin, il faut être juste ; ce temps de villégiature ne lui fut pas bénéfique : il en est revenu les pieds devant.

Soyons formel : je ne suis pour rien dans la mort de mon frère. Pour le reste, d'accord, l'usurpation d'identité, et ce qui a logiquement suivi, je plaide cent pour cent responsable. Coupable, si vous y tenez. J'admets, j'avoue.

Donc, ouvrons l'édifiant chapitre de la belle vie faite au bidasse breton en Algérie... Ah ! pas tout de suite. Pin-pon pin-pon ! Laissons passer une urgence. Il faut la traiter d'abord, ce sera une façon d'en finir une bonne fois avec la rue Tender, et enterrer en apothéose mon adolescence. Un souvenir encore chaud tient à passer en serre-file, en anecdote balai. Une évocation qui préfigure d'ailleurs ce qui m'attendait là-bas, en Afrique du Nord. Une première et solide lampée de laideur vive, que j'ai bue au goulot. Une initiale foulée dans le cellier aux pavés gluants de Barbe-Bleue.

.Jeune ahuri, j'ignorais que je me retrouverais trois ans plus tard, bombardé infirmier, à frayer avec des mourants, à fréquenter des cadavres encore tièdes. Mais le genre de spectacle sur quoi chut un tendre Renaud de quinze ans, quand il mit le pied à l'improviste dans l'arène domestique où la mère Rideau estoquait les petits anges encombrants, vous saurez que ça marque pour la vie.

Le manège des clientes, à notre étage rue Tender, n'intriguait personne. Une remmailleuse de bas voyait défiler des femmes. Normal. A l'entrée de l'immeuble, une plaque métallique annonçait: *Remaillage Vitos, 2ème étage*. La mère Rideau utilisait une sorte de stylet électrique. Ses gros doigts pleins d'entailles promenaient l'instrument en allers retours délicats et précis. Les bas fins payaient le pain, tout en entretenant un potentiel de clientèle féminine. Du marketing avant la lettre. Le beurre dans les épinards provenait d'une activité furieusement cyclique mais plus lucrative. Un vrai business qui douillait assez pour financer l'aisance alcoolisée de la famille, et engrosser à la caisse d'épargne le petit matelas pour les vieux jours.

La tribu Rideau, à première vue, n'avait pas une touche des plus catholique. Le vieux, plié en deux, soufflait comme un phoque. Il avait la main leste et baladeuse sur sa mongolienne. Il frappait et caressait, dans un cas comme dans l'autre à l'excès selon toute vraisemblance. Les jours où elle était poivrée, la vieille tenait à qui voulait des discours filandreux où émergeaient d'aigres reproches. Les coups entraient dans sa morale. <Les caresses lui restaient en travers de la gorge. Elle s'en prenait à Séverine : toujours les cuisses ouvertes ! à baver sur sa culotte, la mâchoire décrochée ! Même le Byrrh, elle le gaspillait, elle avalait la moitié, et le reste était pour son tricot, son corsage sanglé sur ses gros flotteurs. Séverine pleurnichait, râlait, faisait sa vexée. Deux minutes après, elle roucoulait comme une tourterelle qui a sa mufflée, l'air sournois, ricanante.

Mais je ne suis pas en train de vous entretenir des us et coutumes de la lignée Rideau. C'est le commerce clandestin qu'elle tenait entre ses murs qui nous intéresse. C'est là-dessus que j'ai fait irruption, le bec enfariné, à la fin d'un bel après--midi.

Il nous arrivait d'entendre des cris depuis notre cuisine. Sanglots ? Rage ? Douleur ? Ou quelque chose de plus douteux que je devinais obscurément intéressant, ainsi que les enfants, sans se l'expliquer, aiment l'idée que le Petit Chaperon Rouge est couchée dans le lit avec le loup ? Maryse Martelod se contentait de lâcher : "--- Encore la Séverine qui fait des siennes !"

Les cris s'élevaient souvent en fin de journée, entre la sortie des bureaux et l'heure de la soupe. L'été, François Martelod rentrait du bout de jardin qu'il louait près du château d'eau, rue de Kérosen. J'allais porter chez la mère Rideau des légumes, frais récoltés. "J'apporte des poireaux !" J'ai surgi sans qu'on m'ait répondu d'entrer. La vieille était en action devant le canapé. A son air, on aurait cru qu'elle tuait le cochon. Ce que j'ai vu en un éclair ? Des cuisses blafardes qui battaient l'air, la plage d'un ventre blanc, avec, au bas, une touffe couleur charbon striée de filets de peinture rouge. Le tout secoué d'une tremblote loufoque. Au milieu de la touffe, une

entaille vive palpitante, une boutonnière ouverte au couteau, une bouche fendue au rasoir, lèvres tortillées, verticales, d'où clapotaient des bulles de sang. Mon baptême du feu.

Séverine, le sourire de l'Homme Qui Rit sur sa face de lune, se dandina pour s'emparer des poireaux et les poser contre la joue de la morte, sur la toile cirée tendue en guise de couvre-lit. Car je l'ai cru morte, la femme allongée. Blême comme la bassine émaillée que la Rideau poussa du pied, avec à propos, sous le sommier. Et, avenante, elle se tourna vers moi exhibant des mains de lady Macbeth. L'ambiance et le décor étaient jovials et terriblement pleins d'entrain. J'ai cherché, collés aux doigts de la Rideau, les moutons de graisse jaune pâle que je voyais à mon père quand il vidait un poulet après lui avoir, au sens propre, tordu le cou.

-- Vous n'appelez pas le docteur ?

Je m'affolais tout de même un peu.

-- Mais si, mais si. Il viendra après. Mais t'inquiète pas. Elle va bien !

Séverine se gondolait de son rire sans joie, en se tapant les genoux. Balançant la tête d'un côté, de l'autre, elle répétait, comme devant une fusée de feu d'artifice : "Tout rouge ! Tout rouge !" La mère Rideau me poussa du coude pour reprendre son affaire. Aussi à l'aise que, dans notre cour, lorsqu'elle dépouillait un lapin, ouvrant du canif le pompon de la queue, dépiautant la bête en tirant la fourrure comme une chaussette par dessus le crâne. Je crus entendre le bruit de papier peint qui s'arrache produit par le décollement de la chair rubiconde. Le corps de la femme, nu à partir de la taille, s'agitait par saccades, comme le lapin, l'œil dans la nuit de sa propre fourrure.

--- C'est les nerfs...

J'entendis le floc... floc... de perles sombres gouttant de la toile cirée dans la bassine. La femme (je me rendis compte soudain qu'elle était vraiment très jeune, peut-être seize ans), l'intime à l'air, achevait de perdre le lièvre à peine souriceau qui lui poussait dans le ventre depuis trois ou quatre mois. En fragments gluants, en bris d'éponge rubis.

Ressuscitée, la voilà qui s'agrippait aux boules de pin sculptées à la tête de lit, de toute la force de ses poignets aux tendons bleus.

A notre étage, on ne rencontrait pas de bourgeoises de la ville (celles-là s'arrêtaient au premier, pour se faire tirer les cartes par Denise). La mère Rideau, c'était faute de savoir où aller et faute d'économies à la hauteur. C'était le dépannage par le voisin bricoleur, qui a de l'expérience malgré tout et ne prend pas cher. Qui fait le plus gros, mais ne figole pas. Par chance, celles qui échouaient ici étaient du genre costaud. Elles buvaient les tisanes, les décoctions que conseillait la faiseuse

d'anges, elles se colmataient à l'argile. Surtout elles laissaient faire la nature, pas toujours aussi marâtre qu'on croit. Elles en sortaient épuisées, affaiblies plusieurs semaines, mais l'esprit vaillant.

J'avais ma leçon de choses sur le motif. La fille, d'une voix plaintive, apeurée, interrogeait l'arrangeuse : ça saignait trop ! Elle avait poussé trop loin, percé la matrice... La vieille rassurait : trente ans de pratique, pas un accident ; tous les docteurs ne peuvent en dire autant. Ça saigne ? Tant mieux ! C'est bon signe. Signe que ça décolle dur. Restent les adhérences. Normal. La petite jeune fille doit comprendre...

La Rideau s'était renseignée depuis le temps. Elle avait lu des articles, acquis un minimum de vocabulaire. Elle pouvait parler boutique.

C'est aujourd'hui que je me fais mon petit topo ethnographique sur le sujet ; à l'époque je ne cherchais pas plus loin. Certaines en redemandaient une deuxième fois dans l'année. Des filles, des femmes pacifiques. A la manière des vieilles retour du marché avec du poisson dans leur cabas, et qui attirent les chats, leur malheur c'était d'allécher le voisin, le patron, le collègue, le fils du propriétaire, ceux qui les approchaient assez pour pressentir leur disponibilité latente, leur capacité native à laisser faire. Sans envie, sans espoir de jouissance. Peut-être pour voir ce que c'est. Pour que quelqu'un s'occupe d'elles.

A peine refermé leur porte, le mâle, essoufflé, bousculait un gros nounours en peluche, écrasait sur le lit étroit un Bambi effaré, et aussitôt troussait leur robe, rigolant de leur filer un bas avec ses ongles qui accrochent. Bientôt, couché sur elles, il grognonnait comme un cochon, sous les yeux ébahis, les cils tétanisés, d'une douzaine de poupées en robe d'organdi, assises jambes écartées, en rangs sur l'étagère. Et il battait le beurre deux minutes, produisant des bruits d'éponge mouillée jetée contre un mur, pendant qu'elles lui tambourinaient le derrière de leurs talons, ainsi qu'elles avaient vu que ça se fait, au cinéma. Pour finir, contrarié, il empoissait le drap froissé d'une minime flaque de lait pâle dégageant une odeur de lymphé.

Elles savaient qu'elles ne pouvaient rien demander. Prendre des précautions, faire attention, le souci était pour elles. Eux détestaient freiner leur élan, ne voulaient pas, s'en moquaient. C'est la nature, ils sont menés par leurs glandes. Ainsi que déclaraient, fatalistes, les voisines, les collègues, les amies, et leur mère, chaque fois que l'une ou l'autre se trouvait *prise*.

C'était ça ou s'en passer --- et ça manquerait tout de même, de s'exalter de temps en temps, histoire de compter pour un autre, pour qu'un homme donne l'impression de s'intéresser même s'il pouponnait surtout sa propre mécanique. Et puis, dans ces minutes-là, dans ce peu, il y avait ce contentement, cette semi absence, cet

emportement plaisant. Tous les tracas s'effaçaient dans la tête. Elles en redescendaient pour se coltiner de nouveau avec la trivialité du monde.

Souvent le don juan refusait de payer son écot de la réparation. Après tout, il n'avait peut-être pas été le seul, rien ne prouvait que le têtard fût de lui, on voulait lui faire porter le chapeau. D'autres se déclaraient trop adroits, sûrs de leur doigté. Ou prétextaient, délicats, qu'ils ne se souvenaient plus, ne savaient plus avec qui, trop bourrés ce soir-là.

Quand je les croisais dans l'escalier, souvent pimpantes, maquillées pour séduire encore, je pensais que ça m'aurait bien dit, moi aussi... Mais après ce jour-là, de les deviner geignardes, révoltées, se vidant, un vrai dégoût me venait.

La mère Rideau plaignait, compatissait, mais ne critiquait pas son gagne-pain. Elle cherchait plutôt à rabibocher, évoquait au final, pourquoi pas ? un mariage, une vie de famille. L'homme, il faut le contenter, le retenir, pour qu'il perde l'idée de chercher ailleurs. Alors il s'installe, apprécie, apporte sa paye. Le mieux, c'était un sérieux qui rentre le soir dans un délai raisonnable après qu'il a débauché, qui lit le journal pendant que vous mettez le couvert, s'assoit à table quand vous lui avez servi la soupe, et ensuite, qui se rend tout droit au canapé convertible pour ronfler devant la télé. Une galanterie le samedi soir ; quinze jours pétanque et pastis, l'été, dans un camping du Midi, avec frères et belles-sœurs. La belle vie.

Tôt le lendemain, si la marée était haute, une silhouette de culbuto nain vadrouillait sur le trottoir de la rue Tender. Séverine, une éternelle joie aux lèvres, ses pommettes asiatiques astiquées, allait jeter dans le port, à la voracité des mulets, la récolte de la veille, emballée dans du papier journal.

Tout ça, j'ai tenté de le raconter à Margot quand elle me posa mille questions sur la rue Tender, davantage, je suppose, pour tester l'état mental de son petit mari de retour, voir s'il se rappelait son lumineux passé avec précision, que pour connaître la vérité. Mon comportement l'inquiétait.

Stop ! Arrêtez vous ! J'ai sauté dix ans. Margot ici, ça ne colle pas ! Ce n'est pas possible, je vais vous perdre. J'en reviens une ultime seconde aux derniers jours rue Tender et l'on s'arrachera enfin du Morbihan, direction l'Algérie. Ça fait une paye que le bateau est annoncé ! Chaque chose en son temps, à sa place.

La pluie s'arrête. Quand je vous disais qu'il fait toujours beau ici. Byzance me guette devant le portail. Une soirée excitante nous attend, des heures de rêveuses conjectures érotiques, avant une nuit forcément fabuleuse. Si la chignole du cancer

a la bonté de débrayer pour motif syndical (par exemple une réunion de cellules) ou de se faire porter pâle pour le week-end, je ne perdrai pas une minute de sommeil.

Un rai de soleil vient me chatouiller la nuque. Les ardoises luisent tendrement dans leur réverbération de feux follets. Une bagnole passe, conduite par un sourd, la sono à fond les manettes. Elle promène les bruits d'un cirque ambulante à elle seule. Il y a des gens qui aiment le vacarme, le mouvement, la foule. Barjots dans un monde cinglé. Certainement heureux.

J'en étais à à vous confier mes années dorées, mon enfance radieuse, des fesses dans la soie, une mère débordante d'affection, une complicité fraternelle avec son jumeau, des jeux innocents avec les copains, les fillettes du voisin... Que d'images pieuses ! Dans ce berceau de tendresse, ce nid de cajoleries, j'ai cueilli jour après jour les fleurs d'une éducation millénaire. Qui a formé pour le pire et le meilleur des générations de Martelod et de Queinnec (le côté de Maryse).

Vous auriez préféré des chromos ? L'orphelin méritant, ses petites mains dans le purin, en hiver ses engelures à l'étable, pour gagner de quoi croûter pour lui et son frère. L'absence de père, je n'en étais pas si loin (le mien n'existait pas tout simplement ; sobre, gentil, effacé, d'une humilité pire que Thérèse de Lisieux, Bernadette Soubirous associées).

Vous auriez aimé la miséreuse et dévouée maman, bonniche quinze heures par jour chez un notaire, et qui couche, résignée, avec le patron ?

Allez, pour le dessert de ce qui touche à Vannes, je vous livre un moment de pure béatitude, une photo pour album sépia : Maryse Martelod promène sa marmaille. Le petit (moi) a envie de faire pipi. A sa manman, il demande, il ose avec elle. Elle s'arrête au bord du chemin, lui sort son oiseau sur le côté, pas besoin de défaire les boutons, avantage des garçons. Et Renaud arrose les ombelles de la fausse carotte. Qui balance la tête, dit oui à l'ondée. Il pousse fort, cherche encore des ressources, veut faire plaisir, que ça dure. "Eh bien, ça c'est un pipi !" Il est fier de lui.

Maintenant, pensez de moi ce que vous voudrez, je donnerais les semaines qui me restent à vivre, et des années tabagiques de mon bon vieux temps, pour revenir à cette minute-là, face aux herbes folles, un après-midi d'été. A l'intense satisfaction de me délivrer et de faire plaisir.

J'aimerais avoir le don d'arrêter le Temps sur l'émotion d'une heure unique. Je sais l'heure que je choisirais. Mais je n'ai pas le talent de la tante Rosa, son obsession figée une fois pour toutes le quinze décembre de ses trente-quatre ans. Au cours des repas de famille, quand un distrait s'écriait dans un soudain silence, pour briser la gêne : "Un ange passe !", la tante Rosa, aussi sec, éclatait en

sanglots trépidants. Pour elle le mot ange désignait à jamais son Gabriel, le bébé qu'elle avait perdu à l'âge de trois semaines, dix jours avant Noël. Nous avions droit aux grandes eaux. La tante effondrée comme s'il était mort la veille, alors qu'il avait été enterré à la fin de la guerre.

La tablée entière patientait dans un silence atterré (le niveau d'abattement variait en proportion des apéritifs et des vins absorbés). Chacun regardait devant soi le petit cercueil blanc, de la dimension du gigot de tout à l'heure, qui traversait une fois de plus la salle à manger. Il circulait au dessus de la nappe souillée, s'engageait entre les cyprès noirs des bouteilles, stationnait un moment au-dessus du cendrier où se consumaient des mégots qui l'entouraient d'une dévote vapeur d'encens. Avant de s'éloigner dans l'appel d'air de la cuisine pour franchir la fenêtre ouverte. Les rideaux à carreaux rouges pendouillaient de tristesse accrue. On guettait avec une application douloureuse le choc à venir sur le pavé de la cour. On se projetait l'image du bois éclaté, du pauvre petit corps... Mais rien que le chant des oiseaux, parfois le vrombissement au loin d'une voiture. Et finalement, quelqu'un arrivait à lancer une phrase, un sujet de diversion. La vie reprenait ses droits. Les rires revenaient d'un coup, comme au travers d'une porte brusquement rouverte.

Chaque fois, au long des années, que j'ai rencontré Rosa, il y eut toujours un instant où la tante se rapprochait de moi, posait une main aux doigts crocheteurs sur mon avant-bras et, sans transition, comme si j'avais toujours trois ans : "--- Qu'est-ce que tu as demandé au Père Noël ?

L'Algérie ! L'Algérie ! (Essayez sur l'air des lampions ...) Voilà, ça marche ! Je vous ai compris. Et puisque vous réclamez, je m'incline. Je vais me défaire pour vous de quasi trois ans de veine héroïque. Une misère. Trente beaux mois d'une belle adolescence finissante arrachés, barbotés à mon passage sur terre qui n'en comptera pas tellement de rab. Difficile, je pèse les mots, difficile à plébisciter.

Pourquoi n'aurais-je pas droit à mon comptant, moi aussi, à mon content de durée ? On voit des alcooliques, des camés au dernier degré, un pied dans la tombe, et qui finissent nonagénaires. Moins nombreux que ceux qui dévissent leur billard, d'accord. Tout de même, il y en a ! D'accord, toutes les cochonneries que j'ai inhalées pendant quarante ans avec courage et détermination, jour après jour, ne m'ont pas fait un bien considérable. Mais ma brave nicotine, mes bons goudrons, pourquoi ne me laisseraient-ils pas atteindre le siècle ? Pourquoi suis-je le condamné ? Je vous en prie, après vous, messieurs ! Qu'avant moi trépassent d'abord les pires accros, les pires toxicos, ceux qui turbinent à cinquante, soixante tiges quotidiennes. Et surtout, devant moi, dans la queue pour le grand saut, l'enflure content de lui, ses Weston bien calées sur les macchabées, qui dirige la Seita ! Devant moi les fumiers du marketing, du merchandising, grassement payés pour détourner la loi, pour faire la promotion des petites fusées crayeuses à tête de mort, dès le collège, dans les bistrotts face aux sorties des écoles, dans les patinoires et les discothèques, auprès des gosses, cette future chair à tabac, cette troupe aux bonnes joues rondes, propre à *générer*, comme ils disent, du profit, à accoucher du dividende ? Et plus les illusionnés inhalent le poison qu'on leur vend en faisant croire que ça les grandit, que ça rend adultes, virils, copains, modernes, libérés, plus ils crachent leurs petits poumons immatures, plus les stocks-options des managers s'épaississent, plus leur cave s'emplit de grands Bordeaux, leur salon d'horreurs hors de prix, leurs étagères de livres d'art qu'ils n'ouvrent jamais. A chaque pelletée de terre sur des bronches flétries, le cours de bourse fait un petit bond guilleret, lâche un rototo de ventre plein, la cotation prend son pied.

Tout ce beau monde ovationne mais discrètement, entre soi, la première nausée d'une fillette de onze ans, d'un garçonnet de dix, aspirant l'air brûlant de leur initiale bouffée, tirant à eux, sur leur langue, dans leur bouche qui n'a jamais embrassé qu'une petite cousine, qu'un petit voisin de plage, leurs primes molécules d'acide cyanhydrique, de monoxyde de carbone, d'ammoniac et de plomb. Modestes graines semées pour lever une moisson de fumeries, créer les racines

d'une accoutumance, un buisson d'habitudes, une âpre fringale toujours recommencée. Pour l'heure, neufs picotements de gorge, évanescents symptômes, lunatiques cadeaux de la combustion du papier et du tabac, primes étrennes de M. Seita, dissimulant en son dos, vilain cachottier, les gros lots de sa hotte : terres promises du carcinome, îles sauvages du néoplasme, lagons de l'enthousiaste famille des sarcomes, flanqués de leur ribambelle de cousines, les tumeurs malignes. M. Seita qui parade en costume trois pièces, cravate de soie, chaque printemps devant son assemblée générale des réactionnaires. Stock-optionné pédégé décomptant les profits, regrettant ici et là les freins législatifs (oh ! si légères entraves précautionneuses, faux chevaux de Troie politiciens, jamais mis en pratique) qui minent le moral du résultat net, chagrinent le développement, défrisent la croissance. Flambant goret engazonné de gris, sanglé dans sa popeline à rayures, la conscience en paix, si magnanime qu'il n'en tient pas rigueur aux moribonds, ses meilleurs clients, des gens hélas sans scrupule qui finissent par lâcher la rampe, ont le mauvais goût de ne plus acheter de cigarettes, une fois sous leur dalle de granite. Des ingrats qu'il faut sans cesse renouveler. Admirable spécimen humain, serial killeur plein de modestie, assassin par procuration, criminel par milliards de petits bâtonnets blancs. Mais propre sur lui, salué « manager de l'année » par les journaux économiques, par les maires, conseillers généraux, sénateurs, députés de tout poil, qui d'une main flattent le vote des planteurs de tabac, le vote des salariés de la drogue, le vote des enfumés volontaires, et de l'autre main président le conseil d'administration de l'hôpital du canton où s'établit aux frais de la princesse la note terminale du tabac. Dignes pouvoirs publics qui ramassent leur dîme, font semblant de financer tous les cinq ans une campagne de pub indigente pour lutter contre le tabagisme, alors que les trois-quarts des collégiennes, la moitié des lycéens, grillent déjà leur paquet de clopes par jour. Alors que les jeunes femmes enceintes enfument au terrier le foetus prisonnier.

Ça vous étonne, cette sortie ? Venant de bibi, vous trouvez ça piteux ? Mon réveil est tardif. Rassurez-vous, toutes ces vérités ne vont pas m'empêcher d'en griller une. Voilà trois jours que je me prive. Bêtement. Foutu pour foutu... En réalité, la seule chose qui me fait hésiter, ce sont les minutes qui suivent. La fumée revigore en moi tout ce qui se déglingue : j'étouffe, je brûle, je déraille... Rien que de nobles pitreries !

Allez, fermez les yeux, regardez ailleurs une seconde. Je te prends, fillette ! Viens ma vénéneuse ! Ma main tremblante s'agace à trouver le mince bout de

ruban qui te déshabille. Ton emballage crisse quand je le froisse et, sitôt jeté, il s'épanouit en une fleur de gel, transparente. Sous le papier argenté, mes gros doigts peinent à l'extraire des deux rangs de tes sœurs jumelles, serrées comme une petite foule d'oisillons dans le nid. Ah, frétilante flamme jaune du briquet, lumière dans la nuit pour l'égaré, le pèlerin en manque, qui repère la jetée. Grésillement, flatteur à l'oreille, des premiers brins au bout du cylindre parfait. L'impalpable mèche grise de la fumée se tortille vers le plafond. Elle est d'une frivolité dingue, vacillant au moindre souffle.

Tu es là, au tapin sur le coin de ma lèvre ; tes ongles me griffent l'intérieur, pendant que tes rêches guipures achèvent la révulsion de mes tissus. Ton flamenco ranime mon catarrhe, réveille ma trachéite. Vite, une nouvelle bouiffe de ma brune. Humm... ça détend. Je sens son encre qui descend, pénètre jusqu'au fond, fait son trou, s'installe. Il ne ressort qu'une pâle vapeur de mes nasaux. Encore, fourbe Gitane ! Je veux sous tes bras levés aspirer la sueur âcre de tes aisselles. Pendant que tu cambres, arquée sur le carton bleu, tes hanches minces.

L'armée, cette bonne fée, vient brusquement se pencher sur mon sort. Elle m'invite ardemment à découvrir un pays chaud, elle m'offre des vacances dans une colonie un peu spéciale en compagnie d'une escouade de camarades à la virilité éprouvée.

Martin n'est pas du convoi. La grande muette dans sa grande sagesse n'enlève pas d'un coup les deux fils d'une mère. Mais il s'engage, au grand dam de Maryse Martelod, tremblant de voir partir son trésor (elle n'exprime rien, mais son tendre cœur saigne de perdre son aîné). Mes adieux, sobres, se font dans la cuisine. Le père François me glisse en subreptice un billet plié en quatre, manman Maryse, officielle, me remet mon « prêt » pour la route. Deux secs bisous, les sentiments n'aiment pas la lumière.

J'avais cru une seconde au père Noël, je m'étais illusionné la veille au soir au moment de fermer les yeux, à imaginer un adieu déchirant. Chacun ses faiblesses, j'avais dix-huit ans.

Première étape, le camp de Sainte-Marthe, près de Marseille. Un avant-goût de l'eldorado. Tout de suite, le deuxième classe Martelod et les milliers de ballots transbahutant leur baluchon, débarqués avec lui, sont cernés par les crachouillants hurlements des hauts parleurs, les bruits de semelles martelant le béton.

Je reçois une plaque de métal, à suspendre au cou, portant un matricule gravé. « Pour nous reconnaître à la morgue, » commente un plaisantin. Dix mille types désœuvrés stagnent ici pendant deux ou trois jours, couchent tout habillés sur des grabats superposés en des chambrées dont on n'aperçoit pas le bout. La nuit, entre les godillots et les sacs abandonnés, j'aperçois des rats (je connais) qui dansent la samba. Dans un rai de lune, il y en a un qui grignote une épluchure. Le mercure de ses yeux brille d'un éclat noir.

Des heures à chercher le sommeil avant qu'enfin, par les vitres crasseuses, monte le suaire du jour.

Toutes les demi heures, jour et nuit, les haut-parleurs nasillent les noms et les numéros de compagnies, de sections, de matricules attendus pour l'embarquement. Sans attendre l'appel, des régiments de puces, des armées de punaises montent à l'assaut.

Je passe la première journée, avec des centaines d'autres peintres, à reblanchir au lait de chaux les trottoirs du camp, succédant aux manieurs de pinceaux de la veille. Je découvre mon premier self-service, la nourriture servie à grands coups de louche, comme on gâche du ciment, le fromage blanc débordant

dans les petits pois. A la sortie je trempe comme les autres mon plateau métallique à alvéoles dans l'unique baquet d'une soupe grasse à l'odeur forte où surnagent

des choses innommables, avant de le déposer sur une table. Il est repris, encore dégoulinant, par un nouvel entrant.

Les bidasses sont parqués ici, en dehors de la ville, cargaisons qu'on doit charger sans les montrer de crainte d'indigner, comme s'il restait assez d'auditeurs de Radio-Luxembourg, habitués de la famille Duraton, fidèles de Jean-Jacques Vital et de « 1 franc par seconde », admirateurs de Zappy Max et de « Quitte ou double », capables de se mobiliser pour une autre cause que la bagnole, la retraite, le foot ou le PMU...

Au crépuscule, Renaud gravit, à son tour, la passerelle, dans la longue cohorte have. Il n'a encore jamais vu un bateau de cette taille. Aussitôt dedans il se sent patraque, avant même que le *Président-Cazalet* ait largué les amarres. L'odeur d'huile chaude prend à la gorge, et les relents aigres du vomi des trois cents prédécesseurs, tout juste sortis des cales. Pour nettoyer, le temps manque, et la nécessité, aux yeux du commandement.

Un coup de sirène glace les sangs. Echoué sur le pont en compagnie de quelques poignées de rescapés, il regarde dans un silence de catacombes les lumières de la ville cligner de plus en plus faiblement. Ils sont nombreux ceux qui se vident, pliés en deux sur le bastingage.

De sa bouche surgissent, comme s'il s'était repu de méduses, de longs tentacules qui lui tiennent aux lèvres, se balancent dans le vent, avant de se détacher, sous forme d'amibes, pour se perdre dans les flots.

Je pars à contrecœur, j'ai le frousse de ce qui m'attend. Mais je n'ai pas de révolte, pas de rage. L'obligation de tout quitter ne me pèse guère. Le changement me ferait plutôt plaisir. S'il n'y avait la guerre, la menace au bout. Je vais participer à la pacification de l'Algérie. On compte sur moi pour remettre au pas les bandits, les rebelles.

Je vais découvrir l'Afrique, ailleurs que dans les livres, parcourir un pays inconnu, rencontrer leurs habitants. Les femmes s'y sont mises aussi, rue Tender, pour m'encourager, brandissant pour inciter à l'aventure le chiffon du ménage pour les meubles. L'Algérie c'est des paysages grandioses, que je n'aurais jamais eu les moyens de visiter. Même les chicots noircis par la chique de ma mémé, qui se noiera en tombant de sa caisse de bois dans l'étang au Duc (accident du travail, mais personne ne s'en avisera) quelques jours plus tard, me promirent du bon temps au soleil.

Un jour, une nuit plus tard. Sous les pieds, le bâtiment cesse de trembler, les machines ne s'entendent plus que dans un ronronnement. Le Président-Cazalet entre dans la rade d'Alger. Dans le lointain, une rumeur ordinaire de foule. Ceux qui ont pu gagner le pont, agglutinés sur le même bord contre le bastingage, voient monter vers eux la ville. Nous nous tenons là, le cœur indécis, anxieux, mais presque heureux du soleil, de la luminosité des façades, de ce vaste amphithéâtre de draps frais et de nappes blanches. Je me rassure. Des silhouettes affairées et des chariots grouillent sur le quai. Je crois identifier un parfum de géranium et de gardénia.

Des camions attendent. Personne ne sait où l'on va, entassés comme des veaux dans une bétailière. Très vite, le bitume laisse la place aux cailloux. J'ai déjà des bleus dans le dos, sur la hanche. D'abord des oliviers, des figuiers de Barbarie, des vignes, puis plus rien d'autre que ce qu'un petit brun à l'accent chantant jure être des touffes d'alfa.

Enfin on s'arrête. Nous ne sommes pas arrivés. Une panne de moteur. On patiente, déjà dans notre rôle : fatalistes, indifférents. Surpris quand le sergent montre les signes d'une fébrilité croissante. Il houspille le chauffeur qui s'active sous le capot.

J'ignore encore que la piste s'arrête pour de bon un peu plus loin, après vingt minutes de trajet dans une anfractuosité de roches, par une espèce d'octroi que cinq soldats occupent la nuit, l'angoisse au ventre, la radio prête à lancer un appel aux renforts qui auraient du mal à se mettre en route pour arriver à temps et même à se trouver en état de réagir. Tenir les deux maisons carrées, ce sont les ordres, nul ne sait d'où, de qui, pourquoi, ni ne s'interroge. Je vais passer plus de vingt-sept mois ici et tant mieux que je n'en sache rien. J'aurai tout le temps de me désespérer.

Mon dossier porte à la rubrique profession :  l ve instituteur. L'armée a sa logique, nantie d'une rémanente capacité de poésie, voire de surréalisme : je serai infirmier.

Samedi. Pour vous c'est le repos. Pour moi, un jour comme les autres. Sauf que Pauline ne vient pas, elle dorlote sa petite famille, l'époux, les deux gosses. Donc j'ai Anouk toute la journée et toute la nuit. Ça ne me déplaît pas. Un vrai sacerdoce pour la petite. Ses week-ends consacrés à un vieux schnock en train de calencher. Je me demande ce qu'elle peut bien penser de moi. Elle ne peut pas rater le fait que je la zieute, que je la reluque dans le détail. Je louche sur sa poitrine chaque fois qu'elle est à portée. Elle aime se couvrir (?) d'un ticheurte ou d'un chemisier très échancré ou de cette espèce de pull chaussette, bien nommé, qui lui moule les grains de la peau. On lui voit, plus souvent qu'à leur tour, les trois-quarts des lolos et le sillon, le val encaissé, entre. Elle me promène sa marchandise sous le nez, effrontément. Ça ballote tranquille comme Baptiste comme si de rien n'était, alors que, le souffle coupé (ce qui me reste de souffle... mais je vous jure que l'effet demeure tout de même fulgurant), je suis pétrifié. Et révolté à la pensée que ces splendeurs, cette imminence d'explosion esthétique, vont m'être confisquées un de ces jours – par une apocalypse, un tremblement de terre, une décharge de foudre, par le doigt vengeur, la patte d'éléphant d'un dieu jaloux de ma trop splendide félicité (s'il existe un dieu, il est certain qu'il ne peut pas nous blairer, nous, les hommes ; il a tout fait pour nous rendre mabouls, nous faisant reluire la beauté à seule fin de nous empêcher de la saisir, nous offrant le meilleur pour l'interdire aussi sec, nous retirer ce qui est bon avant qu'on y touche. Ou alors, dans le cas où nous avons été plus prompt que sa bêtise, il nous fait payer notre bon temps en nous gratifiant d'une saloperie inguérissable, une tare qu'il avait mise de côté, piochant au hasard dans celles qu'il a concoctées pour l'humanité à l'origine, et que depuis celle-ci a fait fructifier. Et notre espèce a divinement réussi, il faut le dire, dans l'affinement des méchancetés et perversités torturantes).

Je finis par remercier le ciel vide (le plus souvent en m'arrêtant au plafond) quand Anouk s'attarde à me placer sous le nez ce qui gonfle les endroits les plus doux de sa peau. Elle le fait exprès, elle ne peut être à ce point candide. Ou alors elle d'en fout, elle ne voit même pas ce que ça me fait. Vraiment, je me pose la question.

Ce qu'elle porte aujourd'hui -- je sais qu'il fait chaud --, autant dire que c'est rien. Elle m'octroie tout à la vue. Un vrai supplice de Tantale. Les bonnes joues campagnardes, la blondeur, le regard malicieux, va encore. Mais les globes rosés à

se trémousser en pleine lumière ! La croupe qui se balance sous la jupette ! N'y a-t-il pas de limites à la liberté de tournebouler une âme ? à la cruauté de bloquer le rire dans la glotte de l'hédoniste ?

Toi, là-haut, bien que tu n'existes pas, rappelle-toi que si tu veux que je meure en regrettant un tantinet ta création, ta seule chance est de me noyer en douceur dans le lait d'une paire de seins. Mets moi des doudounes sous les yeux au moment de fermer les volets pour de bon. Qu'au moins je contemple, faute de toucher, faute de profiter. C'est mon ultime vœu. Tu me dois bien ça. Tu n'as pas été du genre destin gâteau ces derniers temps. Et je ne dis rien du reste de ma vie...

Voilà. Je me sens riche de cette détermination. La mort aura désormais contre elle ces deux hémisphères dressés, ballotant sur le vide, gonflés d'aube. Du coup le monde semble rectifié, agréable et frais. Un champ de luzerne au soleil couchant. La lumière est tendre, accueillante, de celles des retours au mouillage de jadis après une journée en mer.

Voyez-vous ça : ce gaillard fatigué par presque un demi-siècle de hauts et de bas, de froid et de chaud, aussi désastreux les uns que les autres ! Et dans mes derniers jours je pousse mon implacable lucidité à lever le pied, pour laisser mes neurones vagabonder sur de gouleyantes mais impalpables satisfactions ! Allons, je dois me faire une raison : je n'ai plus droit qu'à des images, le cancer m'a volé toute la réalité. Et comme tous les contrats tordus d'assurance que j'ai signés de loin en loin, il m'impose une franchise démente : je ne serai remboursé de rien.

A première vue, l'Algérie m'a semblé une contrée dépaysante. Un pays de pierres sèches développe un sentiment inconnu chez l'enfant d'une terre humide. Le désert m'avait fait rêver quand j'avais lu Joseph Peyré. A dix ans je me voyais d'autant plus naturellement en méhari, l'instinct infailible pour me repérer au milieu des ergs, que cette idée aurait paru folle rue Tender. Avant le premier accrochage, je peux dire que je ne me suis pas déplu dans le bled. Sauf que je n'étais pas seul, il y avait les autres ; les gradés en particulier. Et là...

Ah, si j'avais eu le goût militaire dans la peau, tout aurait été simple ! Le sens de l'obéissance, l'éclipse de la réflexion, l'instinct du troupeau, ce qui fait les grandes nations. Ma moitié de chromosomes bretons aurait pu m'aider. Je me souvins de Ronan, de ses harangues pour arracher le pays bigouden à la botte de l'administration française. Pour retrouver l'école de jadis, l'obscurantisme en soutane, la culture d'esclave de nos aïeux : superstitions, bitures au cidre, respect des puissants, intromission illico entre les cuisses de la femme résignée aux retours

de virilité alcoolisée des fins de semaine, haines de clochers, guérillas de fosses à purin, servilités de culs-terreux, chapeaux ronds, ombrageuses fiertés de porte-drapeau de bagadou. Toute cette philosophie d'héritage de sans le sou qui serait un vrai régal pour une tribu de sociologues bantous. Ronan avait fini par se prendre les pieds dedans, oui, il a glissé dans cette merde, et sa bombe lui a pété dans l'entrejambe alors qu'il cherchait à fuir ses collègues trotkistes de l'autre clan bretonnant. Je me suis interrogé sur ce qui restait de lui dans le cercueil que des abrutis cagoulés tentaient de brandir, tout fiers, sur leurs épaules basses de singes de laboratoires. Ce qu'il en est, pauvres de nous ! L'image la plus vivante qui me reste de lui, c'est quand il pissait dans la bouteille de vin de messe à Lesteno.

A Kreuvéhla, c'était chacun pour soi, on s'en tirait comme on peut. Certains cherchaient l'oubli à leur manière. De stocker de l'éther me valut des amabilités, des services. Mon prédécesseur était sympa, me dit-on. On me demanda de sympathiser à mon tour. Il y avait les habitués, toujours en quête d'un fond de bouteille « pour se désinfecter une blessure mal placée ». Ils préféraient le faire eux-mêmes, « question d'intimité, tu vois le topo... » C'est d'une infection à l'âme qu'ils souffraient --- ils se découvraient dotés de cet organe pour la première fois de leur vie. Inquiétude sur le présent ; perplexité sur l'avenir proche. L'idée de retour appartenait à un autre univers, pour l'instant aussi lointain que la planète Mars. Ce qui leur procurait une mélancolie trop grande pour eux. Dans une existence ordinaire, familiale, conjugale, ils n'en auraient pas les moyens. Ce qui les laissait abasourdis, aussi incrédules que le puceau qui se découvre une maladie sexuellement transmissible.

Semaine après semaine, je les vis qui s'habituait. On s'habitue à tout. Ils s'installaient, se faisaient leur trou, se reconstruisaient un semblant de chez soi dans la chambrée, avec de vieux cartons, des chiffons, un bout de tôle. Quelques uns étaient jouasses de devenir de véritables blédards. Ils vaquaient à leurs affaires, les mouches leur couraient sur le front, le nez, déjà affairées à se réserver leur part du futur cadavre. Comme les mêmes des douars, les gardiens de chèvres, les hommes encore valides qu'ils réquisitionnaient pour renforcer le poste, reconstruire en dur le mirador. Ils allaient les chercher à l'aube. Ils se mettaient en position autour de la moitié d'un village, deux gusses lâchaient des rafales sur les toits, en pluie sèche. Trois, quatre silhouettes agiles détalait par derrière, ils les laissaient faire. Les autres sortaient plan-plan des gourbis et montaient dans le camion.

J'ai manqué d'à-propos, je ne me suis pas demandé pendant combien de jours, assis sur les deux marches de l'infirmierie, j'allais regarder, dès midi, l'ombre silencieuse de la montagne se rapprocher. Une menace mesurée, savante. Ai-je eu la moindre idée de ce qui m'attendait ? La plus intelligente de mes occupations sera de balayer chaque jour le couloir de l'infirmierie jonché de mégots, de sable, de bestioles mortes.

Mon existence sera rythmée par un chapelet de tribulations désopilantes : astuces pour se tenir à carreau, pour échapper aux patrouilles, aux embuscades, aux revues d'armes ; en opération, ne pas se pisser dessus de trouille, ne pas vomir sur les cadavres qu'on me ramène ou que je dois aller chercher. Mon rôle d'infirmier n'implique pas que je remette sur pied les blessés mais que je donne l'impression de les soulager.

Par un caprice administratif, Martin m'a rejoint quatre mois plus tard. Mais je le vis peu. Il était cuisinier, ne sortait jamais.

J'avais mon rayon, les blessés légers et les macchabs. Je soignais les premiers, j'empaquettais les seconds. De toute façon, au-delà des bobos je ne pouvais pas grand-chose. Pas de toubib, sur place personne n'avait la moindre compétence médicale. Lorsqu'il était trop tard, que l'embuscade se produisait le soir -- ce qui était courant, à croire que les fells le faisaient exprès -- les types agonisaient tranquillement dans le camion qui les ramenait. Après sept heures l'Alouette ne volait plus. Aucune aide à espérer. Le camion arrivait, le filet retombé à l'arrière selon la consigne pour éviter les jets de grenades. On les descendait, les survivants tournaient des yeux épouvantés vers le ciel fauve, paniqués de ne plus y lire le clin d'œil des étoiles. Certains gémissaient comme des chiots cherchant la mamelle. D'autres gardaient la bouche grand ouverte sur le silence. Je passais un mouchoir humide sur les fronts, je versais sur le cratère tremblotant de leurs lèvres quelques gouttes d'eau. Un voile de reconnaissance traversait leurs regards affolés. Les bons jours, je me disais que j'étais bon au moins à ça.

Le plus clair du temps, je faisais face à coups de cachets d'aspirine du Rhône et de bicarbonate de soude. J'ai versé de la teinture d'iode sur le furoncle ouvert, et ce fut comme si j'avais flambé au rhum le cou ou les fesses du veinard. J'ai tapoté au bleu de méthylène les hémorroïdes à vif d'un conducteur de jeep, et cent lames lui tailladèrent la rondelle. Ils n'y revenaient plus. C'était toujours ça de gagné.

L'infirmierie était disposée sur le côté du poste, à l'extrémité opposée du foyer, à l'autre bout du fer à cheval des bâtiments. J'avais un calme relatif le soir pendant que mes camarades dégobillaient tripes et boyaux, en face.

Pour les blessés, le seul salut venait d'un rapatriement sur Batna, où il y avait théoriquement ce qu'il faut, des médecins, un hôpital, pour remettre les types d'attaque et les renvoyer au casse-pipe. Mais c'était à cent trente kilomètres. Tout dépendait de la sûreté de la route, d'un fourgon disponible, d'un hélicoptère si la survie avait paru valoir la chandelle à quelque gradé, pour les statistiques.

Dans tous les cas je ne les gardais pas longtemps, mes clients, ou alors ils ne craignaient plus grand chose. Je les écoutais, je leur parlais comme une brave nourrice aux chiards pendus à sa mamelle, et je prenais sur moi, s'ils couinaient trop, s'ils suppliaient, de déséquilibrer mon petit stock de morphine. Selon le règlement, je n'avais pas le droit d'y toucher.

Au retour d'opération, tous les mecs valides se précipitaient au foyer. A l'ombre contre le mur d'enceinte, coudes sur les genoux, dans une main ils brandissent la Pills fraîche -- un luxe inouï : le poste dispose d'un réfrigérateur à pétrole. Une bière fraîche, un privilège qu'on dit réservé aux paras, au même titre que le camion bordel. Pour nous, à Kreuvéhla, pas de BMC. Il faut patienter jusqu'à la permission qui autorise l'aller retour dans la journée vers une bourgade proche, à El Bez ou Chop Seth Chatt,.

Là, ils s'éclataient, les bidasses de vingt ans. L'arrière-cour d'un bar. Cinq, six filles peinturlurées qui, dans les conversations du poste, atteignaient au rang des créatures mythiques, ouvraient pour eux le compas grassouillet de leurs cuisses sur un buissonnet de corail souffreteux. De temps à autre un ventre épilé, très demandé ; ils s'imaginaient qu'ils baisaient une Musulmane mariée. A priori, qu'ils espéraient moins poivrée que les autres mousmées. Une fausse infirmière tous poils dehors sous sa blouse venait à leur secours quand leur cher oiseau, sortant un cou de poule hors la braguette ouverte, picorait trop mollement. Avec un élan d'affection incohérent, elle leur dévorait la crête, de sa bouche trop rouge, et dans des bruits de débouche évier. Les autres manipulaient entre deux doigts le tortillon de ce qui restait du désir. Les fiers mâles ne disaient plus rien, ne bougeaient plus, n'attendaient plus secrètement que d'en finir vite.

Eux, ils parlaient, ils parlaient, ceux qui voyaient accourir le générique final. Ils avaient vécu muets pendant vingt ans, taiseux plus ou moins toute leur existence, depuis le cri de l'espèce à leur naissance. Huit mois après mon arrivée (huit mois d'activités exaltantes comme de monter la garde, crapahuter dans les pierres, harceler les villageois), j'ai regardé nous quitter, les pieds devant, le sergent qui m'avait conduit ici.

Le sergent ne saignait pas quand on me l'avait ramené dans le GMC. Au poste il a repris connaissance, il a fouillé de ses orbites déjà presque noires l'obscurité de l'infirmier. Il ne me reconnut pas, il a grogné et bavé en abondance, puis il a gargouillé d'une voix éteinte, mais soutenue d'un apaisement étrange. Il a parlé de printemps, de boucles d'oreilles en cerises. J'essayais de me rappeler, avec un effort absurde, s'il restait un ou deux sacs à viande de libre, au fond de l'armurerie. Les mourants sont bavards (regardez moi !), ils paniquent devant l'ultimatum, ils veulent précéder la cloche, jeter tout le lest avant l'envol terminal. J'ai noté qu'ils ont l'air de s'inquiéter des choses ordinaires qu'au long d'une vie d'employé, d'ouvrier, de cultivateur, d'instituteur, de commerçant, de conducteur d'autobus, de représentant en lingerie, de courtier d'assurances, de vendeur immobilier, de postier, d'agent des contributions, de clerc de notaire, de médecin, ils n'ont jamais ressenti plus tôt la nécessité d'exprimer. Ils oublient le soin précautionneux qu'ils apportaient à se cacher de soi-même. Et malgré l'urgence, ils veulent prendre leur temps. Ils marmonnent des bribes, des grumeaux de paroles entrecoupés de bruits de tuyau engorgé. Ils recherchent de la salive dans cette poudre mouillée qui blanchit la commissure de leurs lèvres. Epuisés de courir après un reste d'air, ils débitent un salmigondis de mots. Ce qu'ils emportent les encombre, ils sont prêts à en faire cadeau au premier venu. Ce qui a compté, ils ne l'ont jamais su avant. Ils n'avaient pas le temps. De quoi ont-ils à se débarrasser ? Je vais vous le dire : pas du pire, au contraire ; des joies spontanées de l'enfant, des plaisirs candidement cérémonieux des amours, des fous rires complices, des éclats simples du jour, d'une minute intense, du goût des oranges, de la pesée d'un sein un matin d'août... C'est trop lourd de partir avec ça, ça leur donne trop de regrets, ça les empêche d'accepter la sentence, ils voudraient y revenir, les petits naïfs, y goûter encore, figurez-vous !

Je restais à leur chevet, à un peu de distance, le nez affolé d'un vigilant dégoût. Confesseur ? Croque-mort ? Quoi encore ! Je n'étais pas payé pour ça. En fait je n'étais pas payé du tout. Mais, bon, j'ai des sentiments tout de même, alors je leur offrais mon oreille, un peu de patience attentive, une main qu'ils trouvaient fraîche dans leurs doigts crispés. Pour un peu j'aurais fini en Saint Fanch de Paul, bure chocolat, auréole caca d'oie. Neuf fois sur dix, ils pissaient le sang de partout. Ils me dégueulassaient le plancher. Ils ne se privaient pas, ils s'en foutaient, c'était moi, après, qui étais de corvée.

Ils accrochaient leur regard vide à ma barbe mal rasée, à mon col qui n'avait pas connu le savon depuis des lustres. Incroyable, non, ils y voyaient le fantôme d'une mère sortant de la cuisine, embaumée de l'odeur du quatre-quarts, peut-être

une grande sœur poussant une balançoire de fortune au-dessus des grandes marguerites du jardin. Et le sergent (je l'avais oublié celui-là), péniblement, qui essayait de souffler :

--- La girafe... la girafe... la girafe, mon bijou...

Sa bouche renvoie une bonne goulée de bave épaisse qui éclate par petites cloques, par bulles de geyser miniature. Sa voix, cassée, ressuscitée, remuant quelle émotion jamais dite, jamais perçue sans doute ? Reçue vingt ans plus tôt lorsque, en pull-over décoré d'une grosse fraise rouge, il visitait le zoo d'un jardin des plantes quelconque. Dans les bras de sa maman. Imaginez-vous ça ? Voilà ce qui résume une existence.

Penché sur le front qui tournait à l'ivoire, j'ai regardé se vider ma propre enfance, comme aujourd'hui je noie les grillons du fumeur dans le secourable tourbillon de la bonde du lavabo.

Le vent qui se lève avec la marée chasse Renaud Martelod, quarante-huit ans aux fraises, l'aventurier qui s'est engagé dans la traversée de la baie pour rentrer au gîte et au couvert depuis l'anse de Bréhuidic. Un après-midi entier de bourlingue, et il se croît ressuscité. Il n'aura pas le temps de couper droit, il va falloir qu'il remonte vers les rochers, pour rejoindre le muret. Il aurait pu s'en douter, mais trop tard, ses chaussures prennent l'eau, voilà les chaussettes de monsieur imbibées, de vraies éponges. Fringant froid vif brutal sous la plante des pieds. (Détail, oui, mais désagréable. Je voudrais vous y voir.) Obligé de se déchausser, titubant, genou levé, figure de flamant rose, exotique en ce lieu. Il aurait mieux fait de marcher pieds nus depuis le début.

En plus, marcher sur la mousse, sur le tapis des algues, procure une impression excitante. Rien ne se perd, on sent les coquillages en dessous. Sensation giclante de l'eau froide à travers les orteils. Les orteils aspirent un petit jus --- floche ! floche ! --- entre les phalanges, pour le faire jaillir vers le haut comme par un pisse-en-l'air (c'est l'autre nom des rigadeaux par ici, ce que vous appelez des praires).

Il croise à ce moment précis une jeune fille qui n'a pas même un regard pour lui, elle ne l'a pas vu, elle n'a regardé que le chien. Faut dire que Byzance est allé lui flairer les genoux. Elle lui flatte le crâne, câline les oreilles. Sa main blanche et satinée, écœurante de douceur, sur le pelage noir... Il n'y en a que pour les chiens en ce monde. Pour ceux qui réclament, fourrent leur nez partout, se vautrent et se vendent. Le chien ! Quand il se damnerait (faut dire qu'il n'a rien à perdre) pour ça : une dernière caresse.

Il a l'air intelligent, les godasses et les chaussettes dans la main, genre des vieilles à la plage qui relevaient l'ourlet pour se rafraîchir sans quitter leur robe... Des générations qui ne connaissaient pas le maillot de bain, n'osaient pas se dégrafer, montrer les épaules, les cuisses, de peur d'offenser la sainte Vierge, cachée derrière un nuage, de faire pleurer le petit Jésus, voletant dans leur dos, sa croix en guise de cerf-volant. Elles ne se sont jamais regardées nues dans une glace. D'ailleurs elles n'étaient jamais nues. Se lavaient par morceaux. Comme François Martelod, dans la cuisine, qui se mouillait les aisselles. Jusqu'à ce qu'il se décide à fréquenter les bains douches municipaux.

Une pensée me vient, comme ça, à propos de nudité et de Jésus : le matin au réveil, le futur crucifié devait bander lui aussi. C'est la nature. Et de temps en temps il devait laisser sur sa planche, son grabat, une *carte de France*, comme les servantes disaient du petit Louis, à Versailles.

J'ai ma part de niaiserie, comme tous les hommes, j'ai cru longtemps que rester sans jouir était mauvais pour la santé. Le jus s'entasse, la pression monte, loi de Newton, il faut que ça jaillisse, déborde. Normal que ça veuille sortir. Il m'a fallu atteindre la quarantaine pour apprendre d'une lecture savante que c'est une idée complètement fausse. Le sperme se régénère, mais il ne s'accumule pas. Passé la quantité ad hoc programmée depuis Adam pour la procréation, il se dissout.

Au passage, au rang des contrevérités, le risque consanguin, la dégénérescence du fruit frère-soeur, cousin-cousine, oncle-nièce et même fille-père et vice-versa, génétiquement parlant, chez nous comme chez les autres bêtes, rien que des balivernes ! Je n'appelle pas à l'inceste, j'accepte une saine tradition des interdits, mais nous sommes adultes, assez grands pour supporter la réalité en face : pas le droit d'accord, mais n'inventez pas pour tenir sages certains, des gènes biscornus.

Tiens, une rareté ! Une soutane au loin, claquant au vent, voile noire de Tristan, bruit d'ailes de lourd hibou, conduit un groupe d'enfants. Des traditionalistes, voire des intégristes. Ils ne sont pas du coin. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les Bretons ont enfin ouvert les yeux. Des Parisiens, à coup sûr, des scouts en balade. Ça me rappelle les scouts marins : *scouts marins, petits, petits pèlerins...* Le père Pipard, la quarantaine plutôt beau gosse, un air de Pierre Fresnay, qui prêchait le carême à la cathédrale, avait fait scandale à Conleau, fin des années cinquante, en slip Tarzan, tigré, vaguement moult, debout sur la cale, attendant avec sa troupe la plate de P'tit Jean pour traverser vers Roguédas.

Les vagues viennent mourir sur le sable avec un froissis d'étoffe, elles mordent quelques centimètres de plus à chaque minute. La marée rattrape Renaud petit à petit. Mais nous ne sommes pas au mont Saint-Michel, avec ses histoires pour touristes, de fée des grèves qui enjôle le promeneur, de marée qui monte, clip clop, à la vitesse d'un cheval au galop. Vous mourez ensablé, la gueule ouverte, et le flot se hâte de vous la remplir. Sel et algues. Une sacrée tasse.

Encore une bonne moitié de la crique à parcourir pour contourner les gros rochers par le haut de la plage, l'eau lui coupe la route directe.

Son rocher justement ! Une vieille histoire. Celui-là, au milieu, le gros. On y déchiffre encore en cherchant un peu un cœur gravé, des initiales. « C/R », Cathy, Renaud. Un mal de chien à creuser cette pierre. Une semaine d'allers retours. Pour

en sortir il avait emprunté un burin antique dans la boîte à outils de son papa François. Pour maillet, il s'était servi d'un caillou. Le dessus de sa main, à l'endroit le plus sensible, couverts de bleus, les coups ratés pile sur la jonction entre pouce et index. Deux semaines de douleur, heureusement à la main gauche, ça gênait moins. Mais le résultat est là, bravant le temps : lisible trente cinq ans plus tard. Preuve de la valeur du travail bien fait, le côté Péguy, tourneur de barreaux de chaise. Plutôt fierot de son œuvre imbécile. Fallait-il être amoureux ! Ou benêt. Un amour platonique de six mois. Un de plus. (Je ne vous raconte pas.)

Il se souvient pourtant de l'immense bouche de Cathy Paturau --- un vrai four. Fait pour sucer, dixit Martin, qu'on y pensait tout de suite ! Renaud, à rêvasser là-dessus, à tourner et retourner ses désirs, les jeudis, samedis et dimanches, de janvier à juillet 1953. Pendant qu'elle se faisait peloter aux surboums qu'elle donnait dans son garage. Notamment par Joël Lefur, un type de seconde. Il gardait une main au chaud, du début à la fin des slows, sous le cardigan des filles. Renaud n'était pas invité. Dans un sens, ça valait mieux, incapable qu'il était de se mettre au diapason, de savoir comment se comporter. Et puis il ne savait pas danser.

La barre gravée, qui se voulait une flèche entre le C de Cathy et le R de Renaud, était prémonitoire. Il n'a jamais pu franchir l'obstacle.

Attention, la mer se radine pour de bon. Pas étonnant, une veille de grande marée. Coefficient 110 au moins, à vérifier au retour dans le journal. Demain il faut s'attendre à des meutes de vasouillards pour traquer la palourde. Pour l'heure ils sont occupés ailleurs. A Renaud la plage ! (Quand je dis la plage, je désigne les quelques mètres de sable qui demeurent entre la laisse de mer et le muret du rivage.) A lui les rocs, l'étendue argent clair piquetée de cônes noirs, de cylindres rouges, marquant le chenal. Le truc mnémotechnique, appris par cœur à ses premières sorties avec Jean-Paul pour se repérer : *bas si rouges et tricots noirs*, sur bâbord cylindres rouges, sur tribord cônes noirs. Attention: quand on entre au port ! Encore faut-il se rappeler le détail sinon on fait tout à l'envers. Il s'en tirait en faisant appel au même souvenir : le bout de môle où il pêchait à Vannes, juste après le Pont Vert, en marchant vers la Pointe. En face, de l'autre côté du filet d'eau de la marée basse, les pieux noirs coiffés d'un cône, plantés dans la lèvre de la vase. Donc tribord ...

(Ils n'ont pas été changés depuis un siècle. Repeints sans doute. Il me semble qu'avant ils portaient des numéros sur le chapeau. Mais je n'en suis pas sûr.)

Tiens, tiens, appel à toutes les brigades : jeune couple en flagrant délit. Garçon et fille (précisons, par les temps qui courent...). Tranquillement installés, à l'aise.

Insoucieux des passants. S'ils font ça ici, c'est qu'ils vivent chez leurs parents, pas tous permissifs faut croire. Chez eux fi-fille ne s'amène au petit-déj, tous les quinze jours, avec un nouveau mâle inconnu, la tête hirsute, sorti de sa chambre : « --- C'est Thierry! Je l'ai rencontré hier... » Le cheveu ras qui grogne un « Salut! » avant de plonger le bec dans les corneflexes.

Elle a un joli museau, des joues d'enfant, des rondeurs (vacherie ! pour qui ?) haut dressées. (Je ne vous gêne pas, faites comme si je n'étais pas là.) La voilà sur lui. Sans cesser le bouche à bouche. Reptations labiales spasmodiques, recouvrements de biais, emmêlements de babines. (Saccades doubles, salto arrière, admirons l'astuce des mouvements, le travail que ça cache, la beauté de l'entraînement !) Toujours collés serrés (pourtant nous n'en sommes plus aux figures imposées). De véritables artistes. Quand respirent ils ?

Renaud, l'homme invisible, s'approche : Attendez, laissez-en un peu pour lui! (Observons les tourtereaux.) Ah! Comme il est avec eux, comme il partage, comme il joue le vampire des sens. Prêt à clamser ? Le cancer ? Vous n'y êtes pas. Il ne s'est jamais senti si allant, la pleine forme, l'avant-tabac, la jeunesse revenue.

L'œil en coin, il ne quitte pas ce qui s'agite sous le ticheurte, emporté par quelle houle, de combien de doigts ? Le bouton effronté du nombril palpite, miroitant oeillet de nacre. La fille est en short, moins pratique qu'une jupe, elle devrait le savoir, aurait pu prévoir. La ceinture est descendue fort bas, on voit une soutache de dentelle blanche.

Il aimerait posséder des mains immatérielles, toucher sans être senti, profiter de l'occasion. Se glisser partout. Sans discours préparatoires. Sans avoir à demander s'il vous plaît. Sans mériter sa chance. Sans être séduisant un minimum. Sans être obligé de ressortir deux mille ans de bobards. Sans devoir être à la hauteur. Exercer son bon plaisir, point à la ligne.

Le vent colporte des bruits de muqueuses ventouses. Ils ne le voient pas, ils ont trop à faire. Il va déranger, contraint à passer tout près, derrière eux. (Prenons notre temps, grimpons sur les roches. Vite essoufflé, plus si jeune homme que ça ! Ramené à la réalité. Vérifions où l'on pose le pied. Arrêtons-nous, et profitons de la vue, pendant que nous sommes au balcon. Rassasions nos avides pupilles.) Le rond petit ventre nu, le doux ventre blanc. Où est passé la dentelle? Mangée apparemment par une poignée de varech blond qui dépasse, là. Vraiment, ils ne s'en font pas. Ils ont l'univers pour eux seuls. Personne d'autre n'existe.

(Ah, je glisse, je glisse !) Une pierre qui roule, le voilà trahi. Leurs bouches se décollent. Il les a dérangés. Pas si sûr. C'est une fausse alerte, une pause, un simple changement technique à la mi-temps. Elle, à cheval sur lui maintenant. Elle

qui prend les rênes. (Continue, ma belle, au pas, au trot, au galop, tu y es ! Oui, oui, ooouuuiii...)

Il s'est tordu la cheville. Encore un rocher à escalader et il les laisse tranquilles.

Renaud marche maintenant à l'abri sur le chemin de douanier. Soudain vanné. (De l'exercice ou de la participation au spectacle ?) En tout cas, c'est plus facile ici que d'avancer dans le sable. Ah, maintenant, ce truc mouillé, cette sensation de froid poisseux, c'est déplaisant. Il aurait mieux fait de passer par l'autre côté, finalement.

Il prend le temps de goûter le paysage. Voilà belle lurette qu'il prend son temps. La pratique de sa présence au monde demande répit et recueillement. Les sensations ne naissent pas sous le sabot d'un cheval, il faut se rendre disponible -- une expérimentation qu'il enrichit depuis quarante-cinq ans, qu'on se le dise.

D'un côté il accueille le frisson des roseaux, toujours la même phrase frissante. Il y eut un âge où il se demandait à qui parle le vent dans les feuilles, ce qu'il confie dans cette rumeur de papier de riz remué, dans cette crépitation douce. Désormais, c'est le bruit que produisent ses bronches. En nettement moins poétique.

De l'autre côté, le zonzon des abeilles au-dessus du colza. Il avance entre deux murmures de la nature. Là-bas, sur l'île aux Moines, une lueur sanguine caresse le haut des pins. Il arrive à hauteur de la maison de Caradec, l'ostréiculteur. Caradec lui garde des crevettes fraîches dans son vivier, il téléphone dès qu'il a un arrivage. Renaud salue le pignon blanc. Un brin de politesse, ça ne fait jamais de mal.

Quelques anecdotes authentifiées du sort de l'appelé en Algérie. Quelques pochades de spécimens guerriers. Croqués sur le motif, témoignages de première main, vous me connaissez, je n'invente rien. Pris parmi les pauvres types --- un million deux cent mille s'il vous plaît --- qui ont fêté au gros rouge, à la bière, et avec un coup de cafard balèze, leurs vingt ans dans le djebel, entre les années cinquante-quatre et soixante-deux. Chargés de foutre le bordel, de tuer, d'égorger des villageois, au nom du maintien de l'ordre. Vingt-quatre mille sont rentrés, échappant aux dernières joies de l'acné, la peau bien tendue sur les os, le corps droit et cambré entre quatre planches. Avant de quitter le pays, des milliers de généreux donateurs ont fait cadeau au désert, qui de son bras, qui de sa jambe. Sans parler de ceux qui ont immolé leur âme sur un piton, noyé dans la barbarie quotidienne leur capacité à contempler le monde, à conserver le sentiment de vivre pour quelque chose.

A tout saigneur tout honneur, le sous-lieutenant Colpo aboyait pour notre édification les vertus militaires, dès le lever des couleurs. Ses paupières rouges de conjonctivite sous le rais de l'aurore, il curait ses dents jaunes d'un bout d'allumette taillé en pointe. Un nabot qui m'arrivait à la clavicule et compensait son menton fuyant en se tenant le cou soudé aux épaules, tel Eric Von Stroheim dans La grande illusion. Sans tromper personne. Il pensait mettre à profit son profil de requin édenté en défendant avec raideur des principes, revendiqués de ses aïeux : l'esclavage, la peine de mort, la suppression du vote des femmes, cette source de chienlit. Sa morale d'épicier qu'il proclamait en bloc, il se l'appliquait en faisant le tri.

Petite faiblesse, chaque vendredi Colpo se faisait une piqûre --- de « camphre » me disait-il --- en m'empruntant la clé de l'armoire à pharmacie. Puis il s'en allait à Fouteh, à dix-huit kilomètres, un village de cabanes terreuses, habitées par un troupeau d'enfants, des vieux décharnés, et une poignée de femmes sans âge. Il y rejoignait une grosse pouffiasse Italienne, tenant commerce sur quatre planches où trônait une partie des approvisionnements du poste, qu'elle revendait aux soldats. Une fausse blonde, dite Mata-Hari parce qu'elle couchait de préférence avec les sous-officiers. Elle avait vécu quatre ans à Paris, et s'était échouée ici. On

l'apercevait, en traversant le douar, qui se rafraîchissait d'un éventail où figurait sur fond noir une tour Eiffel argent.

Elle massait notre coquelet, chef de section, en lui décrivant, d'une langue entravée par le cure-dent avec lequel elle décroissait ses molaires, le ballet des phares, sous la pluie, place Clichy, le rouge et vert des phares au néon qui orientent vers le port les matelots errant au long des côtes de Pigalle. Puis elle lui prêtait l'éponge morte de son ventre, décolorée à l'eau oxygénée de l'infirmerie du poste.

Chaque fois qu'il y retournait, Colpo faisait une prière à Sainte Rita pour que la baleine ritale n'ait pas, de son séjour dans les eaux parisiennes, rapporté quelque maladie généreuse de séquelles. Mais la perspective d'oublier dix minutes le bled, de s'imaginer de nouveau dans son cagibi de divorcé, dans le 19^{ème} arrondissement, était trop puissante. Il courait vers le gourbi où les blattes naviguaient sur les cartes postales, punaisées aux murs, de pavillons banlieusards en de nostalgiques avenues aux appellations de grand soir soviétique, jamais survenu autrement que sur les plaques de rues à Saint-Ouen, Le Blanc-Mesnil et Gennevilliers.

Il était de retour au petit jour, épuisé d'avoir tellement pédalé après la maigre satisfaction dont la piqûre du soir était censée préparer la levée. Au moment fatal il avait eu du mal à soutenir ses principes devant le dahlia putréfié baillant sous le triple ourlet ventral de l'épicière. Elle râlait vertement d'ouvrir ses vastes cuisses amicales au mirage d'un emballement de bélier, pour ne recevoir que les secousses nerveuses d'un agnelet.

Colpo, dans la lumière rase, clignait des yeux sous le corail de coquille Saint-Jacques qui ornait le bord de ses paupières, marchant de l'allure méfiante et saccadée des hiboux.

Il n'y avait pas de semaine sans que Colpo n'ordonnât de dresser une embuscade. Pour le plaisir. Nous passions la fin de la nuit sur la montagne, à se les geler, dans la lueur d'une aube veloutée, loin du ciel hâve auquel j'étais habitué. Ici, rose comme une chair de femme, puis un bref instant violette épanouie.

Par chance souvent je me retrouvais au côté de Gilles, un instituteur du Vercors. Nous partagions des souvenirs champêtres : ces galopins qui dénichaient les merlots, puis lâchaient sur le sol les piaillants monstres dérisoires. La peau tirée sur les allumettes en bataille de leurs ailes couleur de cadavre. Ils boulaient contre la première motte de terre, le jabot agité d'épouvante. Lassé du spectacle, un gamin achevait à coups de pierres leur trébuchante existence, mais il en épargnait un ou deux. Avec la satisfaction de se sentir magnanime.

Et nous, les pacifiques, après la fouille des mechtas, libérés d'avoir éventré des sacs, renversé des paillasses, déchiré des vêtements et cassé en mille morceaux des ustensiles de cuisine, nous laissions rentrer les smalas de femmes et de gosses, conscients de notre grandeur d'âme pour n'avoir pas cette fois mis le feu ni violé, ni abattu personne.

Colpo, son plus haut fait de guerre consistait à améliorer de mois en mois le nombre de canettes qu'il ingurgitait à la suite, les alignant sur la planche crasseuse qui servait de bar au fond du foyer. Il accumulait les citations pour actes de courage : il avait sacrifié les trois-quarts des hommes de son ancienne section. Il était donné en exemple dans la compagnie, en voilà un auquel le colonel n'avait pas à reprocher d'économiser ses effectifs.

Les « fellaghas » dessoudés de la journée, Colpo les fêtait au pernod. On rebaptisait rebelles et hors-la-loi les fellahs rencontrés et ratiboisés pour les besoins des statistiques, pour terroriser la population, pour venger un copain mort. Colpo envoyait une jeep jusqu'à la garnison, sur soixante kilomètres de mauvaise piste, quand le convoi de ravitaillement avait oublié la précieuse liqueur. Hervé, le Rennais, que j'ai enveloppé d'un drap sale, a été récompensé de la médaille militaire pour faits d'armes, à titre posthume, tout ça pour que la boisson couleur jaunisse noie les trop longues soirées du foyer.

Chaque soir, le pernod luisait faiblement dans un cercle ophidien au fond de la bouteille. Tous veillaient, retardaient l'instant de mettre la viande dans le torchon, comptant sur l'alcool pour assoupir la menace qui levait dans la nuit des ombres plus lourdes que les GMC ou les Renault, recrus de poussière, qui refroidissaient dans la cour. Le verre d'un phare, d'une vitre, accrochait le reflet d'une lampe lors des accès nerveux du générateur.

L'alcool fait des miracles. Colpo, encore plus saoul qu'à l'ordinaire, tomba tout habillé en travers de son lit et il ronfla sur place. Une grenade l'attendait sous son traversin, dégoupillée par le type auquel il avait flanqué quatre heures de *tombeau* : creuser un trou de quarante centimètres de profondeur et se tenir dedans, allongé au plein soleil, une toile de tente jetée sur vous. Le planton a ordre de tirer si vous vous relevez.

Un autre exemple de civilisation française. Philippe, garagiste dans le civil, marié trois jours avant le départ parce que sa fiancée était enceinte, un type ordinaire, et, comme nous tous, avec une intelligence, une sensibilité. Nous débarquions dans un douar en aboyant comme des hyènes pour que les femmes se lèvent et se collent le long du mur de la petite pièce, d'une couleur introuvable. Si des soldats

hésitaient, des copains les devançaient, de vraies graines de spécialistes, déjà. J'étais soulagé de me faire passer devant. Je restais dans un coin, à faire semblant de remuer des couvertures. Philippe était toujours volontaire pour glisser la main entre les jambes des fatmas, et il agitait le bras, remontait jusqu'à buter mollement sur une peau glabre, une chair huilée ici, là, glissante de poudre de riz. Une sueur froide mouillait le duvet qui ombrait la lèvre de la femme, elle qu'aucun homme n'approchait jamais, hors l'époux. Une boule de poils sauvages contractait sa gorge. Philippe s'excitait --- je voulais croire que c'était de découvrir la preuve du récent passage du mari. Ses doigts vérifiaient les picots drus qui trahissaient le rasage. Il poussait un cri de triomphe : "On les a ratés de peu, nom de Dieu !" Ce qui aussitôt déclenchait une nouvelle fouille en règle, une nouvelle envolée des galetas, des vêtements, des objets que les femmes venaient à peine de remettre en place sur la terre battue. Et la joyeuse patrouille se lançait dans la palpation clinique de toutes les habitantes du douar, fillettes comprises, soupçonnables dès dix ans puisqu'il était connu que les Arabes se les marient, ou tout comme, encore enfants. Combien de fois avons-nous déjà contrôlé ce village ? Fouillé de fond en comble les maisons et les gens, compté et recompté les habitants ? Et Colpo, si sûr de son sixième sens, de son perspicacité qui lui avait fait deviner — c'était dans les annales de la compagnie — une cache d'armes sous un figuier à l'écart d'un village parce que le feuillage était brouté net à la même hauteur, signe que des ânes avaient stationné là, le temps d'enfourer quelque chose, Colpo ne remarquait pas l'absence de trois jeunes filles. Elles étaient parties pour la grotte d'une katiba, pétrir la pâte, la faire cuire. Ce sont les femmes qui font le pain. Elles rentreraient dans l'après-midi, car il en faut des galettes pour nourrir une soixantaine de djoundis, fournir à chacun sa ration pour quinze jours.

A part le pelotage, ce qui justifiait les fouilles pour Philippe, ce n'était pas de trouver des armes, non, c'était de chercher de l'or, de l'argent. Tout était bon, un bracelet, une montre, un collier orné de napoléons comme aiment à en porter les Musulmanes. Il avait sur lui une pince à tout faire, elle lui servait à briser les cadenas, à arracher des mâchoires du cadavre encore chaud une dent qui brille, après une échauffourée. La section se mit au diapason. Quand on tombait sur une réserve de blé, de farine, on emportait tout et Philippe allait revendre la marchandise aux colons les plus proches. Colpo avait sa part et le soir tous deux faisaient la nouba en éclusant la réserve du foyer.

Pour la troupe, le foyer, c'était la gamelle. Je tendais au cuistot mon ustensile d'aluminium tout cabossé et terni. Et vlan ! Des haricots blancs. Et re-

vlan ! Un fond de confiture. J'allais m'asseoir sur les deux marches de la cour, ou sur mon lit. Je mangeais vite. Il n'y avait pas de rab. C'était vite fini.

Dernière touche au tableau : Philippe encore, couché sur la roche, à deux pas de moi, observe une petite fille en djellaba bleue, tourbillonnant dans son jeu avec la lumière. Il la tient longtemps au bout de sa mire. Et parce qu'il se trouvait là, à cette heure, désœuvré, parce que tout devenait l'ennemi, la pâleur du sol comme la chaleur, parce qu'il était prisonnier du soleil, parce que la consigne, absurde, lui interdisait de boire, le doigt, d'un mouvement imperceptible sur la gâchette, envoya, à trente mètres de là, la petite vivante, la somptueuse étourdie perdue dans ses rires clairs, bouler le nez dans la poussière.

Pour compléter le tableau de cette communauté virgilienne, je ne saurais oublier le capitaine Vieilledent, Petites moustaches, lèvres pincées, sourcils taillés aux ciseaux, toujours vêtu de jeans collant et frais repassés, de rangers à gros lacets de cuir ciré, on aurait dit des chaussures de boxeur. Quand il était de tournée dans le coin, il nous faisait mettre en rangs, il trifouillait de sa cravache ce qui le grattait au bas du mollet, et nous réclamait à cor et à cri : « Une cache ! Des mines ! Des fusils... Ce que vous voulez, nom de Dieu ! Je ne suis pas difficile ! Bon Dieu, montrez-moi quelque chose ! Une preuve ! Un fell estampillé de sa willaya ! Du bougnoule ! Qu'on fasse du chiffre... » Colpo baissait le nez, et soucieux de mieux orienter la concentration de son supérieur, regardait ostensiblement sa montre, tapotait le verre comme pour vérifier qu'elle fonctionnait et rappeler ce qui patientait à Fouteh : la fillette aux pointes neuves qui tendaient ses oripeaux, ses cuisses de grenouille qui s'ouvraient à la première gifle, et le pan-pan cucul qu'elle recevait, qu'elle donnait sur ordre, et toute excentricité qu'il plairait. Le galonné se calmait, fouettait d'un coup de cravache la chienne Gina venue renifler de trop près la fermentation de son entrejambe. Il achevait de lui montrer son affection d'un raide coup de pied sous le ventre. Elle gémissait comme il aime.

Alors il nous saluait avec une urbanité affectée et courait à sa jeep. (Je me demande pourquoi je pensais, chaque fois, au corps nu, supplicié, que j'avais vu peu après mon arrivée, couvert de mouches gloutonnes, exposé au plein soleil sur un capot de Dodge, au milieu du village d'Ener, dégageant cette odeur qu'on identifie tout de suite même quand on ne l'a jamais respirée.)

A la torture et à l'orgasme, servait, selon la rumeur, la cravache du capitaine Vieilledent. Installé à Boujna, dans la villa d'un colon dont il tripotait les ouvriers agricoles, il cassait de l'Arabe le jour, mais ne détestait pas la nuit se coucher contre. La racine de ses cheveux gris passés au cirage formait sur son front un

soutien-gorge noir qu'il porterait sur le crâne avec quelques années d'avance sur le héros de la *Dolce Vita* hésitant à entrer tout à fait dans l'orgie. A la chevière maigrichonne, Vieilledent confiait sa cravache pour qu'elle lui cingle ses fesses en noyaux de pêche. Sa petite moustache en tressaillait d'aise, avec, aux extrémités, des tremblements de chat. Les vibrisses de son long nez hérissés par une érection sensationnelle, il ne pouvait étouffer entre ses dents jaunes les cris que déclenchaient la brûlure des « sardines » écarlates sur son postérieur de plâtre, appliquées par la petite en rangs bien alignés, comme sur les épaulettes qu'il avait quittées.

Le trait déclenchait dans les chambrées une inventivité réconfortante. La vision du capitaine à poil, ses maigres quartiers de lune fouettés par la fillette, faisait du bien, rassurait, elle prouvait que la vie continuait son cours. Et les bidasses jouaient longtemps de ce spectacle, avant de glisser au rêve d'une femme, d'une fille disponible. Eux qui ne possédaient, pour se pencher sur la catapulte hésitante de leur piété que les étoiles qui clignaient au dessus d'eux de leur oeil dur.

Une cigarette me pend de la lèvre, collée par la salive. Je ne l'ai pas encore allumée et voilà bien dix minutes que je vais et viens avec elle au bec. Je ressemble à une poule qui a déterré un ver. Je résiste encore. Sans savoir pourquoi.

J'aimerais poursuivre le récit de mon emballant quotidien sous les drapeaux avant de griller la fine roulure qui se pavane au balcon de ma bouche. C'est bon de temps à autre de se croire capable d'une volonté de fer, de courage, de vertu. Aguichantes spécialités qui, dans ma situation, sont complètement superflues. Revenez-y d'un vieux relent de catéchisme, des beautés de la privation pédagogique.

Actuellement ma seule quête quotidienne a pour objet de l'eau minérale. Je ne bois plus celle du robinet. Elle ne se présente sur l'évier que flanquée des nitrates déversés par les agriculteurs dans les champs, avec un désintéressement dont on ne les remercie pas assez. Ces braves gens se rendent au baptistère du Crédit Agricole, comme leurs parents hier à la chapelle, toucher l'eau bénite des subventions européennes, assurés de la valeur rédemptrice des virements bancaires. Les nappes phréatiques bénéficient gratos de leurs engrais, de leurs lisiers, de leurs pesticides, avec la bénédiction électorale des préfets, des maires et des politiciens de tous bords.

Je note ça au passage, reste d'une ancienne capacité de m'indigner. Désormais je prends le monde comme il va – que rien ne change, je m'en fous. A quoi bon lutter contre la bêtise moderne ! Contre l'esclavage de la norme, dictée par le business, la publicité.

Avant mon cancer, moi aussi j'ai guetté mon tour de taille. Je m'effrayais de l'épaisseur de graisse déposée de printemps en printemps autour de mon nombril, et qui consolidait ce que Jean-Paul, entre deux cigares, appelle le risque cardiovasculaire. Les classes laborieuses n'ont plus peur de Dieu, mais vivent dans la malédiction de ne pas ressembler aux silhouettes des magazines. Ils comptent sur leurs coronaires pour tenir bon contre leurs péchés de gras et de vin rouge, espérant obtenir l'indulgence plénière de la Sécurité Sociale.

J'ai mentionné au passage une des occupations favorites des appelés, profiter du moindre instant de tranquillité pour se masturber, se taper la colonne. Les grillons

fous frottaient à cent à l'heure leurs élytres et les jeunes mainteneurs de l'ordre tâtaient sous le slip kaki des échelotes trop lourdes dont la tige par instants ressuscitait. Ils n'avaient pas toujours le temps d'achever leur affaire. Mais chaque nuit, les jambes raides, un orteil coincé dans un trou du drap pas changé depuis trois mois, ils s'acharnaient à s'offrir les sursauts tétaniques de la grenouille, quand la pile du cours de sciences naturelles électrisait ses cuisses gitanes. Ils fallait chercher au diable vauvert le vague souvenir d'une vendeuse décolletée, d'une secrétaire court-vêtue, d'une collégienne aux genoux rouges, d'une boulangère aux seins fidèles sous le pull ajouré --- filles et femmes de paille ennoblies par dix, vingt mois d'éloignement et les spectres de l'absence. Qui venaient se jeter sur leur paillasse de troufion, dressant haut la bonde parfaite de leur nombril et l'ogive de leur pubis. Et, après quatre interminables minutes de va-et-vient de la paume sur le verre de lampe trépidant, sur l'espèce de limaçon nerveux qu'ils protégeaient là, ces rondeurs fantômes se liquéfiaient, leurs joues de pomme d'api pâlissaient brutalement et la chambrée n'était plus peuplée que du poids sourd des corps qui se retournent. On entendait l'ânesse Brigitte, attachée sous la fenêtre, qui cherchait un reste de feuilles dans son seau.

Les plus visionnaires s'abandonnaient à la consolation de Brigitte. L'ânesse y allait de bon coeur. Ses lèvres étaient étrangement fraîches, malgré le souffle brûlant de ses naseaux. Sa longue oreille se relevait d'un coup à l'horizontale avant de redescendre. On eut dit le clignotant en forme de coupe-chou de la vieille 202 de mon oncle Maumau, qu'il rabattait en sortant la main par la portière, du geste apaisant dont on ferme la paupière des défunts.

Brigitte avait été éduquée par plusieurs contingents. Sa langue râpeuse savait ce qu'elle cherchait. Elle saisissait le mol épi du bonhomme dans ses babines collantes --- de vraies méduses, inquiétantes d'affection. Elle ne s'étonnait pas de ce gros doigt surnuméraire de l'homme, et le promenait bientôt, en pleins hoquets, au milieu d'une cuillère de crème stupéfiée.

Les prosélytes avaient un frisson glacial sur l'échine quand ils l'entendaient grincer des dents (elle mâchonnait un poil). L'idée brutale venait qu'elle pourrait, en une amicale mais brusque nervosité, mordre ce qui n'était déjà plus qu'une jonquille fanée, trempée dans le lait de son trépignement orageux.

Si, pour me mettre en état, j'avais besoin d'évoquer un ventre, des seins, une peau, c'était rarement sur Maelle que je braquais le projecteur. Pas davantage sur une fille d'un ancien bal du dimanche. J'appelais à moi des seins et des fesses sans nom, sans âge (mais souples et lisses !), sans traits définis. Je les invitais à une disponibilité sporadique sous mon drap. Je me demandais parfois si ces

instants valaient la sensation béate de pisser après qu'on a dû longtemps se retenir (se soulager enfin constitue peut-être l'expérience la plus concrète de l'extase, pendant deux immenses, éternelles minutes).

Démocrate armée : nous étions pour la réjouissance logés à la même enseigne. Tempo du poignet, rouleau de la paume, entre index, majeur et pouce, comme pour les cigares. Nous recherchions moins à satisfaire un besoin physique qu'à nous procurer une éclipse, une échappée hors du présent. C'était un efface temps. Dès qu'on pouvait, puisque ça faisait du bien, pourquoi se priver ? Au moins, cette minute-là, on oubliait les yeux blancs du dernier gars évacué à Batna, la bouillie rouge à son genou, et dessous, plus rien qu'un emmêlement de bandes Velpeau. Alors, oui, n'importe quoi pour se tirer, pour se croire loin. Brefs instants volés à l'armée, à l'Algérie, au calendrier enlisé, aux semaines punaisées sur le mur.

La page Algérie, j'aurais dû l'écrire sur le sable, et laisser le vent l'effacer. Le vent, ce n'est pas ce qui manquait. Mais elle a tenu bon, mieux que si je l'avais gravée au burin dans le roc. Elle est toujours là, sale et racornie. Elle pèsera sur moi jusqu'à la fin.

J'aurais aimé être capable à son sujet de phrases moins navrantes qu'à l'habitude. Par exemple vous offrir un lot de métaphores heureuses, des échappées de jour à travers le feuillage. On peut rêver.

Ai-je été plus adroit, à mon retour, pour décrire mon enviable condition d'appelé à ceux qui n'en avaient rien à secouer, les collègues, les voisins, les badauds enthousiastes qui applaudissaient les défilés du quatorze juillet et du onze novembre ? Les éclopés, les macchabs, les de cujus ne défilent pas.

Je pioche dans mes travaux d'écriture d'alors. Je ne m'y reconnais pas. Pourtant chaque jour je grattais du papier, je prenais des notes. Je jouais au petit reporter. Je visais à témoigner. J'enfilais des perles dans le désert. Je prêchais pour les palmiers. Mais je vous fais grâce des pattes de mouche de ma période Albert Londres, Joseph Kessel, etc. J'ai seulement l'espoir de vous faire palper la joyeuse inanité de ma petite tragédie. Je me tape de la grande Histoire, c'est l'infime, la mienne qui m'intéresse. Et justement, ma période contemporaine, on me l'a ratatinée avant même que j'eus le droit de voter.

Dans les années quarante où j'ai le doux souvenir d'avoir vu le jour, nos pères, après que les culottes de peau de notre grande armée avaient pris une culottée, ont prétendu être du bon côté, celui de la liberté, des droits de l'homme et tutti quanti. Et ce sont eux qui, à peine réchappés des oeuvres du coloriste Hitler, ont élu des valeureux de sous-préfecture qui se sont empressés, les yeux fermés, de livrer l'Algérie aux Bigeard et Massu de tout poil, à leur philosophie horriblement saine, à leurs joies d'alcooliques dépendants, à leurs méthodes en chemise brune déjà rodées en Indochine. Alors, de délicats et jeunes philanthropes comme vous et moi (enfin, comme j'étais...) se sont révélés des tortionnaires plus qu'honorables, des violeurs de bonne facture. Quand les infamies ont commencé de transpirer, les preux péquenots de nos paroisses, villes et villages, se sont bouché le nez, les yeux et les oreilles.

Du premier au dernier jour j'ai écarté d'instinct les chances de trouver de profondes raisons d'affinité avec ce coin perdu de Kreuvéhla, ce poste avancé de la

République. Et, voyez la qualité de mon intuition, ce fut l'ennui, la sinistrose, et l'horreur. Pas l'horreur métaphysique, la noble abjection, non. Des abominations domestiques, des atrocités routinières, celles auxquelles on s'habitue, qu'on finit par ne plus percevoir. Je les ai côtoyées, elles firent partie du décor comme le reste, la saleté, la faim, la soif. J'ai fini par accepter sans haut-le-cœur l'infirmier pitoyable que j'étais. J'ai salué avec entrain les journées palpitantes où le sergent, sur la main courante du poste, notait avec soin : RAS, de son hésitante et pensive écriture. L'ennui éducatif me fut bénéfique : il m'a fait discerner que ma terne vie d'avant avait recelé d'innombrables charmes (et je ne songe pas seulement à Maelle).

Je ne parade pas, j'étais ni plus ni moins fainéant et dégonflé que les neuf dixièmes des chanceux affectés à Kreuehla.

Renaud Martelod, notre héros, quittait un jour sur deux le poste, harnaché en échappé du bat'd'Af, pour grenouiller avec quelques gais lurons dans le secteur. Il gardait le sens du merveilleux. Il observait la mollesse ordinaire de son âme qui s'évaporait comme la rosée sans origine du djebel d'Amfil Tahmer. Avant neuf heures du matin, la joue ridée de la montagne brillait d'une clarté sèche, entre les minuscules buissons grisonnants, échappés au rasoir malhabile des gelées nocturnes.

La monotonie de mon existence passée (vous vous souvenez : confort, tendresse, aisance, éducation, sociabilité) m'apparaissait métamorphosée, dotée d'une mystérieuse ferveur mais retombée, une ferveur que je n'avais pas éprouvée en son temps. Dans l'aridité du bled, je ramenaient à moi l'affection humide des vaches de Lesteno. Elles poussaient leur mufle chaud contre ma poitrine, cherchant la paille de mon cœur. Et je

souriais de bonheur au souvenir de leur anneau de fer qui me fouaillait avec le tortillement d'un ver de vase, couleur ardoise, brillant du mucus de leurs naseaux.

Devinez le grand sujet de conversation entre des hommes de vingt ans privés de la proximité de femmes... Les filles, vous avez gagné. Là-dessus mes dignes compatriotes se montaient le bourrichon en propos exaltés. La façon dont ils en parlaient affectait ma nature sensible. Des filles, ici il n'y en avait pas, et il valait mieux ne pas songer à séduire une Musulmane.

Les gaziers perdus (les *gaziers* et les *gusses*, j'aurais dû vous prendre à témoin plus tôt du vocabulaire à succès sous les dattiers, dans les cinq mille postes algériens, à trente types dans une guitoune de toile, ou au mieux à l'abri de trois parpaings et d'une tôle ondulée. J'ajoute que, farceurs comme nous étions sur nos pitons desséchés, on adorait s'appeler *Max* entre nous), donc les gaziers perdus enviaient les paras rentrant de ratissage, qui vidaient une caisse de Pills --- l'approvisionnement en bibine était plus soigneusement organisé que celui des munitions --- et avaient droit au bordel, le fameux BMC. Le crâne ras déballait son petit matériel fripé sous le nez du toubib assis au pied du camion bâché. La bâche abritait un chapelet de promues, européennes et arabes.

Pour un cerveau galonné, c'est une loi de la nature : la virilité au combat se nourrit de son pendant d'instinct sexuel, brinquebalant entre les jambes du brave. D'où l'importance de ne pas frustrer la bête de l'exutoire à son quart de centilitre de semence, dès lors qu'on lui demandera demain d'utiliser l'animalité de ses muscles et l'absence de ses neurones.

On peut croire s'imaginer, en temps normal, à froid, les pieds au chaud, ce qu'est la guerre... Je vous y invite cinq minutes. Mais quelle idée pourriez vous vous en faire sans le danger qui menace, l'imminence d'être tué ? Sans avoir vu, à deux mètres de soi, un camarade fauché par une balle ? Les autres vaquent à leurs affaires, ils continuent de fouiller les habitants des mechtas, contrôlent, palpent, renversent à coups de crosse les ustensiles de cuisine, éparpillent les tas d'étoffes. Sans un regard pour le cadavre. Comme s'ils tournaient autour d'un tas d'ordures.

Et comment se représenter la réalité sans avoir assisté, au retour d'une raffle, d'un accrochage, au déchargement du GMC ramenant des prisonniers. Morts et blessés dans le même tas. Quelques uns asphyxiés pendant le trajet. On les débarque en les tirant par les pieds. Les corps encore souples tombent de tout leur poids depuis le plateau du véhicule. Entendez le bruit sec du crâne contre les cailloux, ce bruit de baigneur en plastique qu'enfant nous avons fracassé contre un

mur, le bruit d'une matière dure et creuse qui se brise, le craquement de petit bois de l'os. Un bruit qu'on n'oublie pas.

Et tel que vous me voyez j'ai été livré tout jeunot à cette poigne qui m'enserrait la poitrine, me crochait les tripes, me faisait remonter dans la bouche l'acide aigreur d'une défaite intime, personnelle.

Aucun jour gagné n'apportait une certitude, aucune semaine n'ajoutait de garantie. Tant que je n'aurais pas repris le bateau, quitté pour de bon cette terre, ce pays, je ne pourrais songer à un futur. L'avenir m'était interdit. On m'en avait enlevé le simple goût, on m'avait opéré à cru, et pour cacher les traces, on m'avait coiffé le crâne d'un béret, d'un casque. La faculté de se projeter dans l'avenir repousserait-elle, une fois rentré ? Je m'accrochais tout de même à cette idée.

Un matin de novembre, j'ai commis le geste fatal. Les regrets sont inutiles. Il est trop tard pour briser l'ardoise où s'inscrit la seconde interminable où tu tues un homme. C'était à peine un homme, c'était encore un enfant. Un gardien de chèvres de peut-être treize ans. Une seconde suspendue, intemporelle, tu notes malgré toi le bref sursaut de la tête, le mouvement de la nuque vers l'arrière. L'œil rond, stupéfait, l'œil noir tourné vers toi, son regard fixe, pendant qu'une bouillie rouge envahit la guenille à hauteur de poitrine, et glisse, modeste avalanche écarlate, jusqu'à la ceinture, puis sur la pierre sèche du djebel Kel Rihr.

Tu pensais que ça ne t'arriverait pas. Pas à toi, pas à Renaud Martelod. Tu saurais l'éviter, faire semblant s'il fallait. Tu aurais la force d'âme pour résister. Ce n'était quand même pas la mer à boire de tirer à côté. Maintenant tu sais. Tu te trompais. Tu es comme les autres. La connerie humaine remonte du fond, chez toi aussi. Les attributs de la bête relèvent la tête.

Ce jour-là tu as vécu en direct, pour la première fois aussi (décidemment, tu inauguras) les ébats intimes de tes boyaux, l'empoignade incestueuse de tes intestins avec l'estomac, la vessie. Une vraie partie de plaisir. Ça a roulé, boulé, rouscaillé et tangué là-dedans. Tout était malmené, balancé bord sur bord. Tu t'attendis au pire. Il est beau l'homme, le roseau pensant, dans l'imminence de se chier dessus. Trahi par les tripes. Incapable de songer à rien d'autre qu'à conserver un vague et minimal string de dignité. Dignité ? Tu n'étais donc pas complètement retourné à l'animal. (Constat reconfortant, je n'avais pas touché le fond, j'avais encore de la marge.)

Aux yeux des autres, je n'avais pas changé. J'étais le même ours, même figure, même peau, mêmes gestes inconstants pour déboucher une bière, mêmes silences. Pourtant j'avais franchi une frontière, je vivais dans l'angoisse de

recommencer, dans l'indignation glacée de ma hantise. Avec dans le ventre le mildiou d'une solitude absolue.

Je suis rentré au poste, l'arme fumante, par une fin d'après-midi splendide. Sur le bord de la piste, un petit garçon vendait des dattes d'un jaune clair. Le ciel se dressait au-dessus comme les perdrix Khangas sur leurs longues pattes. Je les effrayais à l'aube quand je prenais mon tour de garde.

(Oui, j'étais ce long mollusque – déroulé, un mètre quatre-vingt trois – qui attendait la quille. Sur la plaine de mes rêveries je flottais avec de plus en plus de difficulté. Mon tapis volant était mouillé, trop lourd pour planer, et entre mes lâchetés, mes mauvaises odeurs, mon tabagisme, mes semi ivresses à la bière, et mes velléités de trouver au milieu de tout ce bazar un vague sens à l'existence, cette période fut assez déconcertante. En fait un vrai patchwork. J'ai le sentiment qu'un autre ne s'en serait pas tellement mieux dépêtré. Une consolation, comme vous devinez ! Mon adolescence n'avait pas eu le temps d'aller à son terme ; de donner ses fruits. A la sortie de mon temps d'Algérie, je me retrouverai marié, père de famille. Sans avoir rien manigancé, sans avoir rien vu venir. Epique destin, non ?)

De grandes coulées de lumière gouleyante arrosent d'un miel clair mon morceau de paysage. Super beau temps. Oubliez. Ce n'est pas une raison pour y venir, il y a déjà assez de monde, assez de baignoires puantes dans le coin.

J'ai repris mon vélo tout à l'heure, au grand dam de Pauline, facilement inquiète. Royal, je lui ai donné son après-midi. Byzance m'a vu partir en aboyant de fureur. Je fais mon pèlerinage hebdomadaire de l'été (je profite), je longe l'étang du Der, traverse St Colombier, etc. Le passeur a repris du service à St-Armel. Une bonne demi-heure et je franchis le bras de mer vers Montsarac. La côte est raide pour gagner Kerbourdon ; là, je vire sur la droite et deux kilomètres plus loin, j'atterris dans les marais pleins d'oiseaux. J'y arrive plane plane. Je prends le temps qu'il faut.

Je suis de bonne composition, je m'extasie de tout, du vert des arbres, du brun de la terre remuée. Je m'enfonce courtoisement dans la verdure et l'humus, je m'y confonds, j'en faire partie. Le bocage est irrigué de ruisselets courant sous les herbes. Ça me coule de partout.

La crête des vieux labours prend un air de plâtre sale. Je longe des rivages du golfe considérés dans ma jeunesse comme déshérités. Un clochard n'aurait pas voulu avouer crêcher dans les parages. Aujourd'hui les rares terrains disponibles sont à prix d'or. On a construit partout des maisons en "nouveau breton", les mêmes pierres de chaque côté de la même porte pour nains, en arceau. Le même crépi banc cassé, beige ou rose. Reconstitution des masures d'autrefois, des cahutes de paysans, des bercails de purotins. Le toc flamboie, volets en plastique, lumignons pour ruelles dignes d'Eugène Sue, faux puits avec le seau, la chaîne... Jésus, Marie, Joseph, comme disait ma mémé, donnez-moi l'agilité du cambrioleur, la rogne aveugle du vandale de banlieue, faites de moi un pyromane, un sérial allumeur, que je boute le feu, que je débarrasse de toute cette vulgarité les terres de Viviane, de Merlin et d'Arthur !

Là-bas, derrière un muret, une tondeuse s'acharne sur une touffe d'herbe récalcitrante avec des opiniâtretés de roulette aux mains d'un dentiste fêlé. Des canettes en verre, en métal, des boulettes de pétrole souillent la grève, des sacs en plastique sont accrochés aux épines, frottés à la haie par le vent. De loin, on les prend pour des oiseaux, les ailes déchirées, s'agitant pour se délivrer.

Je profite de ce retour au calme pour vous faire un aveu. Je vous ai roulé dans la farine. Je veux rectifier mon balèze mensonge quant à la fin de mon histoire avec Maelle. Je replie la toile de mes exploits guerriers, et je vous convie à repasser un instant la Méditerranée. Nous revenons quatre ans en arrière.

Je ne souhaite pas me montrer plus ridicule que je suis, et surtout plus commun encore. (Voyez-vous, j'aurai le sentiment d'avoir réussi mon présent travail si j'aboutis à vous démontrer que je ne suis pas totalement semblable aux autres, que je ne fus jamais strictement identique à la majorité des gens, --- Je crains qu'il soit bien tard.)

Mais entre nous, que tout soit nickel ! J'ai clos le chapitre de la rue Tender par une grosse salade. Vous avez déploré (j'espère) la fin tragique de Maelle. Vraiment, quelle malchance cet accident !

Mon trouble, mon chagrin fou, mes journées les yeux plein d'eau salée, tout était naturel. Le chambardement était légitime. Surtout à quinze ans, surtout un premier amour. De quoi rester marqué pour la vie. (Comptez là-dessus et buvez de l'eau ! Aux premiers nénés bien tournés, je serais reparti pour un tour. Mon drame, c'était le sevrage ; soudain ne plus avoir une paire de lolos à peloter.)

Comme je tiens à votre confiance pour la suite –le pire est peut-être à venir --, j'ai besoin de régler cette affaire séance tenante. Qu'on ne puisse glisser une feuille de papier cigarette entre vous et moi. Je vous dévide à fond mon chapelet cette fois. Scrupuleusement, voici ce qui s'est passé. Etes-vous prêt à entendre une chose odieuse, une ignominie ? Oui ? Allons-y. Je déballe ce sombre souvenir qui pue au fond de mon sac.

Et d'une, Maelle n'est pas morte. Tant mieux pour elle. Elle a disparu du jour au lendemain, elle m'a planté là. Elle n'a pas eu d'accident, elle n'a pas été renversée par une voiture. Non, elle m'a tourné le dos, elle a mis les bouts vers d'autres cieux hilarants. (C'est moins grave, direz-vous – vous en parlez à votre aise !) Je n'ai pas eu besoin qu'elle m'explique les attendus de sa cause. J'étais au courant, j'ai eu accès au dossier. Elle avait d'excellentes raisons. Des adieux circonstanciés, entre elle et moi, auraient été redondants.

Vous vous souvenez de cette fin d'après-midi où j'ai surgi avec mes poireaux chez la mère Rideau. La vieille, vouée aux anges, en pleine action exterminatrice. Ça vous dit quelque chose, le ventre blanc qui pisse le sang ? les cuisses écartelées ? les genoux levés ? Vous m'avez cru ? Oui ! Merci.

A votre avis, la vieille m'aurait laissé entrer, prendre tout mon temps, profiter du spectacle, si je n'avais pas été lié directement à l'affaire ? Peu plausible. Je suis déçu de votre absence de discernement. Vous auriez pu vous douter.

C'est Maelle qui jouait le lapin écorché, Maelle qui se faisait débarrasser, à prix d'amie, par la voisine. Au grand secret des parents, est-ce utile que je souligne ? Qui l'auraient tuée s'ils avaient su. Qui m'auraient tué par accroc. Car c'était moi, le malin, qui avais planté ma petite graine dans son semis. Bien enfoncée (Encore, encore !) dans la joie et l'insouciance.

Elle comptait partager avec moi l'implication et donc les retombées (elle me connaissait mal), après tout j'étais de mèche dans l'acte déclencheur des enquinements. Mis devant le fait accompli, je n'ai pas reculé. J'ai tout renié en bloc. J'ai mis en doute jusqu'à mon plaisir. J'ai rejeté la moindre part de responsabilité. Puisant dans mes provisions d'autorité, je me suis défilé.

Maelle est allée, seule, expliquer à la remmailleuse des bas Vitos l'urgence d'un remmaillage vespéral. Elle a ramé pour pouvoir payer son écot. J'avais des excuses pour ne pas mettre au pot. Ma mère m'avait déjà surpris en train de piquer des pièces dans son porte-monnaie, j'étais en liberté sous surveillance, je ne pouvais disposer d'argent (Maelle connaissait Maryse, elle pouvait concevoir – pendant qu'elle y était ! --- mon dilemme). J'ai osé lui proposer ce dont je disposais, le prix de quelques paquets de Gitanes ! Elle m'a jeté mes trois billets à la figure (Cette fille enceinte avait plus d'amour-propre que moi).

La mère Rideau a suggéré que je vienne aider, pour remonter le moral de la petite. Mais j'étais retenu dehors cet après-midi là --- un impératif. En fait, l'opération était quasi terminée quand je me suis pointé. Un mauvais point supplémentaire dans le décompte rigoureux que tenait Maelle, à mon encontre, depuis qu'elle s'était révélée fertile.

Je n'ai donc vu que la dernière partie du film. J'ai débarqué alors que la vieille, penchée sur l'ouvrage, s'enthousiasmait de la qualité prometteuse et grumeleuse de l'arrivage.

Je prévoyais que Maelle en sortirait pâle mais requinquée, puisque délivrée de son fardeau. Elle allait me faire un gros bisou pour qu'on oublie tout.

Le lendemain, elle a disparu, elle allait se mettre au vert chez des cousins éloignés, dans la Creuse. Pour ses études, a dit son père. Elle venait d'avoir le coup de foudre pour le soin des bêtes, les travaux agricoles. Je ne l'ai jamais revue. Paulo a continué d'être aimable (je veux dire pas plus bougon qu'à l'ordinaire), preuve qu'elle ne lui avait rien dit (glorieuse petite Bayard qui avait tenu bon sous la bourrasque !). Le plus fort (car j'ai eu de loin en loin de ses nouvelles), c'est que l'avortement avait foiré. La mère Rideau avait perdu la main, elle n'a pas su extirper la petite pousse qui avait germé à l'abri de l'humus tout mousse de l'utérus. Le fâcheux griard s'était accroché de toutes ses petites griffes translucides, ventosé

à la paroi comme une bernique à son rocher. Vous vous rappelez, à mon heure, comme j'ai eu du mal à me décider de sortir. Ah, le petit saloplaud était bien mon fiston !

Bizarries de la vie. J'ai un fils, biologique comme on dit, que je n'ai jamais vu, et un fils officiel, Fanch, dont Martin est le père. On tomberait là-dessus dans un roman, le lecteur ne voudrait pas le croire.

J'avais quinze ans, j'avais failli être papa. Je l'avais même été quelques semaines. Je serais heureux de constater que cette épreuve pédagogique m'a mis un peu de plomb dans la cervelle. Vous savez ce qu'il en est.

J'étais empêtré dans une responsabilité morale toute intérieure, mais trop grande pour moi. J'avais refusé par réflexe d'endosser quoi que ce fut. Je me suis rapidement fait à cette idée fumante : je n'étais coupable de rien. Je réussis avec brio à me persuader de la rectitude de ma position. J'ai été très tôt assez doué pour la dérobade héroïque, la fuite épique, la panique âprement élue.

Pourquoi, au moment de vous raconter Maelle, avoir bifurqué sur les chapeaux de roue avant la fin ? Pas tellement par pudeur, ni hésitation à vous prendre aux tripes. Je suis capable d'affronter ça, l'apitoiement. Pas davantage par souci de chauffer le thermomètre étalonnant ma noblesse d'âme. Je n'en suis plus là. Simplement, je me demandais si ça pouvait vous intéresser. Question pertinente, qui me tracasse.

Les feuilles mortes de la déconvenue se ramassent à la pelle. J'aimerais que tout soit dit, et qu'on me ramasse aussi. Qu'on me range dans un coin, pour faire du terreau. A l'époque, et par la suite, j'aurais sûrement apprécié de pouvoir parler de ce qui m'avait chagriné. Le simple rappel des seins et des fesses de Maelle suffisait à me tirer des larmes déchirantes, à me faire bander comme un cerf. Je poussais, dans ma tête, des cris de chatte à qui on a arraché ses petits. Ça m'aurait fait du bien de verser le truc encore brûlant dans une oreille compatissante. Mais je n'en fréquentais pas. Et la peur du gendarme me réfrigérait.

Est-ce que ce genre de situation se produit encore de nos jours, par exemple pour ces filles moitié nues que j'ai vues tout à l'heure s'entasser en piaillant dans l'embarcation du passeur à St Armel ? Le vieux a repris du service pour l'été. Il était en sueur, n'osait plus bouger, coincé entre deux donzelles en bikini. Il n'a pas eu la trique comme ça, sous son pantalon qui lui remontait aux clavicules, depuis son retour de la guerre de quatorze.

Non, aujourd'hui elles prennent la pilule à douze ans, c'est leur cadeau de communion.

Je rentre. Encore une petite douzaine de kilomètres. Pauline serait folle si elle me voyait. Ne vous inquiétez pas, je ne vise pas le record de l'étape. J'avance à ma petite vitesse. Par chance, le soleil joue aux quatre coins avec les nuages, il fait bon.

Dans les jardins entre la pointe et le bourg de St Armel, de la chair de tout âge s'étale sur des chaises longues, des serviettes. Des transistors s'époumonent, persuadés que les voisins en veulent encore. Je croise des touristes aux épaules de jambon frais coupé, leurs filles pré-pubères tout pré-bouts de nichon dehors. Des vicieux en short fendu sur les côtés tentent pour racheter leurs péchés d'en baver comme des nègres et de suer comme des boeufs dans leur jogging de contrition. Un vieux couple attend que le chienchien finisse de pisser, la patte en l'air, déséquilibré comme un rat obèse.

En congés payés, nos contemporains sont à leur zénith, ils irradient de béatitude. Je ne sais ce qui les maintient à cette hauteur, dans ce gala perpétuel. Je les envie.

Ma gorge, mes poumons, en pleine lucidité, reprennent du poil de la bête ; emplis de piquants pour la première, de poussières et d'herbes sèches pour les seconds. Je subodore que rentrer à la maison, surtout dans les côtes malgré mon double plateau, me prépare une partie de plaisir.

Ce sommet de sincérité atteint, franchi ce col altier, je peux terminer cette autre apogée que furent mes mois d'Algérie. Ennui, horreur, crasse physique et morale. Si je dois résumer, vous avez là l'échantillon, le nuancier de cette mascarade.

Regardez moi. Imaginez un peu, mettez-y du vôtre. Me voici à mon heure de gloire, ma médaille militaire décernée pour acte de courage le lundi quatorze avril mille neuf cent soixante, quinze heures vingt-trois – ma montre s'était arrêtée sous le choc (elle a eu la pétoche, elle aussi). Ne suis-je pas magnifique, tous mes releveurs pileux au taquet, terré dans un angle de roche ? Une bête terrorisée en casque lourd, le flanc palpitant moins d'avoir couru que d'épouvante. La mallette de secours est à mes pieds, le PM, entre mes genoux tétanisés. Je serre la ferraille à me briser les rotules comme si les fells allaient me violer ou que je risquais de lâcher la corde qui me tient au dessus du précipice.

A chaque escapade, je craignais comme tout le monde d'être amoché d'une sale blessure. Ce qui nous a hantés tout le temps, nous les durs à cuire, ce n'est pas tant d'être esquinaté que de l'être en fin de journée, à l'heure où le *ventilo* de l'Evasan, l'hélicoptère de l'évacuation sanitaire, ne viendrait plus nous chercher. Restait l'honnête perspective de demander à un copain de nous achever ou de pourrir sur place. Am stam gram...

Les tirs se sont arrêtés. Je bondis. Derrière un buisson d'alfas, je bute sur un corps étendu : le visage disparaît sous un fracas de sang. Pourtant je reconnais le fourrier, Jean-Luc, heureux, hier encore, de me faire la démonstration du Picaud pliable, un lit de luxe, qu'il venait de racheter contre un monceau de cigarettes et toutes ses économies sur la solde et les mandats de ses parents. Jean-Luc qui m'avait appris comment tremper les quatre pieds de ma paillasse dans des boîtes de conserve remplies d'eau pour décourager les petites bêtes courageuses qui montaient à l'attaque de mes peaux tendres dans le noir.

On se mit à quatre pour fabriquer une civière improvisée avec des vestes de treillis tendues entre deux fusils. Le caporal arriva et, sans se baisser, les godillots contre les cheveux du gars : " Bordel ! Encore un... Tu t'en occupes !...", avant vite de se détourner et de regarder l'horizon. Pris par le mal de mer. Une petite nature, lui aussi. J'ai récupéré à deux mains l'espèce de glaire yaourteuse qui avait coulé du crâne. Je l'ai repoussée à sa place, en tapotant pour que ça rentre. C'était plus propre comme ça.

Je n'ai pas aperçu les fellis. Par chance ils n'avaient pas insisté. Tout s'était déroulé en un éclair. J'avais été au premier rang, mais comme au cinéma. La différence, c'était qu'une balle, une grenade pouvait surgir de l'écran pour me trouver au bon endroit. Et comme chaque fois qu'un type restait sur le carreau, toute la troupe dévisageait les copains en se demandant lesquels rentreraient au pays sur leurs deux jambes, et avec la tête en un seul morceau ?

L'hélico arriva au bout de trois-quarts d'heure. Envol de minuscules éclats de pierre et vents de tempête. Infirmier modèle, j'avais roulé une toile de tente sous la nuque du blessé, deux gusses avaient empilé des sacs à côté de sa tête pour le protéger du sable. Ils lui répétèrent les mots de toutes les guerres à tous les camarades qu'on sait perdus : « Tiens bon, vieux ! On va te tirer de là... On ira te voir à Batna. Paraît qu'il y a de ces infirmières... Elles vont te bichonner, toute nues sous leur blouse. T'en as pour au moins deux mois de convalo ! Et pendant que tu te la coules douce, on va rester là, à crapahuter dans le bled... »

Déjà le pilote de l'hélico prévenait par radio qu'il ramenait un *blessé spécial*. Et à Batna, ils captaient le message. Pas la peine de déplacer l'ambulance pour aller le cueillir à l'arrivée. N'importe quel fourgon suffira pour emporter le colis à la morgue.

Au retour, en traversant Fouteh, j'ai retrouvé avec une familiarité reconnaissante le parfum du citronnier et le vieux berger en haillons qui nous saluait toujours de la main, en présentant le blanc de ses orbites aveugles, fragiles et tendues comme les ailes d'une libellule épinglée.

Je m'étais mis au diapason du poste. Au crépuscule je ne sursautais plus aux cris de nouveaux nés des chacals. Je ne prêtais plus attention aux miaulements des chats-huants. Je ne m'arrêtais plus devant les fleurs d'agave et leurs canines jaunes.

.Chaque soir débarquaient les fourmis volantes qui couraient en masse s'immoler sur le verre des lampes dans un chuintement de pattemouille. Le courant avait les faiblesses et les éclats éruptifs des vieux films en noir et blanc.

Le ciel pur, ascétique, me donnait le vertige. Je me couchais sur le dos à l'ombre d'un half-track jusqu'à perdre le sens du temps et des points cardinaux. Au poste, je passais la journée dans les saines joies du scoutisme que je n'avais pas connues plus tôt : corvées ; trempage dans un casque de l'unique paire de chaussettes, un luxe à faire durer ; revue de chambrée ; montage et démontage des armes ; sieste sur ma paillasse à l'infirmerie en compagnie des mouches qui se multipliaient même à l'intérieur du casier des formulaires administratifs.

Et j'ai patienté, du premier au huit cent dix-septième de mes jours en Algérie, en achevant le troisième paquet de Bastos, qui abandonnaient dans la bouche un âcre jus d'herbe brûlée.

Pour un oui, pour un non, on nous envoyait contrôler une énième fois le secteur. Sinon, nous traînions au foyer, apprenant par cœur les affiches punaisées aux murs, la réclame du savon Tagosept, idéal pour délasser les pieds fatigués. L'atmosphère qui y régnait avait la gueule des vieux bistrot de bouseux, ou des cafés en sortie de carreau de mines d'avant-guerre (j'en parle par mes lectures, mes vieux souvenirs de cinéma). Le boucan de ceux qui discutent, s'interpellent, hurlent, rigolent. Dans l'épais nuage tabagique, de nouveaux tortillons bleus trouvent encore le moyen de se faufiler vers le plafond, montant des cigarettes saluées, à hauteur de la bouche, toutes les trente secondes par trois doigts jaunis. L'instinct de meute tourne les têtes. Le soldat français est à son zénith, prêt à se châtaigner pour un mot, un geste, une involontaire bousculade, paré à casser un dossier de chaise pour prouver son honneur, qu'il place à hauteur de braguette. Prêt à grimper sur une table pour exhiber ses fesses velues. Pour trompeter *Nini Peau d'chien*. La saine camaraderie des mâles s'épanouit dans l'odeur des pieds échauffés et des cerveaux baignant dans le picrate.

J'avais le nez sensible. Quand venait mon tour de corvée de chiottes, j'enflammais du gazoile dans les feuillées, ce qui était censé les désinfecter et en tout cas substituait une puanteur à une autre.

J'ai côtoyé tous les comportements humains. Ce fut une époque éclairante. Aveuglante, on peut dire.

Après avoir évoqué les occupations zélées et subjectives du deuxième classe Martelod, je vous invite à jeter un oeil rapide sur la philanthropie de ses tâches, la fraîcheur de ses réactions, son sens du devoir et de la fraternité. Il monte la garde, il rêve, il écoute longuement des chansons sentimentales, il se pinte (à moitié seulement, incapable qu'il était de se laisser complètement aller. Une tare !), il se tripote au lit. Et, avec la foi atavique du loup pour la lune, il s'égosille pour appeler la quille. Le jour qui le libérera de ce séjour idyllique et le renverra à l'imperfection de son quotidien, à l'affection ruisselante (une eau glacée) de sa famille, aux tempêtes de sa solitude.

Je ne force pas votre admiration, mais mesurez la délicatesse de la coupe ras le front, le cheveu millimétrique du jeune breton métamorphosé, devenu comme promis un homme. Un homme en uniforme. Une brute amaigrie, tour à tour et sans raison vindicative et apathique.

J'appris à me taire, à me coucher sous les éructations, à faire semblant d'obéir : pas d'initiative, pas d'opinion, pas l'once d'une pensée. Il suffisait de suivre, de ne pas résister. On pourrait penser qu'en temps de guerre, on agit en permanence, on décide devant cent carrefours à franchir, enfin, qu'il faut à tout instant choisir, trancher, puisque le danger rôde d'autant plus insidieux qu'on ignore d'où il peut surgir. En réalité, c'est tout le contraire. On laisse filer, on clampine, on tempore, on se planque, et même si l'on en crève de poireauter, on s'y résigne. Et l'on n'agit ou réagit que par réflexe, par instinct de conservation, poussé par l'urgence. Ce sont les nerfs, les muscles qui dictent leur loi. L'entendement, la capacité de raisonner se calcifient, se dessèchent. Dans une troupe, l'intelligence est un marais où il n'entre plus d'eau.

Ce qui m'a sauvé : je ne me suis pas rendu malade à deviner si, une fois sorti de cette calamité tricolore, je serais en mesure de me comporter à nouveau normalement. J'ai enfoncé dans un sac hermétique tout un tas de réflexions désobligeantes sur mon futur et je les ai entassées dans un coin, le sac bien ficelé, pour ne plus les retrouver de sitôt. Evidemment à mon retour, elles m'ont sauté à la figure, un peu moisies, et j'ai dû me débrouiller avec.

Se tenir peinard. C'était le catéchisme au poste de Kreuvéhla. Il y eut des exceptions, des coups d'éclats, de solides hauts faits. Un exemple : le matin où la sentinelle a été surprise endormie, le capitaine Vieilledent de passage, lança devant la compagnie réunie au complet : « Il y a un salaud parmi nous ! » Sa voix de castrat se dilatait, en même temps qu'il désignait du doigt le salaud. Incroyable ! Le salaud osait se tenir au premier rang. Chacun le connaissait. Le salaud s'appelait Lespinous, il venait de Perpignan. Il n'avait pas l'air en pleine forme, il flageolait, on aurait dit qu'il allait tomber dans les pommes.

Et le capitaine, rayonnant, se trancha la gorge d'une oreille à l'autre. Une fois, deux fois. Bien sec, bien net, on vit qu'il avait l'expérience. Avec le tranchant de la main. « Voilà ce qui aurait pu nous arriver à tous cette nuit, par la faute d'un salaud ! » Et les rangs s'agitèrent, les rangs grognèrent comme des chiens. Il aurait suffi d'un mot pour que la moitié des types se ruent sur la sentinelle, blême, déshonorée, et la déchiquètent à belles dents.

Renaud, sentinelle émérite, n'a rien dit. Il n'a pas applaudi le galonné (voilà toute ma bravoure, mon courage toujours ardent !). Et il en veut, lui aussi, à Lespinous. Il ne se jetterait pas dessus le premier, non, il ne le tabasserait pas de son propre chef, mais une fois l'autre à terre, déjà bien amoché, qui sait s'il ne lui bourrerait pas le ventre de vachards coups de pied...

Après tout, je montais la garde également. Je n'y échappais pas (j'ai bien essayé cent fois de tirer au flanc, mais sans succès. C'est que j'avais de la concurrence question exemption, bonne excuse, motif valable. Personne ne se préparait de gaieté de coeur à passer quatre heures à piétiner en allers retours inutiles, pour jouer la cible mouvante au bonheur du fellagha tapi dans la nuit. Votre petit cœur en pleine partie de ping pong quand vous sortez de l'ombre sous le pinceau du projecteur. Votre dos et vos biscoteaux offerts au coutelas que le fell vous enfoncera entre les côtes, quand il se décidera à vous tomber sur le poil. Par derrière, parce que les fellas sont des charognes, air connu. Par derrière, comme un tigre du Bengale sur l'échine de l'éléphanteau (Ah, lointaines et émouvantes lectures de ma prime jeunesse...).

Dans le mirador Nord, un deuxième soldat est de veille. Mais il est loin. Et partout le danger rôde. Renaud lance les yeux de tous côtés, il alterne, rapides, les mouvements de globes oculaires appris à l'instruction pour distinguer les ombres dans l'obscurité grâce à la périphérie de l'oeil. Sa silhouette se découpe sur le blanc du mur, suivie par le viseur d'un fusil ennemi. Il entend le double cliquetis de la culasse qu'on arme... Non, c'est le bruit des boîtes de conserve vides, accrochées aux barbelés pour donner l'alerte, et que le vent agite.

Bon Dieu ! Une forme, là, arrivée là ! Un fell rampe vers lui, il avance à ras de terre. Il gagne du terrain. Renaud ferme les yeux un quart de seconde puis les rouvre brusquement. Il s'est déplacé !

Essaie de contrôler ton souffle, ralentis ta respiration. Mollets tremblants, le cœur tombé dans l'estomac, la hardiesse en personne, le fusil tendu, la sentinelle Renaud s'approche. Dans l'angle, le fell accroupi, poignard en main, attend qu'il arrive à portée pour bondir. C'est leur méthode d'égorger la sentinelle, pour ne réveiller personne. Avant que leurs congénères donnent l'assaut.

C'est une attaque ! Il les voit. Derrière l'arbuste, à côté du GMC, pointe, noire dans le noir, la petite bouche étonnée d'une mitrailleuse. Il les sent, il les entend respirer. Ils ne tirent pas. Pourquoi ? Ils sont là. Disséminés dans la nuit. Et les nuits, on le lui a répété, sont pleines de fellouzes rôdeurs. L'ombre du fell tapi dans l'angle du mur vient de bouger. Renaud va faire feu...

Non mais ! Quel con ! Il allait tirer sur Gina. C'est Gina qui se tient couchée à l'angle du bâtiment... Aaahhh, respirons... savourons l'instant... Une eau limpide cataracte dans ses veines, petite musique fluette, fluide, qui cascade maintenant, fraîche, agréable, légère. Les deux grosses billes noires des yeux de la chienne le suivent, sans qu'elle bouge la tête, comme font les bébés. Elle gronde doucement.

--- Gentil ! Beau ! Gina ...

Gina, la mascotte, que Legras, boucher dans le civil, la veille de la quille de sa classe, saignera et fera servir en rôti au mess, en place de l'agneau volé, à l'occasion, à un berger des environs. On remplacera Gina par un fennec, nouvelle mascotte rousse baptisée Tabac, et qui selon le sergent Taret, ancien d'Indochine, autre délicat, est doux comme la peau d'une femme.

La nuit respire et transpire comme un enfant Je la surveille de mon lit par la fenêtre ouverte. Je l'entends qui glisse sur ses patins de feuilles. Contrairement aux apparences, rien de vivant n'est immobile sous le firmament (Ah, l'ardente découverte ! Martelod, esprit scientifique au galop !). Chaque cellule est ancrée dans une séquence du temps, le moindre organisme, animal ou végétal, est en marche, avance vers un lieu, un moment. Où il se pétrifiera pour de bon.

Cette certitude d'un aller simple me reconforte. Au moins, un jour tout s'arrêtera. Je me rendors confiant. Pour mes visiteurs --- la mère Dauré en tête de liste ---, j'ai un comportement scandaleux : je peux encore dormir normalement. Sans cauchemar. Sans crise d'angoisse. La nuit, chez les trois-quarts des bonnes gens, c'est l'instant du ressassement, le bouillon d'idées noires. J'en suis désolé, chez moi, les années s'écoulant, c'est de moins en moins vrai. La nuit je me repose.

Le jour je vogue selon un itinéraire répertorié sur les cartes : rayons, chimio, perte des cheveux, fatigue générale, déprime. Mais toutes ces occupations éclectiques sont derrière moi. Farniente désormais. Je descends en roue libre vers le bout de la route. Je n'aurai pas le choix, je devrai m'arrêter au stop.

Entre deux plongées dans ma léthargie, je tends l'oreille aux bruits de la maison. J'aime entendre des voix étouffées, des volées de musique discrète. Ils témoignent de la vie. Anouk regarde la télévision ou se donne du bon temps. Je tiens à cette idée d'un petit ami clandestin qui lui fait exécuter mille excentricités, contorsions et loufoqueries voluptueuses à quelques pas de moi. Je ne les zieute pas, mais je pourrais. Cette possibilité me réjouit.

Certains bruits favorisent ma torpeur. D'autres me font dériver (Moïse un peu décati, dans mon berceau de roseaux, je laisse faire le courant) vers des chambres que je ne suis pas certain de reconnaître. Ici, une épaule, une poitrine aux globes jumeaux se pressent contre mon dos (oh, seins fermes et si trognons, qui dira

quelque jour vos éclosions jalouses ?). Parfois l'espace du drap est vide mais encore chaud, et je n'ai pas à patienter longtemps avant de voir revenir une silhouette lunaire qui se recouche à la place tiède. Sous mes narines exaltées, une chaleur intime de feuilles mortes. Le parfum secret des femmes. Elle a, à me découvrir éveillé, un petit rire de gamine : « --- Tu ne dors pas ?

--- Et toi, d'où tu viens ?

--- J'avais envie de faire pipi. »

C'est un commencement ou une fin. Je suis chez elle, elle est chez moi. N'importe. Mes mains courent sur des rondeurs qui creusent le drap. Et naît le chant de source, luit la sève. J'ai à peine besoin de me dresser sur un coude que je glisse entre des cuisses sociables. Elle se cale, de ce geste introuvable, qui n'a pas son pareil et qui dit l'adhésion, l'ajustement, qui traduit l'expérience ou simplement le naturel. Elle a une reptation de féline, un soupir, un chant unique, incomparable.

Quand il en était temps, j'aurais bien voulu me délivrer de la tendresse craintive des hommes, de leur peur de s'engager qui fait refuser certains gestes, éluder certains mots. Obnubilés qu'ils sont à garder intacte leur capacité de méfiance.

Ces derniers soirs mon esprit se tourne, je trouve ça bizarre, vers Margot. Mon flegme s'écaille. Le stoïcisme de Renaud Martelod, ce Sénèque bouffé aux mites, tourne en eau de boudin. Vivante, tu t'étais lassé d'elle, me dis-je. Voilà douze ans qu'elle est morte. Ce n'est pas maintenant que tu vas la regretter, ou tu deviens gâteau. Ni fleurs ni repentirs. Tu as eu ton heure. Tu as fait ton choix. As-tu vraiment choisi ? Oui. Je prétends même que c'est une des rares occasions (dans lesquelles il convient d'inclure la mort de Martin --- il faut croire que le décès m'inspire, l'odeur des trépassés me monte à la tête) où j'ai réfléchi et agi. En général je m'en tiens sagement au premier stade.

En tout cas, accrochons-nous à mon fécond commandement : tu raconteras dans l'ordre chronologique. Pas question de Margot en Algérie. C'est la femme de ton jumeau, point à la ligne.

De plus, il est tard, et ce n'est pas en me jetant, loupe à la main, sur toute empreinte qui défile sous mes paupières fermées que je vais pouvoir replonger dans le sommeil.

J'essaie de respirer, c'est un travail en soi. Je hume l'odeur de citronnelle qui entre par la fenêtre. J'ai ma récompense : sur ma langue sèche, un goût de confiture de coings. Ma main effleure la toile du drap, lisse l'étoffe. Doigts rêveurs, on dirait qu'ils ne m'appartiennent pas. La sensation d'un membre engourdi, plein de fourmis. Ma main s'en donne à cœur joie, elle ressuscite pour son propre compte la patience excitante dont elle fit montre pour tirer, avec la délicatesse du joueur de mikado, le

drap hors du ventre de la petite cousine Elisa, ce fameux été pas piqué des hannetons à Lesteno. Je croyais qu'elle dormait (gros naïf...). La fine mouche retenait son souffle, qui pourtant s'accélérait. Crispant les cils sur ses paupières tremblotantes, elle aidait, mine de rien, d'un soulèvement imperceptible des hanches, à faire remonter la ronde des Mickeys qui ondulait sur sa chemise de nuit. Je découvris la glabre endive du pubis.

Ce fulgurant délice resurgit à l'instant en ce milieu de la nuit, comme un voilier égaré qui sort de la brume et embouque par hasard le chenal du port (*embouquer*, terme de marine ; Jean-Paul m'a enseigné la voile, il faut que ça serve).

J'ai un grand souci, vous le savez. Mon problème n'est pas de me voir partir, mais de savoir ce qui va rester derrière moi. La bure froide de la terre, le moulinement des asticots, la somnolence spongieuse de mon retour au cycle de l'azote, ça me ferait plutôt rire (si je n'avais en ce moment les lèvres gercées). Ce que j'ai manqué, ce que je n'ai pas vécu, en tout cas pas autant qu'il fallait, pas assez fort, me rend malade. L'intense qui m'échappa, entr'aperçu entre deux rideaux, deux nuages, dans la porte ouverte au vent, sous le tissu qu'on rabattait, me turlupine. Le jour où je n'ai pas prononcé le mot attendu, pas fait le geste, pas quitté la chaise, pas franchi le seuil --- paresse, lâcheté, gourance. Tandis que le gros lot, tel une barque pleine de magnolias, passait à portée, pour disparaître dans la vapeur des boussoles, en route pour des équateurs scintillants.

Ma supercherie, à la mort de Martin, n'aura répondu qu'à cette facilité : une existence déjà tracée. Fut-elle d'un autre.

Mais revenons à ma superforme actuelle. Tel que vous me voyez, dans le lustre de mon espèce, je me sens terriblement lucide. Individu parmi six milliards d'autres se partageant l'air de plus en plus vicié de cette planète, je me sens le moucheron lancé dans le maelström nocturne de ses coreligionnaires sous le cône de clarté d'un lampadaire. Incapable d'aller plus loin, de se confronter de nouveau à l'obscurité.

L'aube commence à poindre. Abandonnons les petits bobos au moral au profit du cuisant, retour à la vraie bidoche saigneuse. Kreuvelha. Cinq heures du matin, novembre mille neuf cent soixante. Allongé sur le lit bancal de l'infirmerie, j'attendais que la nuit se fatigue, le vent hurlant depuis le soir. Bientôt l'obscurité aura déserté la cour du poste, éclairée seulement par endroits à la manière d'un port. J'ai coché hier sur mon calendrier le franchissement des six cent quinze jours volés à la prévisibilité bretonne à laquelle j'avais droit, si l'armée n'avait pas tenu à ce que je me prélassse en kaki.

Je n'étais pas à prendre avec de pincettes, je venais de recevoir des nouvelles de Gilles (je vous en ai déjà dit un mot ; un spécimen d'un autre genre, qui échappait, lui, à l'obscénité ambiante). Gilles, instituteur, avait demandé à faire la classe dans le bled. Selon la logique militaire il aurait dû se retrouver cuisinier ou infirmier, mais un capitaine qui savait lire l'avait affecté selon son souhait, il l'avait envoyé au bordj de Tuelgha. Avec l'aide des villageois, Gilles y a construit une baraque qui sert d'école. Il enseigne à trente-cinq gosses. Grandeur de la colonisation française, un siècle d'exploitation du burnous, et la population du coin était toujours analphabète, misérable et ignare. Les colons avaient besoin de ses bras, de sa sueur. De rien d'autre.

Gilles m'avait m'écrit se sentir enfin utile. Ce devait être réconfortant, j'imagine. Gilles était le *Taleb*, celui qui sait. Il avait du mal à prononcer correctement les noms de ses énarques en haillons ; eux, ça les faisait rigoler. Dans sa précédente lettre il demandait mon aide : quinze moutards avaient la teigne. L'AMG, l'assistante médicale gratuite, itinérante, ne traînait pas ses guêtres dans ce trou perdu.

Les mômes n'ont pratiquement rien à manger dans le gourbi familial. Pourtant ils lui apportaient du café au poivre, du thé à la menthe. Il tirait des plans sur la comète pour revenir plus tard, en tant que civil. C'était dommage d'en rester là. Il y en avait de doués.

La nouvelle tomba par le courrier. Gilles a été égorgé trois semaines plus tôt, le jour de la rentrée, dans la cour de l'école. Il a été saigné comme un porc devant ses petits élèves. Sur ordre du chef de la willaya. Il fallait arrêter ce scandale : un Français généreux, dévoué aux marmots algériens.

C'était une mauvaise journée à tout prendre. Pour couronner le tout, Martin se pointa soudain dans ma ligne de mire. Depuis belle lurette je ne l'avais aperçu que de loin. Il apportait un papier du radio : P.E.R.E. D.E.C.E.D.E. STOP. Nous avons quitté le père François mal en point, et en fin de compte il avait tenu le coup presque deux ans.

Jusque là, j'avais côtoyé la mort des autres. En ce duo au tombeau, la mort de Gilles, pas vraiment de mes intimes pourtant, me toucha plus au vif, il me semble, que celle de mon paternel. Solidarité de génération peut-être. Je restai effaré, à me regarder me vider de mon sang. D'accord, j'alambique, je tarabiscote. Ce ne fut pas sanguinolent, simplement j'ai chouigné tout mon saoul et versé tant de larmes salées que j'ai moucheté de taches rousses le rebord de fenêtre à l'infirmerie, vite aspirées par la chaux sale et brûlante.

Notre pater était aux cieux, enterré depuis quinze jours. Les gendarmes, débordés, avaient pris ce temps pour nous avertir. Nous eûmes droit post mortem à deux journées de permission. Martin les passa à boire. Je suis resté confiné dans mon réduit crasseux, fixant jusqu'à l'hallucination, la transe psychédélique (j'étais en avance sur mon époque, remarquez-le, je vous prie) les filles couleur marron punaisées sur les murs. Elles dardaient des nibards au gros bout froncé et le bombement moulé d'une petite culotte laiteuse. Leurs chairs noyées, dispersées en puzzle oscillant, se mirent à flotter sur l'oued lacrymal qui me séparait du monde. Et je m'effondrai sur le plus bas des lits superposés que je vis pencher soudain et onduler dans des chaloupées de mulet trop chargé.

Ce fut un moment maigrement réconfortant. L'un dans l'autre, mon allégresse habituelle m'avait déserté. Par solidarité, un chapelet de braiments emplît soudain le vide de la cour. En écho la chienne Gina répliqua par des abois suraigus.

Le second jour, j'ai profité d'un camion allant chercher une pièce de rechange pour le groupe électrogène à Nuba, à l'est du poste. La « ville » de Nuba avait une réputation de bamboula et joyusetés. J'échouai dans l'établissement chaudement recommandé par le sergent, qui m'avait dressé un plan de route : rue Bugeaud, deuxième ruelle à droite au fond de la place, passé la rue des Vierges.

J'ai pénétré dans « L'Etoile des Ergs » peu après l'heure du déjeuner. Renaud Martelod, un peu fripé, a rouvert les yeux le lendemain à cinq heures du matin, sur un sommier jeté à terre où ronflaient trois bambins affligés à l'évidence des végétations (ces arborescences mystérieuses dont on m'avait soulagé l'année de mes cinq ans après m'avoir endormi à l'éther, mais pas assez, et je m'étais réveillé pour apercevoir un fantôme bleu qui me farfouillait la gorge à l'aide de longs ciseaux glacés).

Une dame vestiaire m'a désigné la passe entre ses incisives dressées comme des phares sur les jetées de ses maxillaires. Porté par le courant, je me suis échoué au pied d'un guéridon. Aussitôt deux lamparos l'illuminèrent attirant en un clin d'œil une sirène. La créature se mit à secouer des cuisses charismatiques, sans doute une envie pressante de faire pipi. Bientôt, hissée sur la sellette, elle battit jambes et bras pour sécher le vernis de ses ongles. Ceux-ci étaient cernés d'une noire calligraphie qui ne se lisait plus à cause (je conjecture) de son vocabulaire démodé.

Voilà que la belle entreprend de défaire ses nageoires. Ses seins plus que mûrs se mettent à bringuebaler, ils louchaient terriblement, mais moins que ses yeux me mitraillant d'œillades dévorantes. Elle finit de se débarrasser de l'abat-jour emperlé qui lui ceignait les reins, pour me tendre l'orbe d'un fessier de vache laitière, avant d'en ouvrir l'œil cyclopéen à deux mains. Elle me prenait pour un autre. Je l'ai

regardé sans pitié souffler comme une otarie qui peine, hors de l'eau, à cause de la pesanteur. J'étais flanqué déjà d'un autre mammifère avide de rafraîchir ses lèvres cardinalices aux bulles d'un liquide tiède et mousseux. Pendant qu'elle infiltrait entre mes genoux une cuisse lourdement femelle, sortie de la nuit en feu de sa robe de chambre. Le vêtement s'ouvrit encore tandis qu'elle saisissait mes longs doigts de pêcheur de palourdes pour que je tâte la promesse épilée de son nid de poule.

J'ai bu, j'ai bu encore, comme savaient faire mes ancêtres, et mes dignes camarades, jusqu'à tomber mou et lourd entre des pieds qui me repoussaient pour écraser de vagues mégots anonymes sous la table.

En fin de matinée, nageant dans le coaltar, j'étais de retour au poste. Le soir, j'aurais dû prendre mon tour de garde. Mais la permission pour deuil avait décalé l'ordre du tableau. Mon état de toute façon plaidait pour quelque repos. Celui qu'on appelait *le Versaillais* me remplaça, merci mon gars.

Il a été égorgé à trois heures du matin. La sentinelle du mirador n'avait rien vu, rien entendu. Bien imbibée aussi. On a retrouvé le type à la relève, arborant le fameux sourire télégénique des braves, d'une oreille à l'autre, après détour touristique par la carotide. J'étais là, parmi les premiers, avec ma trousse de secours décorative. Le corps exsangue baignait dans une auréole de peinture épaisse, couleur chocolat tourné.

Maîtrisant la sédition alcoolisée de mes neurones, je me suis interrogé sur la disparition de notre papa François. Pourquoi la nouvelle, qui n'était pas surprenante, conjuguée à la mort de Gilles, m'avait-elle avec retard affecté ? Parce que c'était mon père et qu'on se doit de ressentir une émotion violente lorsque votre géniteur avale sa chique ? J'ai du mal à m'en persuader. A l'instant, je pose mon stylo de grande marque, un cadeau de visiteur médical à Jean-Paul, pour y réfléchir et je penche pour une explication des plus banale : je me suis senti désormais en tête de la colonne, j'étais le prochain sur la liste des futurs déquillés. Ruminant peu convaincant, car je n'avais pas besoin de ça dans le bled pour me sentir vivre sous la menace, l'épée de Damoclès, ayant peut-être, sans le savoir, tiré le billet pour être saigné d'une heure à l'autre.

La parenthèse se referma. Elle aurait pu me rapprocher de Martin. Ce ne fut pas le cas. Décembre s'avancait, nous avons cependant fêté Noël l'un à côté de l'autre. Pâté, poulet, vin rouge pour toute la compagnie. J'ai assisté avec lui, par désoeuvrement, à la messe de Noël, célébrée dans la cour du poste. Notre deuxième Noël algérien.

L'aumônier du secteur visitait ses brebis égarées avec l'espoir de faire réentendre au sein du troupeau le bêlement perdu de l'enfance. Dans sa

fourgonnette, il transportait à l'avant les objets du culte, et à l'arrière une trinité de matelas et de filles, une Ardéchoise, une Savoyarde, une Oranaise. Après l'office, les croyants avaient le droit de se glisser trois par trois sous la bâche pour cinq minutes de dévotions.

Ceux qui patientaient dans la queue, sous les étoiles, en route vers leur Bethléem sentimental, observaient la toile du véhicule qui se bosselait en cadence sous l'effort des bonshommes attelés à leur petit Noël. Sans savoir sur qui, dans quel orifice graisseux, encouragés par quelle voix rauque, halés par deux mains calleuses, ils abandonnaient la pâte à modeler de leur pulsion. Les cuisses travailleuses, pressées d'en finir, se débarrassaient du client, dès qu'il avait épuisé son vertige. D'un coup de reins exact. Rejetant son petit Jésus, maintenant ballant.

Je les regardais ressortir, clignant des yeux au maigre éclairage, traqués par le retour à la réalité. Evanoui, le mirage de pénétrer dans un Eldorado fut-il de pacotille. Pour la galerie, ils feignaient une satisfaction démente, comme s'ils avaient pour de vrai outrepassé les rêveries de la sieste.

Martin, redescendu de la fourgonnette, me bourra les côtes de coups de poing : « Et toi, qu'est-ce que t'attends pour faire pleurer le marmot ? » Avec un rire joice de la pointe d'épingle de son humour. A tout prendre, j'aurais préféré la tendresse de Brigitte.

Noël 1960. C'était plutôt de manger pour une fois à notre faim qui nous comblait. De mois en mois, du poinçon de mon couteau, j'ajoutais un trou à ma ceinture pour ne pas avoir l'air de ressembler, davantage encore, à un Charlot en kaki. Le fond du pantalon m'arrivait aux genoux. Mal rasé mais la boule à zéro, j'avais des soucis d'élégance. Mon short de major britannique, élargi d'avoir fait la traversée de l'Inde et la découverte de Tombouctou, me couvrait le fémur et dégageait, dès que je levais les bras, de premières ronces suggestives. Dans mon dos, les poils follets d'une barbiche Napoléon III, sur mes dernières vertèbres, annonçaient pour rien ni personne l'oued amaigri de mes fesses.

Je me lève frissonnant. Byzance aussitôt se dresse d'un bloc avec la soudaineté et l'effet d'une tenture effondrée quand on repasse le film à l'envers. Finalement j'ai salement bien dormi. Le jour est déjà haut. Nous allons vivre, sauf imprévu, une journée entière de plus.

Manifestement, cet appel sous les drapeaux qui se prolonge nous conduit à mettre les pieds dans la métaphysique. La pureté de notre trajectoire s'en ressent. Versez dans le sang, la franche virilité des troupes, et la mort devient journalistique. Un coup de pot pour nos envoyés spéciaux qui n'avaient pas d'image à se mettre sous la dent. Gros plan s'il vous plaît ! Voilà, le bide éventré, les intestins qui bourgeonnent, en fond des rafales d'armes automatiques, c'est parfait Coco. Votre devoir d'information vous impose de nous les servir chauds.

Sur l'écran la mort est théorique, bonne à accélérer le transit du dîner, à rendre enthousiastes les enfants. Coucou, attention, vous allez frémir. Ne regardez pas trop longtemps les cadavres. On ne les sert qu'en apéritif.

J'y étais, et pas devant le poste. Les pieds en plein dedans. La mort rôdait partout et elle tuait. Impartiale, équitable, sans tricher, mieux qu'aux jeux olympiques. Bidasses contre autochtones. Et les Arabes entre eux, à l'arme blanche. Que les meilleurs égorgeurs gagnent.

Je ne voudrais pas m'éterniser, car franchement j'ai eu ma dose, j'en ai vu là-bas. Et je ne vous ressuscite pas pour mon plaisir les fastes militaires. Mais avant de passer sur l'autre versant, de tourner la page, d'en venir au retour (puisque le bon et brave Renaud en est revenu – chance ? destin ? vous cocherez la bonne case) je dois escalader un col inévitable, le Galibier de ma course en solitaire : la mort de mon jumeau, de mon siam, Martin. Oui, l'événement a compté. En fait il a chamboulé ma vie de fond en comble. Il m'a au sens propre transformé. Du jour au lendemain. Une métamorphose, rien de moins.

Avant de juger les circonstances qui ont accompagné ma transfiguration et ce que je suis devenu une fois démobilisé (le mot juste !), laissez-moi terminer en évoquant à quel degré d'humanité pensante nous en étions, tous, les bons Français dans ce trou à rats de Kreuvéhla. Ce qu'ils avaient fait de nous, les nobles maroquiniers du gouvernement --- toujours prompts à s'accorder une bonne tranche d'irresponsabilité, pratique et bienvenue --- qui nous avaient envoyés là.

L'homme est malléable, il s'habitue à tout. C'est une question de contexte, de temps, de conditionnement peut-être. Le plus coriace râle un peu plus longtemps, puis un beau jour il s'y met. Détail hilarant : quelques uns y prennent goût pour de bon. Et pas forcément ceux que notre jugement éclairé aurait désignés à froid comme faibles ou purs salauds. Nul ne saurait prévoir jusqu'où notre capacité

d'adaptation peut nous entraîner, jusqu'où nous avons de ressource pour pousser le bouchon. Il n'y a pas de limite.

Nous étions une génération de jeunes gens complaisants. A peine si les journaux découvraient de ci de là de quoi alimenter la chronique des « blousons noirs ». Un quarteron de motards qui arborait des godasses éculées et des ticheurtes douloureusement vulgaires.

Une anecdote, un incident. Je vous extraie du lot de mes compagnons d'uniforme Bruno Patard. Bruno travaillait dans une banque à Grand-Quévilly. Il avait passé son bac, ce qui, alors, témoignait d'un minimum de capacité à aligner trois mots compréhensibles à la suite. Il aimait venir papoter avec moi sur les deux marches de l'infirmerie.

Au début il prenait tout le temps des photos. Il n'avait pas arrêté de mitrailler avec son appareil au point que Colpo lui avait interdit de l'utiliser. Personne n'avait envie de voir resurgir les images de ces années-là, de se retrouver face aux ombres défraîchies que chasserait, on l'espérait tous, la lumière de la quille, l'aveuglant grand jour du retour.

Le dernier dimanche avant sa libération, Bruno m'a mis dans la main son appareil. Il avait fait le siège de l'armurier pour emprunter un MAT 49, un pistolet mitrailleur tout en ferraille. Il s'est mis à poil et a brandi son arme, fièrement, en travers de son ventre. Je l'ai immortalisé, grimpé sur le pare-choc d'un half-track. Il attendait le déclic, viril pour l'éternité. Juste en dessous de l'arme, le sexe, vaguement gonflé, pendait entre la crosse et le chargeur.

Voilà ce que nous étions devenus. Parqués dans un patelin où l'on ne songerait pas à vivre. Pourtant des villages s'accrochaient au pied de ces falaises, en surplomb de défilés lunaires. Grandioses, avec quelque chose d'implacable, d'inhumain. Qui s'étonnerait ici que les morts qui n'avaient pas été ensevelis dans les règles (recouverts d'un linceul, portés par les fils et petit-fils, enterrés avec les prières psalmodiées de la famille) revenaient la nuit effrayer le chameau, rendre folle l'ânesse, azimuther le mouton et la chèvre. On retrouvait au fond du ravin l'animal serrant, dans ses dents fracassées, une touffe de feuilles luisantes arrachée aux lentisques.

Jeudi, six heures du soir. Toujours l'été, dites donc. Le mourant, hé hé !, toujours vivant. (Vous noterez que je m'arc-boute aussi pour résister à la mode persistante de donner l'heure de un à vingt-quatre. Je préfère distinguer le matin de l'après-midi et lire tout simplement le chiffre qui figure sur le cadran. Détermination futile et sans conséquence pratique, mais, pour ce minime plaisir, je ne vais pas me gêner). Je suis monté souffler un peu (Enfin, quand je parle de souffle, vous faites la part des choses, hein ?) dans ma chambre avant d'affronter le dîner et le décolleté d'Anouk. Ces jours-ci, profitant de la chaleur, elle me promène sous le nez ses sous-vêtements tour à tour campagnards, sportifs, affriolants, aux teintes rose, bleu, rouge, ou blanc. Et, pendant qu'elle y est, je peux loucher sur ce qu'il y a dedans. Ces bouts d'étoffe légère ne cachent pas grand-chose, à se demander à quoi ils servent. Il va sans dire que je désapprouve cet étalage. C'en est insultant. Je me chinoise de ne rien faire, de ne pas en profiter. De graves pensées peccamineuses me hantent, et je les caresse avec une joie tartuffe (ça ne mange pas de pain).

J'entends un moteur s'éloigner. Pauline abandonne l'incurable. Elle a traîné dans la *galthouse*, comme disait Ronan de son chez soi les pieds dans le purin, à je ne sais quoi, voilà un bout de temps qu'elle m'a dit au revoir. Anouk va débarquer d'ici une heure ou deux.

Je m'avise que la clé est dans la serrure, de ce côté. Me vient une idée. Au fond, si je fermais la porte une bonne fois, si je restais dans cette chambre, bien calé dans le fauteuil, sans plus regarder la télé, sans même percevoir le bavardage de l'animatrice qui nous bassine --- et elle me fatigue encore, le son coupé, rien que de lui voir accoupler les limaces roses de ses lèvres qui dansent l'une contre l'autre un ballet obscène, avec les couinements que j'imagine. Et je prie pour lui voir les lèvres collées sans espoir, oui, collées à la Sécotine. Impossibles à délayer, comme le chien dans la chienne, qui gigote une patte en l'air, en crétin pris au piège, n'arrive plus à se détacher (mystère anatomique canin que j'ai mis un temps fou à élucider).

Si je restais là, enfermé, à l'abri, sans manger, sans plus parler que --- comme souvent déjà --- dans le silence de mon crâne, et sans écouter les coups de sonnette. J'ignorerai celui du facteur qui a du mal, le pauvre, à glisser les factures dans la boîte déjà pleine de prospectus pour Les trois jours déments du saucisson ! La semaine folle de la chaussure ! Les moins 40% pour les défunts du lundi offerts sur les funérailles par Dégriff'mort ! (noter : clamser la nuit d'une fin de week-end pour que j'en profite).

Si je restais là, à épuiser ce qui me reste de gras, puis, tiré le rideau, à pourrir sur place ? A condition que l'odeur ne sorte pas de la maison, n'incomode pas le voisinage, qui ça dérangerait ? Sur toute la surface de ce globe perdu dans l'espace, parmi mes six milliards de semblables qui tiennent à contribuer aux tonnes de cochonneries qui sapent le futur de la planète par les petits apports personnels de leur bagnole et de leur chauffage, tout en dégageant du gaz carbonique et en brûlant de l'oxygène. Et dont la moitié (je suis optimiste aujourd'hui...) rêve d'occire ses voisins.

Qui en serait, un quart de seconde, contrarié ?

Fanch est loin, il vit très bien sa vie. Je suis seul. Pour unique compagnie, outre Byzance, j'ai la cigarette. (Mais, ballotté entre deux nécessités antagonistes : besoin et chocotte du coup de grisou, je ne fais appel -- bien obligé ! -- au venin de mes Bohémiennes que de loin en loin.)

Le nœud se resserre. Le tournant se profile. Le face à face martelodien avec le destin. Roulez tambours ! Le moment attendu, le pinacle, la ligne de partage des eaux. Voici le grand acte de la tragédie, disons de la tragi-comédie qu'est ma vie. Peut-être le seul véritable, le seul qui compte. Je ne parle pas dans le vide : c'est lui qui a conditionné le reste. Bien sûr, si la douce France et ses représentants véreux et alcooliques ne m'avaient pas affublé d'un treillis et payé le voyage jusqu'à l'Atlas, si Martin n'avait pas fait le malin pour s'engager à ma suite, au moins ceci ne serait pas arrivé. Beaucoup de « si » où je ne tiens aucun rôle, je vous prie de le noter à ma décharge. Mais le drame va s'accomplir. Et je vais en profiter lâchement, comme il se doit. Voilà, c'est dit, pesé.

Mon jumeau y a mis du sien. Son caractère excessif, impulsif (quand le mien est circonspect et prudent) l'a perdu. Sans juger l'affaire à l'emporte-pièce, je ne dis pas qu'il a cherché sa mort, non, mais il pouvait échapper à l'Algérie et il a volontairement tenu à faire partie du voyage. Y rester, c'était une conséquence possible. Il bénéficiait d'une chance sur vingt-trois mille, puisque c'est le record officiel des tués de cette désintéressée dernière guerre coloniale. Notre grand pays a fait mieux sur d'autres fronts. Mais c'était avant. Depuis il joue petit bras, et la performance tient toujours.

Vous calculerez vous-même le taux de risque que Martin avait pris, compte tenu du million et deux cent mille jeunes veinards qui ont fait le déplacement aux frais de notre généreuse nation.

Mon optimum personnel a commencé par une bonne nouvelle : joie, folie, liesse, nous allions être libérés deux mois plus tôt que prévu. Une quinzaine et c'était plié. On bouclait les valises. Bye bye le djebel ! Et sans rancune. On avait ratissé le bled pour des dattes. Merci quand même, merci pour tout. Martin serait du même convoi que la classe, un cadeau pour l'engagé. La confirmation du départ tomba un matin, à l'appel. A midi, le sergent demanda des volontaires pour une patrouille dans un coin tendu. D'ordinaire il désignait d'office les vernis pour ces balades de santé, mais là, par exception, il s'en remettait au volontariat. Je me demande ce qui lui a pris. Martin a répondu présent.

Ce qui devait arriver arriva (Je vois que vous suivez). La patrouille a été accrochée à six heures du soir. Deux types grièvement atteints. L'un venait de déballer ses tripes sur les cailloux, l'autre s'était fait éclater le crâne. Ils ont été ramenés sur des brancards improvisés. On est venu chercher l'infirmier, pour remplir la paperasse administrative. Il était trop tard pour espérer l'hélico. Le « ventre ouvert » paraissait mal en point. Il avait l'air effrayant, la douleur carrément moyenâgeuse. Il poussait des cris de cochon qu'on égorge. Sans nul doute il était au plein milieu tard, de toute façon, pour espérer le sauver. Le « crâne » était à côté. J'ai vu la tête écrasée, l'amas des cheveux noirs, devenus rouges, le visage méconnaissable. Et cette bouillie de chairs et d'os essayait encore de parler. Incroyable ! Il trouvait des ressources, dans un effort gigantesque, pour produire un gargouillis sans aucun intérêt. Voilà, en raccourci fulgurant, la destinée humaine...

C'est à cet instant que j'ai compris que j'avais affaire à Martin. Un peu lent à la détente, l'infirmier, mais, bon, on ne peut pas toujours penser au pire ! Alors aussi sec, sans réfléchir, mû par réflexe, j'ai décroché la chaînette, la plaque ensanglantée du matricule. Je les ai glissés dans ma poche. Et, au cou, je lui ai accroché ma propre plaque. J'ai été obligé de lui soulever la nuque, mes doigts ont plongé dans une mollesse humide, tiède, spongieuse. Je tripatouillais dans le cerveau de mon frère. Avec délicatesse, vous me connaissez, je me suis penché presque à ras de terre et j'ai vomi, discret, la carne à peine digérée du déjeuner, à côté de ce qui avait été son oreille.

Les deux étaient allongés, l'un contre l'autre, pour qu'ils se tiennent chaud, dans mon bocal de l'infirmerie. Plus que jamais, l'haleine épaisse de la guerre pesait dans la pièce, entrée par la fenêtre à travers les lourds barreaux. Je me suis posé une question intrigante : les barreaux avaient-ils été installés par précaution, pour empêcher les visiteurs du lieu de s'enfuir ? En général, vu leur état, il n'y avait pas de danger de ce côté.

Le souffle du dehors transportait une odeur de suint, de larves, de terre humide. Sans raison, le rapprochement m'est venu à l'esprit (Mal à propos ? Sans doute, mais ça ne se commande pas) avec la chaleur étouffante mais excitante qui régnait au dessus du four rue Tender. Martin, alors, aurait tellement aimé savoir où je fricotais avec Maelle. Maintenant je pouvais tout lui dire.

Le fourrier, éméché, entra en se bidonnant pour m'en raconter une bien bonne, comme à son habitude. En trois pas il tomba en plein spectacle shakespearien. Piètre amateur de dramaturgie, il fit aussi sec demi-tour. Je l'ai entendu traîner ses savates. Il est allé dégobiller sur les marches de l'entrée. En tournant la tête, j'ai aperçu les deux filets de bile qui lui pendaient, dans le contre-jour, comme des canines de verre. D'un geste, il les effaça dans la toison de son bras. Puis il se mit à brailler, furieux : « Demain, les gars, on s'y met tous ! On va sarcler le coin ! On va nettoyer le pays de tous ces fellouzes ! » Et j'ai pensé : « Tu te trompes de cible, mon con. Ce qu'il faudrait, c'est s'y mettre à cent, à mille, tous le même jour, à la même heure, pour lancer une grenade dégoupillée dans chaque bureau de ministre, de secrétaire d'état, de président de ceci ou cela, de député et sénateur, une bonne vieille grenade qui explose dans les deux secondes, avant que le type ait saisi ce qui se passe. A l'instant où il allume son cigare, après le pousse-café, le premier rôl du début de la digestion... Splash ! Entre les jambes ! Ad patres... Sans oublier personne, aucun de ceux qui ont eu quelque décision que ce soit à prendre dans cette saloperie, depuis novembre mille neuf cent cinquante quatre. Suffirait de les approcher avec une urbanité de bon ton. Puis – surprise, surprise ! – dans ma main gauche, oui, c'est une grenade, et ça, oui, dans ma main droite, une goupille... Qu'il y passent tous, les imbéciles comme les profiteurs, les ratés comme les vicelards, les affamés de pouvoir comme les potiches."

La rage me tirait des larmes. Les pleurs ruisselaient dans ma barbe de cinq jours.

J'ai observé le cadavre de mon jumeau. Lucidement, j'ai noté que depuis exactement cinquante quatre minutes, je m'appelais *Martin* Martelod. Pour l'administration militaire, pour le monde entier, enfin pour cette ultra minuscule partie du monde qui connaissait les jumeaux Martelod, Renaud était mort. Martin rentrait dans ses foyers.

Ce n'est jamais totalement anodin de regarder quelqu'un passer l'arme à gauche. Surtout quand le fait se déroule quasi entre vos mains. Surtout quand pour couronner la chose, c'est votre frère, encore plus je suppose quand c'est votre jumeau. Et, aux premières loges, devant le crâne défoncé, on ne fait pas plus fort.

Moche, je peux vous dire. Dégueulasse. On se dit que ce serait aimer son prochain comme soi-même que de lui fournir dans cet ultime moment une raison de se poiler une dernière fois. Qu'il produise un ultime hi ! hi ! hi ! avant le coup de grâce. Qu'il salue comme il convient cette vallée de crosses que fut la vie. Mais je vous jure que c'est franchement délicat, même si vous êtes seul à seul avec lui, de lui faire guili-guili.

Je n'ai pas pris le temps de délibérer, de peser le pour et le contre. Je n'avais pas le loisir de phosphorer sur les conséquences. J'avais désormais une femme, un enfant qui allait naître, des copains que je n'étais pas sûr de savoir identifier. Ajoutez que mon oncle Maurice m'attendait pour le seconder à la serrurerie. (Je n'ai jamais tenu une lime.) Et toutes ces perspectives paraissaient simples, bêtes comme chou, reposantes. Tout ce qui était loin du djebel, de la guerre, ne demandait aucune bataille, il suffisait de s'abandonner. Le reste coulerait de source.

La veille, j'étais allé pour la dernière fois à l'économat chercher ma provision de bouteilles d'alcool à 90, d'éther, de pansements, de pommades et de divers produits inutiles. Le camion ramenait aussi des boîtes de conserve, des légumes et des fruits du marché, des caisses de bière, de vin rouge, des pièces de rechange pour les half-tracks.

Sur la route de Biskra, au carrefour avant le douar de Medusa, Mahmud m'attendait. Huit ans, des yeux de mûre, neuf frères et sœurs nourris de lait de chèvre, de galettes d'orge et de figues. Une famille comme les autres, musulmane bon teint, résignée aux Français, aux fells, à tout. Une page conviviale dans son histoire : la mère avait été égorgée par le FLN. Pour avoir donné de l'eau à des soldats.

J'avais l'habitude de soustraire une cagette ou deux au chargement. Des clémentines, des oignons doux. « --- C'est pour toi ! » Le chauffeur, contre trois paquets de gros cul, fermait les yeux. Mahmud s'en retournait, le cageot sur l'épaule, en saluant d'un grand geste. Ses dents blanches, son rire silencieux racontaient la joie de vivre des enfants quand on leur laisse le droit d'être des enfants. Des êtres naturellement ravitaillés des transparentes douceurs que l'homme cherchera plus tard, toute son existence, à regagner, en approchant le mystère invincible

des femmes.

Je lui mis dans les bras une cagette de clémentines. Et je lui ai annoncé que c'était fini. Je m'en allais. Je rentrais chez moi, au loin. J'étais libéré.

Ses joues halées devinrent grises. Il cogna le crâne contre mes reins, avec le mouvement brusque d'un jeune bélier qui refuse la longe. J'ai répété, en détachant les syllabes : « Oui, cette fois, c'est la dernière ! Je rentre... »

Le moulin du Berliet ragea sous les coups d'accélérateur du chauffeur. Mahmud m'enserrait la taille, ne lâchait plus. J'ouvris gauchement le cercle de ses bras. J'ai repoussé les poignets si fins avec mes gros doigts. Alors j'ai couru, j'ai grimpé dans le camion. J'ai claqué la portière tant que j'ai pu sur la tendresse sans espoir qui noyait mes paupières. Qui noyait le muret de terre sèche, qui noyait les pierres de la piste. Pendant que défilaient, dans l'air formé d'un seul bloc de lumière, le jeu de cubes usés des gourbis et leur kaléidoscope de courettes, un olivier desséché qui parut en marche lente vers le pare-brise. Et là-bas, changée en statue de sel dépassant à peine le muret, la petite silhouette grise, immobile tout le temps que nous parcourions le virage.

Dans le village tout proche, les mains des femmes rinçaient les gamelles, les bambins continuaient de sucer une sorte de serpillière en aspirant leur salive comme sur une sucette géante. Un chien, maigre comme un clou, poursuivait ses dénégations rageuses sur un morceau de corde, de ses crocs chaussés de vermine.

J'avais la sensation d'être redevenu humain, de vivre pour quelque chose, d'exister aux yeux de quelqu'un. Le moteur marronnait, mécontent d'avaler la poussière. Les vitesses hurlaient dans la cabine brûlante. Le chauffeur se battait d'une seule main contre un engrenage récalcitrant.

Ah, la nuit est complètement tombée. Le voisin regarde la télé sur sa terrasse. Je vois de loin la lueur couleur soupe que projette l'écran. Par chance, le vent souffle dans l'autre sens, je n'entends pas le bruit. M'échappent les plaisanteries mitées du rigolo de service. C'est une émission de variétés, un show comme ils disent. Toujours le même fléau, les mêmes têtes, la même mélasse, pour le même public d'aliénés. Rue Tender, quel dommage que les Rideau n'aient pas eu la télé, leur mongolienne aurait adoré.

J'aime les soirées comme celle-ci, la trivialité de l'époque, l'indigence de mes semblables. Quelle tranquillité ! C'est la preuve que je vais perdre un monde qui ne vaut pas grand-chose, de toute façon. En attendant je suis décidé à allumer une cigarette, à la cloper avec science et patience, en tirant de chaque bouffée tous les marrons du feu que je pourrai. J'ai l'intention de me faire chatoyer quelques

réminiscences encore, pour mon plaisir égoïste, avant d'aller faire dodo. Des détails insignifiants qui ne vous intéresseraient pas. Sans compter que je m'autorise à espérer, entre le sommeil et la mort, une épiphanie -- *apparition des anges aux bergers*, au cas où vous ne sauriez pas. (Monte là-dessus et tu verras Montmartre !)

« L'Algérie pour vous, c'est fini! » regrettait le capitaine Vieilledent. La vieille baudruche sèche était venue gagner une nouvelle médaille en faisant une tournée, présumée dangereuse, dans le bled. En treillis impeccablement repassé, le nez chaussé de lunettes noires de parrain palermitain, il s'adressait à la troupe réunie. Il nous hurlait aux oreilles comme s'il devait se faire entendre contre un vent de tempête. Levés chaque jour à cinq heures et demie, nous n'écoutions plus depuis longtemps les exhortations des gradés. On connaissait la musique. Et, comme on sait, la musique militaire manque de fantaisie. Non, nous nous bouchions les oreilles de l'âme au profit d'une petite voix en nous, murmurante, longtemps voilée. Dans les débuts, elle nous faisait entendre que jusque là nous avons vécu des années d'insouciance, une jeunesse à nous doré au soleil (les pires moments de notre passé devenaient une allée de roses dans notre souvenir, par comparaison avec l'ennui, la trouille, l'absurdité qui régnaient désormais). Nous avons connu des journées et des nuits sans qu'un abruti en uniforme nous aboie dessus. Elle nous disait, cette voix, que des humains pour lesquels nous avons de l'affection, dont peut-être nous étions aimés, continuaient d'exister quelque part. Nous les avons abandonnés sur un quai de gare, sur l'appui d'une fenêtre, ou peut-être agitant la main entre deux volets, les lèvres fermées sur un adieu interdit. Cette voix, par fatigue, pour s'être épuisée en vain, s'était tue petit à petit. Voilà qu'elle se réveillait.

Le capitaine s'égosillait, rappelait les exploits accomplis par nos prédécesseurs dans la compagnie. On s'en fichait comme de l'an quarante et de la pétoche d'alors des généraux. Les camions attendaient pour nous ramener à Batna. De là, des wagons à bestiaux nous transporteraient à Alger.

J'ai franchi pour la dernière fois le portail du poste. La devise défraîchie, « Chasser la misère », avait dû s'adresser aux élèves que les bâtiments gris abritaient autrefois. Les mots n'avaient plus de sens pour personne.

La plupart des quillards arboraient une gueule de bois carabinée et, au cou, une quille du même métal, achetée à l'épicière de Fouteh. Elle leur vendait les plus grosses, les plus chères, en faisant valoir la comparaison qui allait de soi avec l'outil pour les dames du porteur.

Fini, terminé, bon débarras ! Ils s'en sortaient sans blessure visible, sans séquelle apparente. Ils ignoraient leur état, ce qui s'était abîmé sous la peau, ce qui avait pourri au dedans. Pour eux, pour eux du moins, la parenthèse se refermait

derrière l'énorme quille enrubannée, derrière l'ultime nuit de beuverie africaine. L'alcool, leur remède préféré, dissimulait des ombres qui ne les quitteraient plus.

Le cuisinier Martin Martelod (J'avais encore des retards à l'allumage quand on m'appelait, il fallait que je m'habitue à réagir à mon nouveau prénom) était tout fringant de rentrer. Je ressentis pourtant un poids cireux dans l'estomac --- le serrement de cœur qui vous prend devant ce que l'on quitte, même le pire. Le chien s'attache à sa niche, à sa chaîne, à ses reniflages. On ne vit pas impunément près de trois ans, fut-ce au bain, sans se raccrocher à des élans vite arrêtés, des semblants évanouis, des moments où l'existence apparut supportable, malgré tout. Le première classe finissant, Martelod, n'échappait pas à la règle. Oui, j'étais monté en grade, passé première classe sous la défroque fraternelle. Je portais sa vareuse de sortie.

Il flottait par-dessus la mer des horreurs et des trivialités de cette parenthèse de trois ans que nous croyions refermer, des débris de naïvetés, de fous rires, de peurs pour rien, de gratuités, disséminés comme autant de merdes de chiens sur les trottoirs d'une ville (Il faut nous accorder, nous, les Martelod, une prédisposition pour la métaphore... Maryse nous a montré la voie, je ne l'ai pas assez souligné. Je vous donne ses réponses favorites à mes rares questions. « Qu'est-ce que je vais faire ? » *Gratte-toi les jambes, t'auras des bas rouges...* « Qu'est-ce qu'on mange ? » *Des briques à la sauce cailloux...* Tout un art !)

Mes co-libérés emportaient sans s'en douter dans leur poche, la graine de mélancolie des amitiés rapides et absolues --- propres au partage de catastrophes, de terreurs, de crimes ---, levées au bord des oueds comme des grappes d'acheb après la pluie.

Alger. Sur les quais. Une foule s'affairait sur des tas de marchandises. Une grue soulevait un filet à grosses mailles. Dans le capharnaüm des ballots, des sacs, des valises cerclées de ficelles, des caisses à claire-voie, trois cercueils. Dont Martin, je suppose. Après tout ce n'était pas si crapoteux. Le corps de Tchékov, mort en Allemagne, fut ramené en Russie au milieu des bourriches et du goémon, dans un wagon de transport d'huîtres.

Le bateau levait l'ancre. Enfin on allait tirer le rideau. Adieu l'Algérie. Vivement que toute la Méditerranée s'étende entre ces réalités et nous. Chacun sur le pont pensait se débarrasser de cette terre et tout ce qu'il y avait dessus en agitant, avec des centaines d'enthousiastes, une botte de doigts moites.

Tous débordaient de projets. Je n'en avais aucun. Mais pour une fois j'étais totalement responsable de ce qui m'arrivait. J'avais profité d'un coup du sort. A moi de tenir bon, de remplir sans faux col ma nouvelle identité.

Le bateau jetait des jonchées de fleurs pâles, à grand fracas, des deux côtés de la coque. Je les voyais continuer de flotter au loin, dans des balancements de processions éteintes. Là-bas je regardais reculer les maisons blanches d'Alger, empilées comme les cases de plus en plus serrées, de plus en plus exigües, d'un immense columbarium.

Un type, tout près, malade comme un chien, se penchait sur la rambarde pour vomir, au risque de basculer. L'infirmier défroqué et le tout récent ex cuisinier Martelod s'approcha. Denis ! A l'aller, sur le bateau du départ, ils avaient bavardé tous les deux. Le type était percepteur à Rouen. Il désapprouvait cette guerre qui voulait se faire passer pour une mission, une obligation morale. On les y avait invités avec tant d'insistance qu'ils ne pouvaient refuser. D'ailleurs les gendarmes poussaient l'amabilité jusqu'à venir chercher les distraits, et les convoyaient sur place.

Il s'était emporté, avait juré ses grands dieux qu'il se voulait étranger à ce merdier de militaires et de politiciens. Il n'avait rien à foutre de l'Algérie, du picrate à 14 degrés des colons, des oranges et du coton à cueillir pour les négriers de la Mitidja.

Je le retrouvais en train de se battre contre le vent et la pluie pour allumer une cigarette, à l'abri d'un manche à air. Je me suis fait reconnaître. Et il n'a pas mis pas dix minutes avant de me raconter qu'il venait de passer quinze mois à garder une cave à vin en Kabylie. Il avait plongé un fell dans une cuve jusqu'à ce que l'autre ne fasse plus de bulles. Il n'était pas certain de l'avoir fait sur ordre. Peut-être avait-il été poussé par l'ambiance, par l'idée d'agir comme les autres, de ne pas se faire remarquer du lieutenant. Peut-être même espérait-il se sentir mieux, intégré au groupe, presque heureux d'entrer dans le jeu.

Ma mémoire est d'ordinaire précise. Il n'empêche, je ne me rappelle plus l'heure qu'il était (et vous connaissez cependant mes interrogations originelles, ma susceptibilité à ce sujet). Je le regardais, embossés tous deux contre un canot de sauvetage, car il pleuvait pour du bon sur la Méditerranée. Des cales montait une puissante odeur de promiscuité humaine. Il se taisait, les yeux scotchés sur les plaques de rouille du manche à air, ses deux centimètres de cheveux collés sur son front. Sa joue ruisselait --- d'eau ou de larmes ? Sa cigarette mouillée, tachée de cercles gris, tremblotait sur sa lèvre. Il observait l'horizon, aussi brouillé, incertain que son avenir. Il commençait à percevoir ce qui l'attendait, à comprendre qu'il devrait tricher désormais, tricher à chaque minute, tricher devant tout le monde, et d'abord devant lui-même. Tricher, mentir, cacher, se taire. Toute une vie.

Il en faut peu pour amocher un homme. Et le principal est détruit. Exactement comme cette bombe moderne, une arme dernier cri qui tue une population sans rien anéantir des rues ni des maisons, sans briser le moindre objet. Une bombe propre puisqu'elle n'extermine que la race humaine.

Il nous a manqué quelque chose, à nous qui revenions, debout, avec nos quatre membres intacts, la tête en entier sur les épaules, il nous manquait l'oubli, l'alibi facile de l'oubli.

Et en cet instant, sous le crachin breton, dans un monde qui ira de mal en pis, je trouve matière à me réjouir, à l'abri derrière ma fenêtre, de la bruine qui arrose mes résédas et mes géraniums...

C'est le midi en général, au mitan du jour, que mes pensées (grands héliotropes au jaune cœur innocent) se tournent vers le maigre chapelet des filles et des femmes qui ont accompagné ma vie. Envers elles, je fus capable d'affection (la réciproque n'étant pas garantie).

Ce n'est pas le soir, favorable pourtant aux douceurs libidineuses, ni le matin, où le réveil propulse les hommes en état tendineux d'honorer leur réputation de roucouleurs, que ces idées me submergent.

J'ai rêvé depuis mon premier cri dans le vide de ce monde de me faire bichonner, dorloter, pouponner, cajoler. Vous en savez assez pour voir ce qui m'a vraiment échu en matière de petits soins et de tendres gâteries. J'y ai mis du mien (le mauvais). Je me lassais vite. Vite insatisfait.

Seules, mes flambantes Gitanes furent fidèles. Sans doute parce qu'interchangeables, toujours égales à elles-mêmes, à grosses ou petites bouffées. Le rite ne changeait pas. Avec les femmes tout change à chaque fois, tout change tout le temps. Impossible de se laisser aller, il faut veiller, faire des efforts. Entretenir sans cesse le potager. Je ne me vante pas, voilà ce qu'était ma courte philosophie à propos des dames. Mais au bout d'un certain temps – de plus en plus bref avec l'expérience --, on finit par se poser des questions, on se demande pourquoi tant d'application ? Pour obtenir quoi ? Quel genre de légume au juste, quelle sorte de fruits ? Et si la chandelle en vaut le jeu.

Ce qui se dresse aujourd'hui de réjouissant dans ma ligne de mire vers mon succinct futur m'incite à infléchir ce point de vue. Grâce, d'un côté, au recul dont je jouis, et, de l'autre, à l'absence d'embellissement qui m'est promise, je suis en mesure d'affirmer en toute vérité que, finalement, cela aurait valu la peine que je m'instruise davantage dans le jardinage. Et je ne songe pas uniquement à celles (Combien ? Une ou deux ?) pour qui je ne me suis pas interrogé sur la nécessité de me jeter à l'eau. Le jeune homme que je fus aurait été prêt à traverser à la nage le goulet entre Locmariaquer et Port-Navalo dans les courants de sept nœuds, les tourbillons, le maelstrom d'eau qui pénètre et quitte le golfe. De quoi cent fois se noyer proprement. Mais neuf fois sur dix, celle pour qui vous flashez n'a rien à faire de vous. Ou elle est avec un autre. Vous n'avez plus qu'à vous occuper vous même de votre petit morceau de chair rose regimbante sur votre ventre dans ses élévations matinales. Vite fait, vite satisfait.

Et tout vous conseille de garder votre esprit au travail, de l'aube jusqu'au soir, à traiter les faits-divers du canton (Je parle bien entendu pour moi, digne localier il y a encore six mois). Maelle, je m'en aperçois trop tard, a compté au rang de ces raretés-là. Je ne l'ai pas compris sur le moment. Mettons cet aveuglement aux torts de l'âge. Je n'eus pas de nouvelle chance. Elle m'aurait peut-être supporté. Je ne détesterais pas m'offrir a posteriori cette illusion, ne serait-ce que les semaines qui me restent.

Notez qu'en fait d'être chouchouté, je le suis actuellement par deux femmes. L'une jeune, les deux jolies. Mais mes beaux yeux n'y sont pour rien, elles font leur boulot. Au moins, les relations sont claires et sans surprise. S'il ne tenait qu'à moi, je ne dis pas que... Avec Anouk surtout, je me risquerais, sans trop hésiter, dans l'inconnu. Oui, naviguer vers les îles inexplorées de son corps (inexplorées par moi ; des Collomb et des Magellan sont déjà passés par là, je n'en doute pas)... Je me verrais bien, fier La Pérouse, appareillant sur un vaillant vaisseau, la proue roide qui fend l'eau froide des océans (Avant de ricaner, merci de vous rappeler ce que j'étais à quinze ans au-dessus du four : ce trouillard, mais d'une tropicale ardeur...).

Il me vient fugitivement l'inspiration folle de poser une main sur la poitrine d'Anouk. Histoire d'éprouver une fois encore cette rotondité de melons chauds, cette tendre peau de crème anglaise. Et pour admirer encore, encore, leurs souples rebonds de caravelles alourdies de leur or, retombant dans la mer houleuse de mes doigts. Avec cet acquiescement pataud à la pesanteur, cet abandon, mais intéressé, au contact de la pulpe des phalanges. Et j'y sens battre, aux extrémités, dans les tortillons qui fournissent les empreintes digitales, les pulsations désordonnées d'un petit oiseau prisonnier.

Je ne me lasse pas de me re-projeter le film. Avant de m'attaquer aux tétons, avec leur tête de lombric rose-brun, résistant sous la dent, je songerais à vérifier si le gauche est jaloux du droit ou le contraire quand je mordille et quand la belle patiente, l'air ensommeillé, le temps que je change de côté. Métaphysique du sein. Que d'interrogations existentielles !

Je mettrais la journée à faire le tour d'Anouk, à la tourner et retourner, explorer chaque plage, escalader chaque mont, m'enroulant en ses fraîcheurs, me fondant en ses replis. Avant de débarquer dans l'aveuglante clairière de son nombril, sur la mer lunaire de son ventre, cette mandoline muette, ronde et fendue. Avec, partout, la chaleur naturelle qui l'inonde de son flot lent et tournoyant.

Je n'aurais plus rien à apprendre. Je traverserais le tertre de salicornes, la barbe de ses herbes aquatiques, mollement soulevées par le flot. Et je finirais par introduire, entre les bras repliés de l'étoile de mer qu'elle abrite là, mon petit poisson.

Plein de l'espoir insensé de procurer à l'océan l'impression de sentir déboucher le voluptueux glissement d'une sirène orpheline. (Alors, que dites-vous de ça ? ça me reprend. Que dites-vous de mon romantisme géant ? Pour un moribond, ne suis-je pas, malgré tout, magnifique ?)

Après quarante-cinq années, si je fais remonter à la maternelle mes premiers élans, à la lumière de, peut-être, huit ou dix rencontres plus ou moins réussies, recouvertes du limon pâle de l'oubli, ce mystère continue, il me fascine. C'est toujours à n'y pas croire, ces fruits éclatants de sève surgis en hiver, ces oiseaux blancs loin de la mer, cette fièvre de boussoles pointant vers des horizons bleuissants, ces destinations sans carte, ces archipels qu'on devine toujours à découvrir. Enfin, cette magie incroyable ! Tout le chaud de la vie est caché là, sous un corsage et une jupe bien tirés. *Gratis pro deo*, prêt à surgir, à se livrer, dès lors que l'infante du royaume vous invite au saccage.

Oui, j'aime le ventre des filles, leur neige, le roux ou le nègre de leur fourré, la sapinière de leur joyau secret. Je suis sûr d'avoir, sur plus séduisants, ce sobre avantage: j'aime donner du plaisir, je ne rechigne pas à la tâche. Malheureusement, pour prouver mes dires il faut déjà que j'en sois là, dans la place. Ce qui n'aide pas *avant*, au pied du mur, quand tout se décide, justement, devant le rempart... J'explore plis et replis, coins et recoins, je fouine, je fouis, le groin en folie, goret rose dans sa bauge. Ma langue, rose souris qui trotte, mes lèvres qui grignotent à molles dents de louveteau.

Je peux me dire, en me regardant droit dans les yeux devant la glace, que je suis au moins bon à ça. Je vous montre ? Sachant varier le rythme : glouton dix secondes, gourmet trente. Et je recommence. Capable de saisir la cadence de chacune, le tempo, la nuance, le balancé errant et savant de son désir.

Jean-Paul va passer tout à l'heure prendre le café. Demandez-lui si je mens. Je lui ai souvent raconté cette époque transcendante. Une femme, un homme (Moi ! Qui vous croyez ?). Le poulx qui monte en flèche. Frottements. Attentes. Reptations. Arias. Soupîrs. Le grand navigateur a découvert son île inconnue. Soleil. Sable blanc. Je reste. J'abandonne le navire. Bonheur complet.

Une femme, le sort (disons que c'est le sort) m'en a fait cadeau à mon retour d'Algérie. Une femme à moi, toute prête, consentante, sans rien avoir eu à solliciter. Extravagant, aberrant. A coup sûr déraisonnable. Mais je ne m'étonne pas (aujourd'hui encore) de m'être lancé dans ce coup de poker menteur. La difficulté, c'est que j'étais le seul à jouer.

Certes ce fut bizarre de me retrouver dans des lieux familiers et pourtant chez un autre. Et dans la peau d'un autre. De devenir le père encensé d'un bébé qui, c'est vrai, me ressemblait. Une femme, un enfant tombés du ciel. Et moi qui chaussais, tranquillos, les pantoufles de mon siam, baisais l'épouse, élevais le marmot. Encore une chance que Margot fut orpheline, je n'avais pas les beaux-parents à adopter. Et tout ça, pour quoi au juste ? En avais-je envie ? Réellement ? Je ne m'interrogeais guère. Plus tard la question resta pendante. Et je cafouillais à me faire une opinion. Je me suis dit, les premiers mois, qu'il était peut-être temps de revenir en arrière, de prétexter l'affolement, ou la plaisanterie funeste, d'expliquer l'échange de plaques d'identité, un échange innocent entre jumeaux. Mais qui voudra me croire ? Il faudrait accumuler des preuves. De toute façon, par la suite, le doute subsisterait. Mon impression d'étrangeté du début fut aggravée chaque fois que je constatais que ce qui m'entourait, choses et gens, ne m'était familier que d'apparence. Je ne savais pas allumer la télévision que Martin avait achetée avant de partir, ni régler les chaînes. Quant à ses copains, je les trouvais cons ou mortels. Je ne me sentais guère d'humeur à m'intéresser à leurs petits problèmes, à leurs projets à la flan. Je n'étais pas fichu de compatir, ni de faire semblant, à leurs petits problèmes merdiques, de partager leurs joies, encore moins leurs peines.

Je me tenais devant, spectateur comme au cinéma. J'observais leurs silhouettes. Je devins capable, sans plus, de me rappeler leur nom. Ils s'agitaient, gueulaient à tue-tête, rigolaient, se disputaient, ils s'enlaçaient avec des trémolos dans la voix noyés par des déferlantes de musique. Et à la fin, quand l'écran s'éteignait, qu'ils s'en allaient, je restais seul dans le noir.

Cette réaction me parut normale, j'étais persuadé que tous les anciens appelés avaient la même attitude. Et d'ailleurs, auprès des rares camarades que j'avais retrouvés, j'éprouvais un sentiment identique d'incompréhension morose. Nous ne partagions plus rien.

Le monde continuait, tout était à sa place. C'est moi qui étais de trop. Auprès de Margot, j'ai prononcé les paroles qu'elle attendait. Ce n'étaient que des répliques, des répons, comme à la messe. J'ai enfilé l'habit officiel de l'époux sans me retourner pour voir à quoi je ressemblais, sans chercher à savoir à quoi il m'engageait. L'idée ne m'est pas venue d'examiner une seconde ce que signifiait vivre aux côtés de quelqu'un, dormir dans le même lit tous les soirs, dîner à perpétuité devant la même passante, installée à demeure. Peu à peu, aux yeux de tous, tout reprit son cours. Il y avait cette parenthèse maintenant refermée entre eux et moi. Ils ne voulaient surtout être instruits de rien, rien apprendre.

Je m'agaçais de tout sans trop le montrer. Le comportement des voisins, des cousins, de la famille, des autres en général, me parut excessivement enviable. J'aurais aimé partager leurs habitudes réglées comme du papier à musique. J'admirais leur placidité de dépositaire heureux d'un train-train administratif, leur femme dont le bavardage était déprimant d'affection. Pompettes au deuxième verre, elles zézayaient, le dimanche, après les apéritifs. J'étais touché de la fausse blondeur de leurs filles, de leur compréhension de chèvres tirant à peine sur la longe. Ils étaient royaux dans la conviction pépère que nulle autour d'eux, épouse ni fille, n'avait aucun fond obscur.

Si on leur avait braqué en plein sommeil un projecteur dans les yeux, les réveillant en sursaut, ils n'hésiteraient qu'un quart de seconde pour décliner sans risque leur matricule, leur identité, expliquer qui ils étaient.

Mais moi, dès ma venue au jour, jailli le second, qui fus-je, qui suis-je ? Sorti fesses en avant, mal parti, mal arrivé, jeté dans le grand vide de l'existence, sous une pluie d'encouragements et d'ordres impératifs qui ne s'adressaient pas à moi. Tête en bas, j'ai ajouté au bruit du monde ma partition grêle de chat soulevé par la queue. Le râble tressautant comme pour m'enfuir vers les futaies d'une autre galaxie.

--- Quand je suis rentré d'Algérie, tu m'as trouvé comment ? Comme avant ?

--- Exactement le même. Tu étais mon meilleur ami !

Sacré Jean-Paul ! Avec moi il avait pourtant partagé peu de chose. Le plaisir de la voile, oui. Les autres plaisirs, les filles, c'était avec Martin.

--- Pourtant il y avait des tas de choses dont je ne me souvenais pas. Je ne reconnaissais plus grand monde. Même ceux -- et celles, tu te rends compte ! -- que nous avions avant fréquentés...

--- C'était le choc. Le retour à une vie normale après tous ces mois sur le fil du rasoir.

--- Et si c'était que j'avais complètement changé. Que j'étais devenu un autre. Un inconnu avec un visage qui t'est familier ?

--- Tu es en train de bâtir un roman ? Dans la vie, c'est bien toi. Je peux te le jurer.

--- Moi, je ne jurerais de rien. On ne peut faire confiance en personne. Même pas à son meilleur ami.

--- Mais tu me fais confiance ?

--- Confiance dans l'ami ou le médecin ?

--- Les deux.

--- Tu me mens quand tu me rassures sur mon sort, sur l'évolution de mon cancer.

--- Je t'ai toujours dit la vérité.

--- Elle est mi-chèvre mi-chou, ta vérité.

--- Je ne vais pas la déformer pour te faire plaisir. Tu n'aimerais pas ça.

Il se renverse dans le fauteuil. Le cerisier au-dessus de sa tête et le chêne dans l'angle du jardin sont en marche sur le ciel traversé de lents troupeaux cotonneux. Sous la houlette d'un vent invisible. Une pie se perche en haut du chêne, blanche et noire telle une bougie à demi consumée.

Jean-Paul reprend ses consultations à quatre heures. Tout en bavardant, il prend mon pouls – machinalement ? Le geste, ses doigts accrochés à mon poignet... L'année de la troisième, j'avais couru avec lui la régates des dériveurs à Port-Navalo. Sur son Vaurien tout neuf. Martin (oui ?) était l'équipier habituel, mais il avait rencart avec une nouvelle fille, il m'avait supplié de le remplacer sans rien dire. Jean-Paul se vexerait s'il le laissait tomber.

Comme équipier, je me débrouillais. Sur le dernier bord au rappel, le corps aux deux tiers à l'extérieur, arqué en arrière, les cheveux à frôler les vagues, j'étais le roi. Le stick de la barre coincé entre les genoux, Jean-Paul, au rappel lui aussi, ne dirigeait pratiquement plus rien. Pourtant nous n'avons tamponné personne. De vrais diplomates ! Et nous avons franchi au hasard la ligne d'arrivée, en tête de notre catégorie. La coupe ternie trône toujours dans le cabinet du docteur.

J'avais oublié le souvenir doré de cette régates. Nous deux, trempés jusqu'à l'os, le poil dressé par la chair de poule. Victorieux (ça ne m'est pas souvent arrivé). Partageons sans arrière pensée la gloire sans nuage de ce dimanche-là (Le stade final me rend lacrymal).

Margot, épouse Martelod, était comblée. Elle avait récupéré un mari différent, mais plutôt amélioré. Il s'était calmé, lui, le nerveux. Il restait maintenant à table quand il y avait du monde. Il tirait sur les cigarillos que l'oncle Mau sortait d'une boîte en fer où figurait une bête sauvage, sous la marque Panter. C'était un autre homme...

Elle n'a pas compris quel animal bizarre lui était revenu. Avec tous plutôt taciturne, sauf de temps à autre des explosions de jactance. Elle a mis son mutisme sur les difficultés à se réhabituer à la vie civile, à la paix, après tous ces mois sur le quivive. C'était une question de temps. Il retrouverait ses marques. Il reprendrait son ronron, se stabiliserait dans son nouveau métier. Voilà qu'il s'était métamorphosé en journaliste.

Il se réveillait parfois la nuit en sursaut. Il disait avoir entendu un bruit. Assis d'un coup, dressé par un ressort, sur le bord du lit, il tendait la main dans le noir, il

cherchait son fusil. Tranquille. Efficace. Des réflexes qui lui restaient. Un matin, elle se réveilla le souffle coupé : il la serrait par le cou. Elle a hurlé. Poussé une plainte de grue rouillée. Aussitôt, comme arraché à un rêve, il l'a lâchée, il s'est excusé. Il faisait un cauchemar.

Elle se confia à son amie Christine. L'autre, ravie de jouer double-jeu, me sonda. Elle se prétendait à l'affût de signes qui pourraient rassurer Margot. Je me demande par rapport à quoi elle voulait la tranquilliser. Je les entendis à plusieurs reprises parler de moi, par la fenêtre donnant sur le jardin, dans la petite maison que nous avions louée après la naissance de Fanch. « Il t'aime, affirmait Christine. Il est content d'être là. Les gens le reconnaissent, contents aussi de le retrouver, même ceux qu'il a l'air d'avoir oubliés. » Elle incitait Margot à m'arracher de son côté les vers du nez, me pousser aux confidences, me faire raconter ma vie. Dire ce que j'avais vécu *là-bas*. Christine y mit du sien et, pour rendre service à sa meilleure amie, elle coucha avec moi un après-midi que nous étions seuls (elle, prenant toute l'initiative --- mon rêve d'adolescent !). Puis régulièrement, dans l'intention de me soutirer des aveux sur l'oreiller. Elle tira des plans sur la comète, elle se démenait comme un beau diable, dévouée trois heures d'affilée, pratiquement tous les quinze jours. A la maison. Profitant que Margot se rendait à la clinique du Bondon où elle travaillait l'élocution des enfants dyslexiques.

Margot aussi m'interrogeait --- surtout dans les premiers mois --- le soir, blottie dans le silence, après que nous avons fait l'amour. Elle comptait sans doute sur l'alanguissement d'après le plaisir pour que je me déballonne, désarmé. Que je laisse filer des bribes de mon passé de soldat. Elle insistait, voulait que je traduise ce qui avait été le pire pour moi. Je répondis évasivement, j'affirmai que le pire, ç'avait été tous les jours, tout le temps. Elle plaignit son pauvre mari. Maintenant c'était fini, les méchants, les bobos. Je ronronnais, je jouais le gros poupon, le coq en pâte.

Christine ne perdit pas complètement son temps. Elle ne m'ouvrait pas ses cuisses pour du beurre. Elle ne secouait pas ses doudounes pour des prunes. La perspective, vu d'en dessous, me faisait tourner la tête. J'ai lâché avoir certains jours peur de moi-même (et au moment où je l'affirmais, vraiment je me suis effrayé de ce monstre, cet ogre que j'étais !). J'avais conscience d'être trop dur avec Fanch, tout petit encore, un bébé. Je plaignais le pauvre gosse. Il se cachait sous le drap, faisait semblant de dormir, quand il entendait son père pousser la porte pour lui dire bonsoir. J'étais brusque, impatient, c'était plus fort que moi.

Chaque parole fut rapportée à Margot. Fière interprète, elle restituait l'intégralité de nos échanges. Sauf les soupirs, les cris d'extase de la bonne copine.

Tout allait pour le mieux. Je me crus prêt à tirer la chasse sur l'Algérie. Martin Martelod, le nouveau, marche pesamment, mais il avance, dans le dédale moral de l'étroit sentier de montagne (un chemin d'âne) qu'était sa vie. La poussière, en bas, qu'il remue et la fumée, en haut, qu'il expire, cueillie au petit brasier amical de ses chères Gitanes, figurent au rang de ses seules véritables compagnes. C'était le bon temps. A domicile, il possédait une femme, un enfant. Sous le boisseau, il jouissait des extras de l'excitation – Christine, accrochée à sa noble cause, s'arc-boutait, faisait les pieds au mur,.

Cet équilibre pondéré me tire une larme.

Petit à petit, j'ai pu lever l'embargo décrété sur mon futur. Ma placidité retrouvée m'a convaincu que cette vie toute tracée était le mieux qui puisse m'arriver. Je roulais sur mon erre. Je ne pensais plus l'existence comme une durée, une période qui s'achèverait. Je ne traçais plus, comme dans le bled, de croix sur le mur pour dénombrer les jours.

Mon goût intact pour la rêverie a lentement tendu devant la réalité son écran de gaze adoucissant. Je me sentis étranger mais intégré, accueilli. A ma place, après tout, auprès de ceux qui m'entouraient. Je n'étais pas malheureux, au contraire. Sûrement indifférent, passif, mais c'était pour qu'on me fiche la paix, qu'on m'oublie. A distance des autres, j'étais libre de me reconstruire un monde, afin de l'emmener partout avec moi, de le dresser en bouclier, invisible mais présent, telle cette odeur de basilic respirée un des premiers soirs d'Algérie, dans les pierres d'un douar écroulé.

Il m'avait fallu des tonnes de diplomatie pour décliner l'offre de reprendre le travail à la serrurerie. L'oncle Mau aurait eu un arrêt cardiaque, à tout le moins une crise d'asthme, en me voyant manier une lime. Je m'étais inscrit à des cours par correspondance, et à la stupéfaction de tous, je fus très vite embauché par la rédaction locale d'Ouest-France. Une réussite inespérée, aux yeux de la famille.

Les soirs où je rentrais directement, à la sortie du travail, furent de plus en plus rares. J'avais mille prétextes pour traîner jusqu'à la nuit. La rédaction ne pouvait plus se passer de moi. Margot me croyait retardé par un motif professionnel. Je me promenais au bord du golfe, à bayer aux corneilles. Je m'asseyais sur une roche devant la marée. Je regardais douloureusement le tapis vert des algues qu'elle recouvrait bientôt. Comme si mon présent, la seule chose que je croyais posséder, s'effaçait sous mes yeux. Les chemins de douanier, retracés le long de la côte, attiraient désormais les promeneurs. Les plages qui m'étaient familières s'étaient travesties, plus blanches qu'avant. Il fallait plaire aux touristes, les municipalités y avaient fait porter du sable venu d'ailleurs.

Je regagnais le bercail sur le coup de huit heures et demie. Une heure tardive, en province. C'est l'heure où le dîner est fini depuis longtemps. Les couples digèrent déjà devant la télévision. Si je tardais trop, Margot s'inquiétait, elle envisageait de prévenir la police, d'appeler les urgences de l'hôpital Chubert, près de la gare. Elle me voyait mort, renversé par une voiture, tombé à l'eau, noyé, ou me traînant encore, les jambes brisées, quelque part, loin des voies passantes. Et quand je poussais la porte, je notais son soulagement, sa reconnaissance. C'était écoeurant. Je lui en voulais de ce contentement.

J'ai chaussé les bonnes vieilles charentaises du mâle occidental. J'ai pris l'habitude de me mettre les pieds sous la table. Je disais bonsoir, j'embrassais Margot. Le petit était couché. Aussitôt assis, je lapais ma soupe. Les bruits de succions, de mâchonnements, les grésillements ou les bouillons de ce qui réchauffait, décourageaient la conversation. Pourtant elle s'acharnait, mais elle poussait devant elle --- comme les miettes de pain qu'elle rassemblait sur la table, du bout des doigts, jusqu'à construire un petit tas de bris de croûte et de mie, à hauteur de la fourchette --- des questions qui n'en étaient plus, qui avaient depuis longtemps abandonné toute idée d'obtenir une réponse. Elles n'étaient là que pour combler le vide, le silence. Pleine de bravoure, elle racontait sa journée, tentait de partager, sinon ce qu'elle confiait, au moins l'écho de ses paroles. En espérant que les mots ne se délitent pas dans l'air embué pour le seul emperlement des murs.

Le bourdon clair de sa voix conservait la trace d'une gaieté enfuie. C'était une gaieté d'avant, d'un temps où elle avait accroché ses rêves d'un mari sérieux, travailleur et paisible, à la moindre preuve de patience, de gentillesse, d'écoute, de volonté d'entente d'un homme --- ce qui ressemblait à ce qu'elle avait appris à qualifier du nom d'amour.

Ainsi tout était huilé, lubrifié. Je glissais peinard sur la pente. Elle avec moi. Je portais à ses yeux les brûlures de passions de jeunesse qu'elle imaginait nombreuses. J'avais abandonné ma traîne de conquêtes au profit de la paix du ménage. J'étais plus taciturne mais davantage patient. Elle se demandait sur quel pied danser. Nous étions un couple banal. Notre histoire pouvait durer.

J'allume ma première clope, la première depuis quatre longues journées. J'ai traversé le désert pendant quatre-vingt-seize heures, d'ailleurs j'en ai la gorge en feu. La nicotine va anesthésier tout ça un petit moment, avant de me passer la trachée artère à la toile émeri, les bronches au bazooka. Cinq minutes de répit, trois d'une espèce de plaisir dérobé, c'est déjà un cadeau. Mon brave briquet pleure ses étoiles filantes au quart de tour. J'aime son odeur de pétrole, l'odeur de la pierre frottée sous la molette. J'aspire lentement la fumée, je sens ses particules me cavaler partout dans la poitrine, en joyeuses bandes, turpides écolières soudain libérées. Je me sens solide, costaud, habité de nouveau par la vie, le grésillement du présent.

Le ciel est gris, je m'en félicite. Je garde des séquelles de mes folies pédalières de l'autre jour. Des ankyloses, des raideurs, des tensions de mollets. Il va pleuvoir, bon prétexte, je ne sortirai pas aujourd'hui. D'ailleurs c'est le jour du marché à Sarzeau. La foule des vacanciers agglutinée devant les tomates de Hollande, extasiée devant les langoustines du Sénégal. ça piétine sous son ciré de carnaval, sous sa casquette de loup de mer, sous sa vareuse de pêcheur vendue au prix du vison à la coopérative ostréicole.

Qu'est-ce que je vous disais ! ça y est, mes vieilles copines, Oxyde de carbone et Nicotine, en foire avec leur pote Goudron, font la java dans mes bronches. Une noce carabinée, une bamboula de derrière les fagots. J'en suis tout retourné. Car c'est un choc, mine de rien, une telle nouba dans votre intérieur. Je ne conseille à personne d'essayer. A reconsidérer les maigres bouffées festives d'il y a un instant, je me pose la question de la vanité de la satisfaction fallacieuse dont je me vantais. C'est toujours après qu'on philosophe. Son éjaculat dans le creux de sa blanche menotte, on se demande à quoi ça rime tant d'exaltation. Un truc gluant, bientôt liquide, qui pisse les doigts. Et pourtant on y repique, on repart la fleur au fusil, on y croit de nouveau à la verte vallée, à la félicité.

Il faut le dire, j'ai eu mes beaux jours avec Margot. La solitude, l'âpreté des jours, une éducation à la dure (je parle de l'absence d'affection) font de vous un individu des plus équilibré. Sociable, riche de confiance en soi. Chacun connaît des périodes d'hilarant bien-être. Toute la question est dans la durée. La brièveté est en général la marque de ces noces de plume avec l'existence. Résumons mon été de ciel pur : des couchants grandioses, le firmament qui refermait sur nos têtes son immense corolle, telle une fleur d'hibiscus épuisée les soirs de canicule ; des journées d'une allégresse insouciant. Mais très vite j'eus l'impression de vivre, auprès de Margot, dans l'enthousiasme d'un vice-roi contraint de fréquenter les cérémonies patriotiques.

Bon an mal an, je n'ai pas regardé avec terreur s'avancer les saisons. J'étais porté par l'existence, engourdi par le quotidien recommencé, par les lendemains sans secousse. Elle fit teindre ses premières mèches grises. Je ne m'étais pas aperçu qu'elle blanchissait.

Vint l'été de mille neuf cent soixante et onze. Devant le gâteau j'ai pensé : « Voilà dix ans que ton petit *mari* est revenu d'Algérie. Tout changé dans sa tête, crois-tu. J'ai pris la suite de Martin et je ne suis plus personne. Renaud aussi est mort finalement. Et auprès de toi, il y a cet homme que tu crois fréquenter au total depuis quatorze ans.

Tu vis dans le présent. Que j'y aie une place ou pas, au fond, qu'est-ce que ça change ? Oui, qu'est-ce que ça change que je rentre chaque soir, que je lape ma soupe après que tu l'as fait réchauffer, que je mange tes patates et la daube qui mijote à m'attendre.

Je respire ici, à côté de toi, sans dire un mot. Je produis par intermittences des grognements de bête lasse qui a du mal à trouver son souffle entre deux déglutitions, des bruits de langue que tu prends pour un acquiescement. Et tu patientes le temps que j'aie terminé, que j'aie fini de saucer mon reste de pain dans l'assiette, avant de tout débarrasser, et de te mettre à la fenêtre pour regarder passer les gens du quartier en balade vers la côte. A cette heure où la chaleur a fui comme un radiateur trop vieux et n'exerce plus qu'à distance son rayonnement accablé.

Tout à l'heure tu iras te coucher, tu liras ce roman qui te plaît tellement parce qu'il est vrai, parce qu'il raconte la vie -- celle d'une femme qui a réchappé d'un cancer. Tu aimes les livres qui se prétendent autobiographiques. Avec eux tu as la sensation de toucher le chaud d'une vie, la vie d'un autre. Parce que tu es persuadée qu'il y a davantage à apprendre de la réalité plutôt que de l'imagination. Tu n'as jamais lu mes cahiers d'Algérie et d'ailleurs je n'ai jamais proposé de te les

montrer. Je les conserve sous clé. Tu comprendrais mal que j'aie passé ce temps non à écrire mon journal, les péripéties des heures, mais à mettre en scène des personnages, à les doter de réactions et de désirs, de sentiments, de pensées. Si j'insistais, tu finirais peut-être par l'admettre. Mais tu y verrais à toute force le besoin de recréer des situations vécues, de témoigner, de laisser une trace. Moi, vois-tu, au milieu du désert, je vivais comme une bête, l'âme ensablée. J'ai tenté de bâtir des phrases qui tiendraient seules, qui feraient lever un monde, même minuscule. Celui qui lirait ces pages se sentirait sans raison satisfait.

Et devant toi, je me répétais : Si je ne rentrais pas, si je n'étais pas là du tout ? Tu continueras de recopier dans ton agenda la recette des œufs en gelée, des papillotes de saumon, que tu viens de lire dans un magazine. Tu noteras soigneusement le menu que tu as préparé pour les Paturau ou les Jauffret qui sont venus dîner l'autre samedi, pour être sûre de ne pas leur refaire la même chose l'an prochain. Chaque fin de semaine, tu prendras ton shampoing versé d'un berlingot en plastique dont tu laisses traîner l'oreille déchirée sur le coin du lavabo, dans une petite mare spermatique. Et tu passeras les deux heures suivantes la tête couverte d'oursins en plastique rose et bleu.

Je ne suis qu'une présence lourdement vautrée dans un fauteuil, un livre sur les genoux, la radio allumée sur des bruits que je n'écoute pas. « Encore à lire ! dis-tu. Tu ne pourrais pas t'occuper à autre chose ? » Et non, je n'ai pas envie de faire autre chose. Encore moins de m'occuper. Lire ne m'occupe pas, lire me fournit l'oxygène pour vivre. Est-ce que ça t'étonne encore, depuis dix ans ? Si j'ai besoin des mots, plus que des paroles des vivants, ces êtres tout de suite ennuyeux, vulgaires.

Moi qui ne remue plus rien que mes mains vides au soleil, qui ne fréquente les hommes que par obligation, qui ne discute pas, qui acquiesce, par refus d'affronter un échange, par paresse d'expliquer, par indifférence à ce qu'ils pensent. Et peut-être, oui peut-être, par terreur secrète de concéder que je serais capable de rire à leurs plaisanteries, de m'égayer à leurs siestes. Que je suis pareil à eux.

« Enfin, il rentre, c'est toujours ça... » voilà ce que tu te dis peut-être. Je ramène ma paye, je ne la bois pas au café, comme aurait dit Maryse Martelod. Je ne suis guère dépensier.

Quand j'arrive très tard, c'est que j'ai eu un conseil municipal à couvrir, une réunion du troisième âge à photographier, un papier à finir. C'est ce que tu penses. Et trop pressé pour décrocher le téléphone et te rassurer, te prouver que je respire encore, que je ne suis pas carbonisé dans ma vieille Peugeot rouillée, enroulée façon

python autour d'un arbre, me vidant d'un sang coquelicot qui vire, sur les feuilles tombées, au corail mort.

Je continue de savourer aux beaux jours tes sardines grillées. Je mange tout, l'arête et la queue. Je savoure la sensation, contre mon palais, des paillettes poudreuses qui se pulvérisent sous les dents. Une satisfaction minuscule, oui mais une satisfaction quand même. Ce genre de contentement aide à supporter les matins qui éclairent cette poignée de gens livides à l'arrêt d'autobus. Avec pour seule aspiration d'arriver à l'heure au bureau, à l'usine.

Je ne connais pas de journée ordinaire. Je vis des nuits bousculées de sursauts. Mes rêves sont zébrés des éclairs jaunes, bizarrement silencieux, d'une mitrailleuse. L'aube monte, ploie sous l'ennui attendu des heures, qui reproduira celles de la veille, de l'avant-veille. Il y eut une minute tragique, à la fin de l'enfance, où je ne me suis pas rendu compte que rien ne m'attendrait plus, dans le recommencement des aurores, dans la succession des semaines, qu'une molle tristesse de presbytère. Et j'en arrive, trente ans plus tard, dans la glace de la salle de bains, à tricher pour ratisser le plus de cheveux possible et ramener sur l'œuf du crâne une mèche aussi gluante et crantée que les tiges des chrysanthèmes pourrissants dans les vases en fonte, couleur argent, censés égayer la froideur des dalles au cimetière. Et le radio-réveil, à sept heures moins cinq, lance sa trivialité publicitaire comme un seau d'eau froide à la face de nos rêves, pour les éteindre d'un coup, Douchée par l'ineptie des commentaires sur le moindre événement affectant les immondes et dérisoires termitières des politiciens, ma conscience se ranime, avec un mouvement de gelée tremblotante. Celui qui saisit le ventre des hommes mal réveillés, dans les vécés qu'ils laissent porte ouverte, acculés comme des bêtes dans leur stalle, en train d'écouler longuement le pipi impératif du matin. Et ils s'y reprennent à plusieurs poussées, en soutenant mollement, dans leur paume mendicante, la direction du jet.

Quand le lave-vaisselle se taisait, il n'y avait plus aucun son dans la cuisine à part le réfrigérateur qui toussotait à la fin de chaque reprise de son accès de Parkinson. Sans compter la mastication de l'époux qui terminait son camembert dans un gargouillis de semelles qui se décollent de la boue. Et Margot qui reniflait sans qu'on sache si c'était un rhume ou une tristesse définitive, identique à celle de la pierre ponce abandonnée sur l'évier. Bientôt je croisais en duel mon couteau et ma fourchette sur le pré sale de l'assiette, je renfilais ma serviette dans le rond en plastique portant mon prénom, et je me levais en repoussant la table du ventre, pour allumer à la fenêtre la deux cent quinze millième et quelque cigarette de ma

vie. Au même instant, à la télé, un cravaté se penchait vers une vieille fillette, actrice de renom, qui agitait des cils blonds de porcelet, et souriait d'une bouche constipée, de crainte de faire craquer son lifting.

Fanch me ressemble, la même bouche bien dessinée, les yeux, les oreilles ourlées. J'ai joué le jeu, on ne pouvait nier la parenté. Trois ans plus tard, Margot a parlé d'une fille, combien ce serait gai une petite fille. Je suis resté évasif. Elle a insisté, c'était le moment, avant que l'aîné fut trop grand. Pour qu'ils jouent ensemble.

Le dimanche, par beau temps, les voisins qui ne décollaient pas de leur fenêtre voyaient les Martelod partir pour la plage. Ils savaient que nous allions du côté de Penvins ou de St Jacques, dans notre première voiture, une Deux-Chevaux d'occasion. Je pêchais des crevettes dans un grand haveneau, Margot ramassait des palouettes, des tellines, en grattant le sable avec un râteau. Fanch courait partout. Elle faisait cuire la pêche conjugale sur un réchaud de camping et nous dînions le dos contre un talus, pendant que le ciel tournait imperceptiblement au vieux rose. Je dévorais à belles dents, tête et antennes comprises, les bouquets pâles, presque translucides. Fanch mangeait comme un goinfre.

J'étais à deux doigts de reconnaître que la vie procure des moments qu'il est facile de supporter. C'était peut-être, porté par le flot sur cette côte basse, avec la brume légère du crépuscule, quelque chose qui ressemblait à du bonheur.

Je ne suis pas possessif. J'ai toujours eu du mal à dire « ma femme » en société. De quelque côté qu'on se tourne, Margot n'aurait pas dû m'appartenir. Même officiellement adoubé, je ne m'en considérais pas propriétaire. C'était plutôt moi d'une certaine façon qui était sa chose. Elle se souciait de moi, et je me contentais d'être l'objet de son attention. Cela me convenait. Demeurer vivant, respirer au soleil, hors de tout danger, c'était un immense progrès.

J'avais changé de prénom. Pour tout le monde j'étais un autre. Mais ai-je connu une période de ma vie où j'ai su avec certitude qui j'étais ?

Par intermittences, j'ai éprouvé des velléités de changer d'air. Mais à de rares exceptions je n'ai guère poussé plus loin. Je me suis fait aux règles de vie du couple avec jeune enfant. Je regardais autour de moi, ne voyais guère matière à envier quiconque. J'entendais les vantardises, les aveux, les regrets, la banalité des uns et des autres. J'avais la permission, quand j'en éprouvais le besoin, de me serrer contre une peau accueillante. J'enlaçais Margot avec l'avidité désespérée et un peu brusque des chevaux.

Mon esprit vagabondait. Comme depuis toujours. Je tissais des liens de plus en plus ténus entre la réalité où j'étais plongé, et les images qui peuplaient mon cerveau. Rien qui empêchât de durer cependant. Nous aurions pu vieillir ensemble,

ni plus ni moins que la plupart des couples. C'est l'espoir qui tue. Savoir ne rien devoir attendre aide à continuer.

Les orages sur Vannes me rappelaient le fort, la piste, la roche bleue. Les camions alignés au centre de la cour brillant d'éclats insolents, les hommes vautrés contre le mur, réveillés par la pluie, tandis que la chienne Gina, inquiète, venait quêter une caresse et se prenait des giclées de bibine sur le poil.

Fanch adorait creuser le sable, puis s'asseoir dans le sable violet, proche de la vase. Il éclaboussait les alentours d'une boue à forte odeur, avec sa pelle en plastique. « Un vrai cochon dans sa bauge », disait Margot, admirative.

A défaut de me faire parler de l'Algérie, Margot pensait me faire plaisir en m'incitant aux confidences l'ex séducteur. J'aurais pu décrire les frasques de Martin que j'imaginai, car nous n'avons jamais rien partagé. Mais, puisque ces retours sur le passé la rassuraient, j'ai préféré remonter à l'enfance.

Ce n'est pas rien, une enfance. Je ne m'en étais pas avisé auparavant, mais voilà que j'avais emporté avec moi non seulement ce que j'avais vécu mais aussi ce que l'enfance avait éclairé. Comme une bougie, dans la main du marcheur, qui aurait déplacé avec elle, dans son halo de lumière, tout ce qu'elle sortait successivement de l'ombre.

Enfant, mes vrais confidents, c'étaient mes Indiens en plastique, mes chiens en pâte à modeler, courbant sur la toile cirée un dos démesuré. Je les fabriquais en roulant sous la paume des morceaux de pâte couleur novembre. Je traçais de l'ongle la fente de leurs yeux, ce qui leur procurait des paupières lasses d'oisifs. Si j'avais eu l'esprit plus éveillé j'aurais pu y lire la sérénité des martyrs moribonds.

Margot avait tenu à acheter un lit double sommier, double matelas. Pour que je puisse m'y agiter sans la réveiller. Un lit grand format pour passer une nuit sans que je lui enfonce la pince de mes doigts dans le ventre en me jetant sur mon Mas 36, parce que j'ai entendu l'alerte donnée par la sentinelle.

Margot allumait vite la lampe de chevet pour me ramener au présent. Elle épongeait la sueur froide qui me coulait dans le cou. Mes nuits à Vannes, pendant une bonne partie de notre vie commune, je les ai passées à crapahuter dans le bled, au sein d'une petite troupe somnambule en colonne, la tête vide, avec le seul souci de figurer parmi ceux qui reviendraient au début de l'après-midi pour manger les haricots et mâcher et remâcher le bœuf du ravitaillement, avant de s'adonner aux corvées du jour.

Je m'asseyais au bord du lit. Les draps ouverts donnaient froid à Margot Elle était frileuse. Toutes les femmes que j'ai connues étaient frileuses.

Je dois reconnaître publiquement ce que je dois à Margot. Elle a réussi par sa présence, sa patience, à faire tomber ma colère froide. Ce ne fut pas facile. On m'avait volé trois années de ma vie, pour défendre nul ne savait quoi au juste. Et personne ne m'en était reconnaissant.

Cela aurait arrangé beaucoup de monde que, dans l'histoire de la France, ces années n'aient jamais existé : 1954 - 1963 (en 1962, à la barbarie d'avant, les gouvernants ont ajouté la trahison et la lâcheté : l'abandon, de sang-froid, de milliers de harkis au couteau des tueurs). Tous auraient aimé que la guerre d'Algérie ne fût qu'un conte sanglant, une légende pour effrayer les petits colonisés, les garder dans le droit chemin. Que personne n'ait laissé sa jeunesse sur les pierres du djebel, dans les forêts des bordjs, les oueds, les ruelles des douars, le long des murets des mechtas. Et sa chance d'une existence normale, ordinaire, banale. Sans le souvenir obsédant des *corvées de bois*, des tortures, des viols.

Moi, tout ce que j'aurais pu confier, c'était l'ennui, la paresse, la trouille, la crasse, la sueur, le froid et, pour piment, des atrocités. Je pouvais prétendre n'y avoir pas prêté la main. Mais je n'ai pas protesté, fut-ce symboliquement, ni manifester clairement de réserve. J'avais préféré préserver la brume marécageuse de ma sieste. Trop occupé par mes précautions d'écureuil à garder les poches bourrées de papier hygiénique, toujours manquant.

Je m'accordais un seul espoir, abandonner tout ça, un beau jour marqué par une croix sur le calendrier. Je reprendrais le bateau pour désertier en toute légalité ce pays, cette guerre qui s'éteindrait bien sans moi. Je me fichais de ses recrudescences, de ses accès de fièvre, autant que du rougeolement des mégots de Bastos crachant leur âcre filet de fumée au creux de la boîte de conserve qui, aux soigneux --- s'il en restait après quelques mois de service --- servait de cendrier.

Quelquefois l'idée fugitive me traverse que j'aurais pu faire quelque chose pour mon siam, à l'ultime moment. J'aurais pu y penser plus tôt. Je n'ai au juste ni remords, ni regrets. Mais sur le tard, affaibli, je me découvre une envie de certitude. Sans doute pour avoir toujours vécu dans le flou, le faux, si souvent joué des apparences. Est-on jamais capable d'aider vraiment quelqu'un ? Y compris sa femme, ses enfants, son frère ? Peut-on s'aider soi-même ?

A mourir, peut-être. A mourir mieux. Sans le savoir, s'éteindre, disparaître dans l'inconscience, par surprise. La lâcheté est une chance, refuser ce qui crève les yeux et perturbe la digestion, améliore certainement son sort. Refuser est trop fort,

disons ne pas voir, regarder ailleurs. Et, même celui qui crève à petit feu (croyez mon expérience) veut croire certains matins à une rémission. Il suffirait d'un miracle, après tout. Le moindre signe conjure la poisse : un sourire du docteur, un rai de soleil, une abeille qui se cogne à la vitre, le silence de la douleur qui se repose.

De vous reparler aujourd'hui de ce fatras de ma vie et de cette époque que j'avais fini par croire perdue, l'écoeurement me reprend. Parce que je les vois encore dans les journaux, je les entends blablater à la télévision dans leur costumes de croquemorts, postillonnant sur leurs cravates Hermès. Et je les vois se faire réélire. Il y en a même un, sa veste retournée dix fois pour couvrir ses reniements, ses faux attentats, sa complicité des exactions, de la torture, sa tartufferie, pour protéger ses chances de carrière, qui se fera introniser vingt ans plus tard à l'Elysée en tant qu'homme neuf. Avant de piquer dans la caisse pour entretenir ses maîtresses, sa progéniture de la main gauche, la mafia de ses amis. Le même qui vient de se faire réélire – alors que maintenant tout le monde sait ! – par quinze millions de veaux.

Il faudrait imprimer leurs noms, couleur caca d'oie, dans les livres d'Histoire – si l'on s'en sert encore --, les afficher dans les mairies avant chaque élection, avec leur photo, leurs titres de gloire. Que tout le monde sache et se souvienne. J'aimerais croire qu'ils sont tous morts à l'heure qu'il est. Mais cette engeance s'accroche. Alors je voudrais qu'ils croupissent en quelque mouiroir d'hospice. Où personne ne se préoccuper de ce qui leur coule en grumeaux de la bouche baveuse, maculant leur chandail où se lit la durée de leur séjour au nombre de taches rancies de la soupe. Et eux, pourrissants et mous comme les ortolans dont ils se sont gobergés durant des années aux frais de la princesse, une jeune femme camerounaise les engueule, les menace, en grasseyant les « r », de les laisser croupir dans leur pipi s'ils ne demandent pas à temps le bassin, la prochaine fois, ils ne sont pas muets tout de même ! Oui, eux, que des huissiers saluaient bas, auxquels hier un valet ouvrait la porte, que des journalistes s'honoraient d'interroger à coups de questions déférentes, que des femmes, en chaleur devant le pouvoir, démaillotaient de cinq à sept, auxquels des pédégés empressés apportaient de pleines valises de billets, ils n'osent protester, ils sourient hébétés, marinant dans l'odeur de pisse.

Fermons ensemble la page du couple Martin - Margot. Car c'est quasi une page blanche (je devrais nuancer : grise). Pas d'événement marquant. Rien qui dépasse. Sauf la mort finale, bien sûr. Pour le happy end avec moi vous n'êtes pas à la bonne adresse.

Cinq août. Jour anniversaire de Margot. Donc 1974. J'avais débouché une bouteille de... Margaux. Elle adorait ce vin homonyme. La vie était belle. Nous n'avons peut-être jamais autant parlé que ce jour-là. Tout y passa, son enfance à l'orphelinat, sa famille d'accueil. Je réclamais des détails. Le passionnant est dans les détails. Je l'ai questionnée au point de l'inquiéter. Je demandais à tout savoir. Pour me détourner de mon os, elle remit sur le tapis mes anciennes conquêtes, celles qui faisaient ma réputation quand j'avais commencé à lui courir après. J'ai tout raconté des soirées de Cano, la ferme inhabitée de l'oncle Joseph. On leur aurait donné le Bon Dieu sans confession à ces filles. On s'y retrouvait à huit ou dix, on faisait sauter les bouchons de champagne, et bientôt elles acceptaient, c'était tout naturel, qu'on les mette à poil. Pour se livrer à des jeux qui les menaient, coopérantes, à quatre pattes sur le lino déroulé à même la terre battue, devant le grand feu de bois.

J'avais dû bien en profiter de ces filles ! Comme un idiot, j'ai nié : Non, j'étais trop timide. Martin.... A la seconde où je prononçai le nom, le voile de l'ivresse s'est déchiré. J'ai entraperçu ce que je dévoilais.

--- Timide ? Tu parles de toi à la troisième personne, maintenant ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

J'ai ri, je me suis écroulé de rire. La blague était bonne. Elle avait marché, couru même ! Renaud, évidemment, Renaud restait sur la touche. Il allait au bal, ça lui suffisait, à Theix, Elven ou Saint-Nolf, ou quand les organisateurs prévoyaient un car gratuit de ramassage, à Cléguérec, Baud, Malestroit. Ce qui lui offrait une petite chance de faire le retour en compagnie d'une fille échauffée. Et dans le noir -- car le conducteur, complice, éteignait les lumières -- au bout de deux minutes de frottements, le cher timide partait quinze secondes dans une hoquetante épilepsie. Qui lui fournissait la sensation de dominer, un bref instant, la vétusté du monde. Et, son petit obélisque retourné à l'état de sable mouillé, il se rajustait.

Margot rit mais me regarda avec méfiance. Ma confusion de tout à l'heure ne lui sortirait plus de l'esprit.

Finement, elle a repris son comportement habituel. C'était mieux, car j'avais moins que jamais envie de lutter. Cette existence en demi-teinte allait avec mon genre de beauté. Je n'étais pas si mal avec elle. Je me disais qu'avec une autre, n'importe qu'elle autre, ce serait au mieux, pareil. Peut-être pire. Quinze ans que ce train train durait. Il n'y avait pas de raison que la course s'arrête. Pas davantage pour qu'elle continue. Fitzgerald dit ça très bien : "barques emportées par le courant..." etc.

J'avais l'air de revenir sur le passé, mais nous avançons. Voici le morceau de résistance, celui que j'ai encore un peu de mal à digérer. La mort de Margot. Les faits bruts. Sans couronnes ni fleurs de rhétorique. Nous entrons au cœur des ténèbres. Je n'ai pas eu le beau rôle dans l'avortement de Maelle. Je n'ai pas davantage brillé lors de la mort de mon siam. Je crains de ne pas m'être racheté dans le saut de l'ange de ma femme.

Votre jugement me rend nerveux. Une seconde, que je m'allume un petit rouleau de tabac haché et enveloppé dans un papier fin, définition du Petit Robert. Histoire de passer à la paille de fer, encore un bon coup, les parois déjà décaties de mes poumons. Courage ! Tremblotante flamme. J'ai les doigts gras sur le laiton de mon briquet. Humm... ça y est, tout s'est introduit. Rien ne ressort... Si ! Deux petites bouffées se présentent en sentinelles du retour. Pâles fumées qui s'aperçoivent à peine dans l'air. Encore, deux autres flocons lentement expirés. Seigneur ! si ça croche là-dedans ! Un beau feu de cheminée. J'inhale comme un Fort des Halles. J'emmagasine la nicotine. Je suis le numéro un du tabac brun, le monarque de la taffe. Une Gitane entre mes doigts, à sa place attirée, sur la marque jaune juste à hauteur de la deuxième phalange du majeur.

Et voyez le tour de passe-passe : Hop ! Disparue ... Hop, la revoilà, collée à ma lèvre. Elle se contorsionne, lascive, pendant que je parle ou chantonne. Et re-hop, retour à mes doigts. Contorsionniste virtuose, clignant de son oeil rougeoyant, sous la paupière cendreuse. Ah, t'en veux encore ! Tiens... Aïe ! Merci pour le Sahara dans ma gorge, le sirocco qui en pince pour ma langue. Mais j'aurai le dernier mot. Tant pis pour toi, je t'écrase...

La brise entre par la fenêtre, me lèche la figure. J'aimerais aussi l'accueillir, l'avalier par les petites bouches asphyxiées du fond de mes bronches. Ce serait le paradis d'en remplir l'accordéon harassé de mes poumons. Mais ses plis internes se sont faits à la suie, au noir de fumée, l'air frais m'étouffe, se transforme, au-delà de la trachée artère, en une matière cotonneuse qui me fait tousser.

Un fait nouveau : depuis quelque temps, j'ai des douleurs lancinantes, genre couteau tranchant le nerf, à l'arrière de la langue. A part ça, tout s'arrange, comme l'affirme Jean-Paul.

Ma chemise, sur le porte vêtement, agite lentement les bras, elle me signifie qu'elle n'y peut rien ; le fantôme blanc gonfle exagérément la poitrine puis expire pour s'ouvrir à la taille, le long du support de bois. Que va-t-il en sortir ? Ainsi Maelle ouvrirait ma chemise, en commençant par le bas, avant de plonger la main. (Que dites-vous de ça ? Qu'elle était dégourdie pour son âge ? Que j'étais un sacré veinard d'être tombé sur cette perle de luxure ?) En tout cas, considérez moi parfaitement comblé de pouvoir pêcher ce genre de souvenir dans mon lot. Je ne plaisante pas. Cela m'aide à un degré que vous n'imaginez pas. J'en frissonne, et ce n'est pas de froid, malgré le vent coulis.

Je maîtrise le chambardement de mes sens trop vite embabouinés. Retour au sérieux, à l'homme de quarante-huit ans, au quasi-crevard pour l'heure requinqué (Rien ne vaut une petite pensée excitante de derrière les fagots). Je remonte le drap et la couverture. Je tire jusqu'au menton. (Le geste des mourants. J'ai trouvé nature, sans préparation, sans répétition, la posture ad hoc. Vous allez voir que je saurai finir en beauté. Puisque nous abordons le sujet je vous mets en garde : évitez les rappels. Il n'y aura pas de bis. Je ne reparaitrai pas sur scène. En attendant j'apprécie d'avance votre mirifique salut. Merci pour les bravos à venir, merci pour la *standing ovachonne* derrière mon catafalque).

Le drap sous le menton... Ressent-on un froid intense quand on meurt, au moment où l'on se sent partir ? Une réaction physique, du type de l'éther qui, au contact de la peau, crée une sensation glaciale ? Ou s'accroche-t-on par instinct à l'étoffe pour

s'en couvrir en quittant le monde, nu comme on y est entré ? Une manière de tirer le rideau, après avoir joué la pièce une poignée de décennies, et pour quelques spectateurs. Empêché la plupart du temps de voir plus loin que le maigre rond de lumière qui nous escortait.

Qu'est-ce que vous diriez de l'idée d'écrire sa vie à chaque minute sur une ardoise, qu'on puisse la relire en fin de journée, analyser ce qui cloche, ce qui est intéressant, ce qu'on a négligé ? Puis effacer le reste.

Eh bien, non, je crois que ce n'est pas l'idée du siècle : combien d'instant, d'expériences qu'on jugeait dérisoires sur le coup, des années plus tard nous ont ému jusqu'aux larmes ! Extraits des décombres par hasard, par rapprochement de sensations, des souvenirs jadis inconsistants, négligeables, que j'aurais jetés aux poubelles de l'histoire, m'offrent aujourd'hui des vibrations profondes. Il n'y a pas de règle. On saisit ce qui remonte.

Je brûle de sentiments, d'émotions, sédimentés depuis mon premier cri, la première goulée d'air (sacrément salée, j'ai grimacé) dans mes bronches neuves. Mon existence est courte mais, si vers l'arrière, assez longue pour avoir tracé un sillage qui se perd à l'horizon.

Je me demande ce qui a compté le plus. Les atrocités d'une guerre qui ne disait pas son nom, le fait d'avoir changé d'identité, vécu avec la femme d'un autre, d'avoir élevé un enfant que tout le monde croit être le mien, d'en avoir semé un autre après avoir tenté de m'en débarrasser encore dans l'oeuf, d'avoir vu périr « ma » femme... J'ai honte de le dire, ce qui me manque avidement, ce que je désirerais avant tout retrouver, c'est le réduit poudreux au-dessus du four, où guetter la venue d'une adolescente en socquettes blanches. La poitrine frénétique. Nos secousses telluriques sur un matelas hors d'usage.

Que de temps a passé sur le dôme gris, le plâtre empoussiéré. La boulangerie est toujours là. Le pain à l'ancienne revient à la mode. Il y a quelques mois, je suis entré dans la cour, pour constater que le vieux four a été ressuscité. L'espace au-dessus, mon ancien domaine, par nécessité technique de refroidissement, subsiste. Selon toutes probabilités, seuls les chats y ont de nouveau pénétré. La chaleur n'a pas dû retomber. A raison de trois fournées par vingt-quatre heures, l'odeur de pain frais doit y régner encore. Aussi l'odeur de farine et de poussière qui résiste à tout...

Je ne m'égare pas, c'est que je repoussais l'instant de vérité. Je vais me jeter à l'eau.

On peut nommer la chose une tragédie. C'en fut une à l'échelle domestique. Sur le coup, tout s'est déroulé tellement vite. Ensuite, que de sales moments ! Je vous en

conjure : profitez de la leçon, évitez à tout prix de vous trouver dans la situation de voir votre femme passer par la fenêtre. Fuyez ce genre de divertissement intellectuel. Vous seriez dans de sales draps. Je vous le dis par sympathie. Même si l'éducation d'un autre ne vous est d'aucune utilité. Il faut tout expérimenter de ses propres petits doigts.

Voici tout ce que je hais : la fin de semaine. Le week-end maudit. La foule, les bagnoles qui assiègent mon lopin et ma baraque. Je suis en état de siège.

1976, troisième semaine de juin. Un dimanche. La journée n'avait pas si mal commencé. Le samedi avait été agréable. Le soir Margot avait préparé un dîner de fête. J'avais sorti une bouteille, je crois même deux. Et nous voilà, après le petit déjeuner au lit (apporté par l'époux, dans ses œuvres matrimoniales rarement interprétées). Ragaillardis, le couple légitime fait l'amour. Du classique comme d'habitude : deux mouvements avec entracte. Elle est mutine comme elle ne l'a pas été depuis... Sans doute depuis toujours. Que lui arrive-t-il ? Elle tâtonne, triture, quelle folie, elle explore les fesses de son petit mari.

Béat, je n'ai pas vu venir le danger. Inscrivez ça sur le compte de la libido satisfaite, la griserie de la découvrir curieuse, nouvelle bacchante. Satisfait de ce dévergondage, je ne me suis pas méfié. Je note que soudain son souffle se pétrifie. Est-elle excitée à ce point ? Cette perception délicieuse me raidit encore. Elle respire très fort plusieurs fois.

Avant d'éclater en sanglots. Et elle bondit hors du lit.

J'étais bien. Je me suis assoupi. J'ignore combien de minutes ont passé — le réveil se trouve de l'autre côté du lit et je n'ai pas regardé l'heure. Je me suis levé. Nu, je suis allé à la fenêtre, j'ai ouvert les volets. Et là, tout clignant des yeux dans le trop plein de lumière, je l'ai vue. Elle était en haut de l'échelle qui me sert chaque automne à nettoyer les chéneaux. Elle l'avait dressée contre le haut mur aveugle de la grange du voisin. Ma première réaction a été de me demander comment elle avait réussi à lever cette lourde échelle de bois, la hisser le long de la muraille, etc.

J'ai eu le temps de l'imaginer en train de monter un à un les barreaux, en assurant sa prise, jusqu'au dernier. Elle était agrippée aux pierres, aux tiges de la salsepareille poussant dans les interstices. Elle se tenait debout tout en haut. Le soleil lui faisait cligner les paupières quand elle s'est retournée, les pieds sur le dernier barreau, en se maintenant dans son dos sur les moellons. Est-ce qu'elle m'attendait ? En tout cas, elle m'a aperçu. Presque à sa hauteur. Elle a regardé son mari. J'ai entendu qu'elle disait quelque chose comme : Salaud, Traître, Voleur... Presque à voix basse. Pour elle-même.

Elle m'a regardé : mal réveillé, incrédule, estomaqué, la cigarette aux lèvres, avec le rictus habituel qui me tord la bouche quand je fume à cause de la fumée qui remonte dans le nez.

Elle s'est repoussée des deux mains. Le plumet des arbustes au sommet du mur a délivré sur elle une pluie de chatons dorés. Le vent s'était levé, il fit flotter sur ses genoux le bas de sa chemise de nuit. Elle m'a fixé encore. Elle a regardé cet homme qui exhalait, entre ses lèvres serrées, de petites bouffées de fumée plate.

Et, sans un cri et, même, avec un sourire radieux au destin qui traverse les humains comme le rai de soleil la dangereuse lentille de nos iris, elle s'est jetée dans le vide. J'ai entendu, saisissant, le bruit de bois sec du crâne qui se brise. Un bruit qui traversait le temps et les mers, un bruit de mes vingt ans en Algérie.

Ce fut un jour vraiment atroce. J'ai passé des heures noires. Voilà encore que mon sort m'échappait. Le sentier pépère bordait brutalement un précipice et j'avais le vertige. (J'aimerais sincèrement être dispensé de revenir sur ce moment.) Je ne sais pas ce qui m'affligeait le plus. Ce suicide ? La part que j'y avais prise ? D'ailleurs je voyais mal de quoi était faite ma quote-part dans ce drame. Surtout je ne comprenais pas ce qui avait déclenché la réaction de Margot. Je me suis re-projeté la scène : nous faisons l'amour, elle joue, elle est bien, elle jouit ; un minime repos, elle joue de nouveau ; puis voilà qu'elle craque. Des sanglots, pourquoi ? Pourquoi s'enfuit-elle ? D'où lui vient l'idée d'aller sortir cette vieille échelle ? Pourquoi ce suicide, et de cette façon bizarre ? Était-elle certaine que j'allais apparaître au balcon pour assister en direct à sa mort ? M'a-t-elle attendu ? Espérait-elle que j'allais pousser un cri, la supplier, me précipiter pour le retenir ? En aurais-je eu le temps ? Franchement, c'était impossible. Tout s'est passé très vite.

J'ai eu tout le temps d'y penser depuis. Faites-moi confiance : j'ai reconstitué chaque séquence, chaque seconde de ce matin-là. J'en déduis qu'elle a découvert

par hasard ma supercherie, qu'elle a eu la preuve brutale que je n'étais pas Martin, mais son jumeau. Des suspicions l'avaient troublée, après la joie du retour. Parfois je l'avais sentie désarçonnée devant mes trous de mémoire. Elle m'avait vu indifférent, étranger, renfermé. Mais là encore, rien d'irréparable. Elle avait pris son mal en patience. Quand Fanch eut trois ans, qu'elle a voulu comme j'ai dit un deuxième enfant, j'ai plaisanté : "Attention, tu pourrais avoir des jumeaux !" Elle n'a pas ri. Elle a fait une fausse-couche, puis une autre. La gynécologue lui conseilla de lever le pouce. Ça devenait dangereux pour elle. J'étais de plus en plus accaparé par le journal. Elle me plaignait d'être toujours à courir « par monts et par veaux », faisant allusion aux joyeusetés agricoles que couvre le localier. Elle avait sa vie, elle réussissait auprès des enfants dyslexiques, elle était contente de sa clientèle, de son poste à la clinique du Bondon. Une existence pour feuilleton télévisé, un modèle d'épanouissement humble et méritoire, une électrice comme les aiment les politiciens.

Qu'avais-je fait pour bousculer cette sérénité ?

A ma charge, je relève divers motifs. Et d'une, je n'ai pas noté le moment touchant où elle a commencé à se méfier, à prendre du recul. Je me suis révélé incapable de percevoir qu'elle avait franchi une frontière. Je ne m'étais pas avisé que depuis plusieurs années elle se durcissait le cœur. Christine, réapparue à la maison dès le lendemain du drame en vue de reconforter le veuf inconsolable, me détailla avec diligence la somme des rancoeurs que Margot avait accumulées. Sage petit écureuil qui ne sait de quoi demain sera fait.

Plus le temps passait, plus elle s'était mise à envier les premiers moments de notre entente. Avec l'avidité féroce des incurables qui voudraient retrouver l'ennui des bien-portants, leurs jours et leurs nuits sans menace, sans rien qui bouge. Elle acceptait de plus en plus difficilement de se laisser vivre.

Et de deux, je ne l'écoutais plus. Je ne prêtais pas attention à ses récriminations, il est vrai assez discrètes. Aveugle à ce qui la touchait. Si l'image est exagérée, c'est ainsi que je me perçois maintenant : aussi hébété que le gars à genoux sur les cailloux, après l'explosion, qui cherchait ses yeux, hâtivement, sur sa poitrine, puis sur le sol, d'une main de pèlerin obstiné dans le vide désormais noir de sa vie.

Et de trois, quelque chose en moi, d'origine (les gènes Martelod !) ou né avec le temps, m'empêche de m'intéresser à quelqu'un, de me passionner longtemps pour un autre. Ceci expliquerait mon attitude à diverses périodes de ma vie. Qu'on songe à Maelle. J'ai commencé tôt dans cette indifférence. Un jour de la fête des mères, quand j'ai failli prendre le bouquet, amoureuxment acheté, à la tête. Sans doute ne

suis-je bon à rien avec quiconque ? Et peut-être suis-je dangereux à la longue, à cause de cette inertie qui est ma marque de fabrique ?

Et de quatre, la mort de Margot a failli sonner le glas de mon amitié avec Jean-Paul. Je ne lui ai pas fait le moindre signe. Il attendait. Et quand il est venu me voir, j'ai éludé ses tentatives d'apitoiement, j'ai refusé les avances aussi bien du médecin que de l'ami. J'ai dit non à tout sans trop de précautions.

Je ne pouvais pas en parler. J'étais, à ma façon, terrorisé. J'avais besoin d'éclairer ce qui s'était passé dans le dernier virage.

Je ne vis pas avec mon époque. Maintenant, quand un gosse tombe de vélo, que son paternel lui refuse le dernier gadget à la mode, on précipite le cher petit chez le psychologue pour adoucir son traumatisme. Chez les Martelod, nous avons été à une autre école...

La disparition de Margot est longtemps restée, entre Jean-Paul et moi, comme une terre minée, interdite, une ligne Morice contre laquelle les élans d'amitié se brûlaient. Aujourd'hui, si l'occasion amène à évoquer Margot, c'est toujours de son vivant, nous ne remuons d'elle que des souvenirs heureux. C'est sûrement mieux comme ça. Elle ne déplaisait pas à Jean-Paul, la femme de son copain. Ce salaud l'a lui aurait bien piquée. Le toubib est resté célibataire mais il passe dans Vannes pour un terrible Don Juan. Il ne faut pas grand chose ici pour être catalogué.

A force de me creuser le crâne, en démontant morceau par morceau ses derniers instants, j'ai fini par saisir l'indice qui avait fourni à Margot sa conviction. La signature qui me distinguait de Martin.

Jean-Paul sans le vouloir a éclairé ma chandelle. Il fumait un de ces cigarillos dont il a l'habitude, alors que je tétai mon énième mégot de la journée pour tirer tout le suc empoisonné de ce qui restait de tabac. Il en vint à évoquer l'accident de Martin à la colonie de vacances de l'EDF où nos parents nous avaient envoyés un été.

Nous avions treize ans. Martin s'échappait dès qu'il pouvait du camp de toile. Un soir, très en retard, il a voulu prendre un raccourci. Il a escaladé le mur d'un parc voisin du camp. Puis, de l'autre côté, il en a franchi la grille.

Il s'est empalé sur une pointe. Par chance, quelqu'un passait sur la route. Martin a été emmené à l'hôpital. Il s'en est tiré sans trop de mal. "A quatre centimètres près, tu n'avais plus de bijoux de famille !" lui avait déclaré, goguenard, l'interne. Depuis, un bourrelet de chair, un gros faufil rose pâle, lui dessinait un relief clair dans la raie des fesses. Il en était fier comme d'une bravoure. Il a dû l'exhiber à toutes ses conquêtes.

Par miracle, grâce à son classicisme amoureux, son orthodoxie érotique, Margot n'avait pas eu l'initiative de plonger le nez à cet endroit pendant quinze ans. Ce

mauvais dimanche, ce fut un hasard (Des conséquences de tourner le dos au danger !). La vérité lui a éclaté à la figure.

Trahi par une cicatrice manquante, voilà à quoi tient le destin. Personne ne s'est douté de rien. Le veuf a enterré sa femme, au bras de son fils, devant toute la famille, enfin la mienne puisqu'on ne connaît pas les siens, et au milieu d'une cohorte de badauds alléchés par les circonstances douteuses.

Quelle idée de monter sur une échelle, n'aurait-elle pu se jeter par la fenêtre ? (C'est juste : tellement plus simple et pratique.) J'ai tout entendu à ce sujet. Mon caractère peu sociable agrémentait les obscurités. Il me semble que le collègue qui écrivit le papier dans Ouest-France me regarda un moment avec suspicion. Mais Margot n'avait pas d'héritage. A qui aurait profité le crime ?

J'écoutais avec curiosité les commérages. Les amies de Margot (une ribambelle, que je découvris à cette occasion) se succédèrent à piapiater dans mon salon.

Je fixais en hochant la tête les osseuses phalanges de leurs doigts tournant la petite cuiller dans le café, repliées comme les grêles pattes des araignées de mer, blanches sur les côtés, rouges au bout.

Le soleil entre par la fenêtre, réchauffe les ardeurs de l'armoire, enflamme le cuivre du lit, sauvé jadis in extremis du brocanteur auquel Maryse voulait l'abandonner pour une bouchée de pain. La chambre prend les couleurs d'un matin tropical. La lumière injecte une bonne giclée de vie dans le gosier des hommes sur la terre. Elle les embobine, enveloppante, maternelle. Ce sont de grands enfants trop expansifs, qui se pillent les uns les autres, s'entretuent. J'observe un papillon sur une feuille, les ailes déployées, qui attend que le soleil réchauffe assez leurs nervures pour permettre l'envol. Même la porcelaine leucémique de ma tasse à thé prend un air joyeux. Tant de clarté ! Dans mon état défraîchi, j'en suis étourdi.

Je vous ai tout raconté de ce qui compte. Nous n'allons pas nous éterniser. D'ailleurs je rappelle que je n'ai pas l'éternité devant moi, au cas où vous seriez distrait. Cette journée va être magnifique, un peu de bonté ne vous coûtera rien, vous me laisserez en profiter.

Ah ! Quelle est cette présence nerveuse, agitée, contre le bord du lit ? Pauline a libéré Byzance. Il a eu vite fait d'ouvrir du museau la poignée de la porte. Quand même, elle pourrait faire attention... Elle est payée pour ça ! C'est toujours la matin que je repose le mieux et il faut une fois sur deux qu'on s'acharne à m'empêcher d'en profiter. Du respect pour les finalistes de la course contre la montre, est-ce trop demander ?

Cette humidité visqueuse sur ma main... La bave du chien. Ça me dégoûte. Je revois Maelle, penchée sur ma tour de Pise, et je regarde, révolté, la grosse perle blanche au bout du fil de salive qu'elle fait descendre jusqu'à la grosse framboise strangulée qui sort de sa paume. J'ai la sensation qu'elle me crache dessus. Elle étale son cadeau avec soin, de trois doigts, sur toute la surface.

Au jardin le silence n'est rompu que par le bourdonnement des abeilles, allant et venant des tamaris aux rosiers et de temps à autre s'égarant. Quelques as du rase-motte me frôlent l'oreille. Leur zonzon enfle, brutal. Somnolant, je suis réveillé par les bruits de mâchoires de Byzance qui claque la gueule une dizaine de fois quand il en a attrapé une, comme s'il mâchait une proie brûlante.

Il n'y a rien de plus relaxant que l'affairement des abeilles, leur bruit de basse continue pour accompagner le vague de la pensée. Idéal pour la sieste. Je n'ai jamais apprécié autant que maintenant les bruits de la nature. Evidemment.

Je vais vous confier un secret pendant que nous roulons vers la ville, histoire que Byzance relève les messages déposés par ses congénères au bas des murs. Je veux un chien sociable. Nous imaginons bâtir des remparts contre le temps, contre ce qui se délite et fuit. Nos constructions sont de sable. Nous jurons que c'est pour toujours, à la présence odorante qui se serre contre nous, en petit animal fiévreux, qui enlace notre taille de ses bras de mousse rose avec, à l'extrémité, les grands yeux asiates de ses ongles peints. Nous nous en croyons capable. Tout en espérant qu'aucune ouïe, ouverte quelque part, serait-ce celle des mouettes, ne nous entende assez pour aller le répéter sur d'autres rivages. Car sait-on où nous échouons quelque jour, sommé de tenir nos promesses ?

Byzance est plus fringant que moi, mais lui, il tire la langue hors de la gueule. En revanche, je ne vous cacherai pas que je tousse sérieusement après un quart d'heure de marche. Pour être complet, ajoutons que ma toux prospère sérieusement ces dernières semaines. Prenons à gauche par la petite porte du jardin de la Garenne pour redescendre vers les remparts.

Sous le poids de ces pierres historiques, un ultime déballage : Qu'avez-vous pensé de ce salaud qui regardait, accoudé au balcon, sa femme se jeter dans le vide ? Je ne cherche pas à tout prix à éveiller votre sympathie, mais non, je n'ai pas fait ça. Le désespoir de Margot, après m'avoir percé à jour, c'était pour arranger le coup. J'ai tout inventé. Une petite tragédie des familles qu'on ne trouve pas dans le journal. C'est la dernière fois que je mens, je le jure sur la tête de qui vous voudrez. C'est idiot, mais j'ai ressenti le besoin d'enjoliver la réalité. Tragique pour tragique, de lui fournir un côté plus feuilletonesque. Mon rôle effectif ne fut pas plus louable. Pour tout dire, je crains qu'il ait été pire. Mais sachez qu'elle est morte innocente, sans savoir qu'elle était trahie. Le temps de sa chute, depuis la fenêtre jusqu'aux pavés, elle m'a cru encore Martin, son mari. Cela, malgré tout, me semble devoir être noté à mon actif.

Oui, sa chute depuis la fenêtre. Je ne vais pas vous rejouer la scène. Ce matin-là du dimanche, nous avons effectivement fait l'amour. Mais pas à la satisfaction totale de la partenaire, si vous voyez... Je lui ai servi du MacDo alors qu'elle se croyait dans un restaurant de quartier. Traité d'égoïste, de macho, d'indifférent, je suis, je le crains, monté sur mes grands chevaux, mes paroles ont dépassé ma pensée. Elle a bondi hors de la couche conjugale, elle a claqué la porte. Je me suis levé aussitôt, j'ai foncé à sa poursuite, je veux dire derrière elle. Brandissant le drapeau blanc, la reddition, réclamant de signer la paix. Plein de l'ambition naïve et ambiguë de la retenir. Résultat : j'ai glissé sur le carrelage sans doute humide, je suis tombé de tout mon poids sur elle, qui était penchée à la fenêtre grande ouverte de la cuisine.

Sous le choc de mon viril allant et de mes quatre-vingt dix kilos, elle a basculé par-dessus la rambarde. Trop basse, chacun le disait de ceux qui nous visitaient. L'expérience a par malheur confirmé leur jugement.

Oui, je l'ai vue s'abattre en bas. Horrifié, j'ai entendu l'affreux bruit de boîte crânienne sur le pavé, ainsi que je l'ai dit (Voyez que je ne fabule pas).

J'aurais dû appeler au secours, appeler les pompiers, la police. Mais nous n'avions pas le téléphone. La seule cabine était loin. Et très vite il m'est apparu que ma situation n'était pas excellente. Comment expliquer ce qui était arrivé ? Ma glissade allait paraître mélodramatique, peu vraisemblable, en tout cas délicate à démontrer. Je me suis vu bien empêtré, lors de la reconstitution judiciaire, pour réitérer avec suffisamment de brio commémoratif l'exécution de la scène.

C'est donc moi qui ai sorti l'échelle de la remise, qui l'ai dressée contre le mur. Je l'ai déplacée par deux fois pour que les lois de la balistique ou de la gravité coïncident avec la position du cadavre (elle ne respirait plus, tuée sur le coup ; sa tête désaxée n'était pas belle à voir, je vous assure que j'en fus bouleversé).

Il resterait à répondre, si la question du suicide venait sur le tapis : pourquoi s'être jetée du haut d'une échelle alors qu'il était facile de sauter par la fenêtre avec une rambarde aussi à ras du sol ? (La preuve ! Mais je ne pouvais arguer de ma vérification).

L'accident, lui, était plaidable. D'une échelle la chute est banale. C'est un localier, fin limier des chiens écrasés qui vous le dit. Le hic, c'est que l'accidentée était en chemise de nuit (entre parenthèses, le tissu avait remonté sur ses reins, exhibant le plein des fesses et j'ai eu un élan ému pour tout ce qu'elles m'avaient offert, la splendeur que j'avais trouvée là, malgré le reste, l'ennui, la haine indécise certains jours).

Rhabillé, je suis allé demander du secours et la demi-heure suivante, notre rue tranquille était éclaboussée de sirènes hurlantes, de portières qui claquaient, d'ordres brefs d'une foule affairée.

Je ne vais pas vous abreuver des soubresauts de l'enquête. Les gendarmes me connaissaient puisque je passais à leur quartier chaque jour pour consulter la main courante. Finalement, l'accident parut concluant. Mme Margot Martelod, qui avait le goût du rangement et de l'ouvrage bien fait, n'avait pas voulu attendre que son mari se lève pour réparer le fil à linge, tendu de sa fenêtre à la muraille – le va et vient avait déraillé hors de la poulie. Elle était montée à l'échelle pour le remettre en place, sans même prendre le temps de s'habiller — il est vrai que nous étions au cœur de l'été. Un faux mouvement, un glissement de l'échelle ? Navrante et mortelle chute.

Dans ces instants exsangues, j'ai tenu le rôle du veuf éploré, digne, réconforté par son fils. Lui non plus n'a pas posé de questions vraiment dérangeantes. La tombe est au cimetière de Calmont. Vingt-deux ans se sont écoulés depuis ce matin où elle fut enterrée avec le clan des Martelod, le visage fermé de se retrouver tous réunis, plutôt ennuyés que chagrins.

De vous avoir tout confié me soulage d'un poids oppressant. L'air me remplit d'un coup les bronches. Mes boumons sont gonflés comme un ballon. On dirait qu'un clapet s'est ouvert. D'ordinaire j'ai la poitrine obstruée par des choses molles, genre éponge, sciure humide, issue du travail des termites qui me rongent. C'est une gêne de plus en plus installée à demeure. Ça reste là, obstiné, oscillant d'un côté à l'autre au gré de mes gestes. Le mouvement d'un vêtement qui pend de la bannette d'un voilier qui tire des bords.

Petit bouillonnement de clarté sur mes paupières. Le bruit du jour, ce bourdonnement auquel on s'habitue, qu'on n'entend plus. J'ai perdu la notion du temps, du lieu, je suis dans un coaltar complet. J'ouvre les yeux sur un monde neuf. Pourtant je connais ce visage souriant qui me surplombe. Une inquiétude m'agite :

--- Qu'est-ce qu'on peut espérer des hommes, après ça ?

--- Après quoi ?

--- Ils ont égorgé Gilles, au couteau. Ils lui ont fait le sourire des braves....

--- De qui parles-tu ?

--- Gilles... l'instit'... dans le bled.

--- Ah ? Tu m'en as déjà parlé. C'était bien triste... Hélas, il y a eu Renaud aussi...

--- Moi ?

--- Non, Renaud. Ton siam, comme vous disiez.

--- Ah ! mon siam... Oui... mon siam...

Un réflexe vital me pulse à haute pression une giclée d'adrénaline : Fais gaffe, bon dieu ! Méfiance ! Tu ne vas pas baisser la garde dans la dernière ligne !

J'ouvre grand les yeux sur le bras bronzé, velu qui me tient le coude. Jean-Paul est assis à côté de moi. Il est passé tôt ou j'ai dormi tard ? Je consulte ma montre : Pas vrai ! J'ai dormi en guise d'apéritif, il est huit heures du soir.

Je veux dissiper la méprise :

--- Tout petits, Martin... euh, Renaud et moi, on a adoré l'histoire des frères siamois. Plus tard, on s'est demandé comment ils avaient fait, Chang et Eng. Dix-neuf enfants à eux deux ! On essayait de deviner comment ils faisaient l'amour à leur femme. Ils étaient attachés par la poitrine, alors l'autre... ou alors c'était chaque fois une partie carrée ?

--- Je vois que tu as le moral... à défaut de morale...

--- Jean-Paul, jure de me prévenir !

--- De quoi ?

--- Quand je n'en n'aurai plus que pour quelques jours...

--- De quoi tu parles ? D'ailleurs, tu sais, ça ne se décrète pas. On ne peut pas prévoir à ce point.

--- Au moins, est-ce que je sentirai venir le coup ? Est-ce que ça prévient ? On a des yeux derrière la tête pour guetter le coup du lapin ?

--- Tu as le temps ! Tu vois bien que ce n'est pas pour demain.

--- Tu as dit ça déjà à combien de sub-claquants ? Attention, si tu mens, tu finiras en enfer.

--- Je suis comme toi, je ne crois ni à l'enfer ni au paradis.

--- Nous sommes des mécréants. Nous avons péché impunément. Sauf que pour Margot...

--- Oui...

Il se pencha vers le lit :

--- Pour Margot... Tu voulais dire ?

--- Margot est morte. Elle a choisi de mourir.

--- Mais non, c'était un accident ! Et je ne crois pas que tu la rendais malheureuse.

--- C'est à cause de moi qu'elle s'est tuée. Parce que je n'étais pas celui qu'elle croyait.

--- Tu avais changé. Tout le monde avait changé.

--- Ce n'est pas seulement ça.

--- Repose-toi. Ne te tracasse pas pour des histoires du passé...

Il est drôle, le toubib ! *Des histoires du passé*. Je n'ai plus que ça. Ce n'est pas le futur qui va m'extasier ! Ni mon présent hilarant, à chercher mon souffle, à faire une place pour un maigre filet d'air dans les décombres de mes bronches.

--- Jean-paul, est ce que tu t'es jamais demandé ce qui serait arrivé si tu avais été un autre ?

--- Je ne comprends pas bien ta question...

Pas étonnant ! Qu'il laisse tomber... C'est une question sans utilité pratique aujourd'hui.

Jean-Paul accepte de partager mon menu : des œufs au cresson et au bleu d'Auvergne. Je vais chercher une bouteille de St Joseph à la cave.

--- Attention ! Je conduis, après.

--- Deux verres, ça ne va pas te saouler.

--- Non. Mais les réflexes diminuent...

--- C'est ce que tu essaies de faire rentrer dans la tête de tes clients ?

--- J'aimerais bien. Hélas, ceux qui viennent me voir pour ça n'en sont plus à deux verres près...

J'aime l'observer pendant qu'il mange. Un vrai spectacle. Il chipote dans son assiette. Il n'a pas changé. Même s'il a faim, il faut qu'il tripote d'abord la nourriture, qu'il la sépare en portions, la ressoude, avant de la porter à sa bouche. Un vrai rite. Son morceau de bravoure, c'est les petits suisses ! J'aurais dû le filmer devant son

assiette. Dix minutes à malaxer, triturer, à mélanger le sucre en poudre, à battre le tout. Il construit un cône de neige pâteuse, quasi parfait. Il lisse la surface du dos de sa petite cuillère. Puis il l'attaque à la base, il l'encoche, mange la bouchée et aussitôt il vient effacer la trace, il aplanit. Avant de piocher de l'autre côté. Un tic. Une espèce de comportement compulsif, en langage médical. Ça se soigne. Tiens, si je l'attaquais là-dessus ? Lui, le raisonnable, le sérieux, l'appliqué, cette maniaquerie lui donne un côté ridicule, donc banalement humain. Ça le ramène au niveau du chien qui renifle sa viande avant de l'avaler. Il en devient émouvant. Plus que ça : c'est un trait de vie, une particularité qui le distingue de la masse, qui le rend unique. Je veux bien croire que d'autres que lui tripotent leurs petits suisses. Mais pas avec cette concentration, ce soin pénétré, ce souci de garder à tout moment une forme esthétiquement satisfaisante à ce qui reste dans son assiette... Voilà l'homme sur la terre ! Ce qui distingue aussi sûrement que ses empreintes digitales un individu, sa personnalité en un mot, s'exprime dans ses gestes, et dans un geste aussi naze. En temps ordinaire personne n'aurait la lubie de le remarquer. Mais qu'on soit en situation de perdre le pèlerin ou d'être soi-même sur la corde raide, et l'on va prêter attention à ça. Une chance finalement.

Jean-Paul, sans vraiment le trahir, on peut d'une certaine façon le réduire à sa manière de tripatouiller ses petits suisses.

Je me demande à quoi je serais ramené, s'il fallait ne retenir chez moi qu'un trait distinctif : à la façon de me gratter le crâne ? de humer la pulpe de mes doigts à tout bout de champ ? de tirer avec délectation les premières fantastiques bouffées d'une clope ?

Jean-Paul a patienté le temps que j'émerge de mon petit roupillon postprandial (Hein ! si je voulais écrire comme pour l'Académie ? Comme personne ne lit plus...). Il a l'intention de me faire une piqûre. Un test. Me voilà cobaye, souris blanche.

Il repassera demain en début d'après-midi. S'il fait beau, nous irons nous promener jusqu'à la pointe de Bréhuic. « ---Tu as toujours affirmé que c'était le plus beau point de vue sur le golfe. Tu te rappelles ? »

Il rassemble son petit matériel avec le même soin que si c'étaient des petits suisses, mais ici, les gestes font pro. On ne songe pas à rire. Tout est rangé dans son sac de cuir fauve, fermé à l'ancienne, genre baise-en-ville de Sherlock Holmes. Il me souffle : « --- Fais de beaux rêves ! »

Fanch appelle juste comme je me couche. Je dis que tout va bien. Je tiens bon la rampe, mon petit, il n'y a pas à t'inquiéter. Il peut venir comme prévu à Noël. Je sais pertinemment que la prochaine fois qu'il fera le voyage, ce sera pour me

voir maquillé comme une pouffe, jusqu'aux sourcils. Le port de tête majestueux pour la première fois de ma vie (Enfin, pas de mon vivant...), les ailes du nez pincées sur ce monde dont je lui ferai royalement cadeau.

Je n'aurai aucun remords à lui imposer quarante-cinq minutes de musique d'orgue, comme aux quelques braves paroissiens qui se tiendront là, sur des chaises en paille, les fesses à la dure. Ou, pourquoi pas, du Schubert ? Pendant que papa partira en fumée. Avant de reparaître, pas frais mais tout chaud, sous la forme d'un sachet de cendres dont le fils unique ne saura trop que faire ni comment se débarrasser.

Désolé pour l'héritage, je n'ai que cette maison à transmettre. Le testament est signé. J'ai lu dans le dernier chapitre du *Satyricon* qu'un Romain avait laissé sa fortune à ses héritiers à condition qu'ils boulootent son cadavre. Pas précisé si c'était cru ou cuit. Une bonne blague à faire, mais je suis trop gentil pour ça. Car, à mesure que le grand jour approche, je me sens de plus en plus bienveillant, d'une philanthropie toute neuve. Le verni en est à peine sec. D'ailleurs ma fortune vaut-elle plus d'une bouchée ?

En attendant, s'il n'y avait cette gêne constante, ce point de côté incertain, *ramifié* dit Jean-Paul, qui se promène de ci de là dans ma poitrine, l'exercice – d'aller jusqu'au bout -- se révèle plutôt facile, beaucoup plus simple que j'aurais cru.

Margot disparue, ma vie avait pris un tour curieux : rien n'avait changé, sauf qu'elle n'était plus là. Ce fut l'occasion de prendre le large vis-à-vis des autres. Je me suis retiré à l'intérieur du bonhomme, loin du seuil, dans le noir et les toiles d'araignée. J'ai assisté à distance à la suite du film, comme un spectateur à l'orchestre.

Je ne peux même pas parler d'ennui, le quotidien suivant son cours. J'ai prospéré. Mon sort ne différait pas tellement de ce que j'avais vécu en tant qu'époux, et père très épisodique. Je n'attendais rien de précis. Cette espèce d'impasse ne me chagrinerait pas. La mayonnaise de mon existence a pris tout à coup. Et cent choses qui étaient éparpillées, négligées --- et qui faisaient peut-être le charme (invisible à tous !) de mon personnage --- se sont plus ou moins rangées pour constituer une petite compil qui résumait mon oeuvre. Pour résultat d'un accident douteux, c'était spectaculaire et incongru. J'en fus le premier surpris.

Mon au jour le jour avait trouvé sa vitesse de croisière. Le long cours tranquille. Sans récifs. En route vers la grande plage de la retraite. J'avais trente-six ans l'année du drame. J'avais encore une trentaine d'années à gratter du papier pour offrir leur pinte de frisson rétrospectif aux lecteurs de mon journal. Depuis peu j'avais commencé de toucher à l'informatique. Le pionnier dans la rédaction. J'avais

acquis de mes propres deniers un des premiers Apple. Les secrétaires me regardèrent d'un sale œil, j'allais voler leur boulot. Au passage, je signale que la mort de ma femme m'avait valu l'attention apitoyée de ces dames. Une des plus jeunes (mais pour autant pas vraiment des plus jolies) m'a fait ce qui s'appelle proprement des avances (situation si exceptionnelle dans mon parcours amoureux que je le note avec fierté et reconnaissance). J'ai résisté. Pas par vertu, par fatigue prospective des conséquences, commérages et difficultés qui m'attendaient. Je n'allais pas épouser. Une fois avait suffi. (Elle m'aurait proposé de faire la cuisine et le ménage chez moi, j'aurais dit oui). J'ai éludé aussi parce que, devant la photocopieuse, elle avait dangereusement exposé une cuisse où courait la toile d'araignée bleuâtre de ses varices, ce qui me rappela Maryse Martelod en maillot, exposant sa ménopause au soleil. Bon ! J'ai couché avec elle une dizaine de fois. Mais pas plus. Ce qui, sur une année pleine, ne relève pas du record. Mais si je l'ai embrassée sur la bouche -- ce que je déteste d'ordinaire -- ce fut pour lui couper la chique quand elle racontait sa petite famille, son ménage, le mari indifférent, les enfants maladifs.

Comme vous voyez, rien de glorieux.

Je me demande si c'est l'effet de la piqûre, je me suis réveillé plusieurs fois cette nuit. Jean-Paul m'y reprendra avec ses nouveautés... J'ai ouvert les yeux dans l'obscurité. J'ai tendu la main sur ma droite, tâtant le poil de la descente de lit. Le froissement du journal, par terre, m'a rendu à la conscience. Pour découvrir avec terreur que j'avais tout oublié du mécanisme automatique de la respiration. Il fallait que je force, que j'ouvre et ferme l'entrée de mes poumons. Je me suis levé

La lueur verte de la pendule et le petit feu rouge du téléviseur indiquaient le chenil. J'ai identifié le rocher de la commode, l'îlot de la chaise où j'avais posé mes habits. La figure de mulâtre de mon caleçon me regardait de ses énormes orbites cafardeuses. Dans les vécés, me fiant à l'oreille pour viser juste, j'ai produit un jet de gouttière percée, avec une sensation de triomphe. Comme si je me délivrais d'un fardeau centenaire.

Ce matin, Byzance est monté dès l'arrivée de Pauline. Je l'entends respirer. L'air soulève sa babine, avec une sorte de ronflement inégal. Un bruit sympathique, qui me rend brusquement heureux. Sacré *Chien Noir*, sacré *Noiroud*, sacrée *Gueugueule* ! Toujours fidèle. Prêt à bondir au moindre signe de préparatif de promenade ou de gamelle, les mots magiques. Couché de tout son long, la tête posée sur les pattes, guettant chacun de mes gestes de ses yeux de *mater*

dolorosa, la babine molle qui bat tel un clapet sous le gros soupir qui lui échappe par intermittence. Pauline le pousse du pied, gentiment. Il se lève en baillant, se déplace d'un mètre pour se laisser retomber de tout son poids, une tenture qui s'effondre.

Pauline sourit, comme tous les jours. Quelle santé ! Vivre au chevet d'un malade et garder sa bonne humeur, sa patience d'ange. Ce doit être une optimiste enragée. J'imagine le mari soigné aux petits oignons, les deux enfants bichonnés comme des poupées.

Pauline rouvre les volets. La voilà, avec sur le bras une paire de draps frais. Elle les pose au pied du lit ; elle les changera quand je serai levé.

Mon cœur bat avec un bruit de pendule folle. Mais moins que cette nuit. Car d'avoir été éveillé et de n'avoir l'esprit occupé à rien d'autre, la gêne à respirer empire, une impression d'asphyxie, de corset de fer, d'étau invisible. Le moindre filet d'air que j'introduis en moi remue des moutons de poussière qui s'entassent. C'est la nuit que la difficulté à renouveler mon oxygène est le plus pénible. Je reste là, comme un amoureux éconduit, à l'écoute de mon corps, à l'affût de la déglingue de ma tuyauterie. Partout je découvre des indices de pannes, d'engorgements, j'entends mille signaux d'alarme, de délabrements en cours ou à venir.

Voilà ce qui a agité ma nuit. Et qui a rejilli sur mes rêves. J'en avais un en tête, au réveil. J'étais à confesse (Ce qui nous ramène au déluge !) :

--- J'ai raté ma vie, je suis laid et ridicule...

Une odeur tenace de tabac, de dent cariée et de cave fait cortège aux paroles qui me viennent à travers les croisillons de bois :

--- C'est bien tout ?

Beaucoup des péchés de la liste officielle du catéchisme n'en sont pas à mes yeux. Le prêtre se tourne vers moi. Son haleine emmêle les fumets d'un cageot de morues :

« -- Rien d'autre ? Pas de mauvaises pensées...? Tu es sûr ? Des actes impurs ? »
Non. Déçu, il lance d'un ton sec : « Pénitence : trois *Notre Père* et deux *Je vous salue Marie*. » Le volet claque comme un couperet. Peu après, je l'entends s'ouvrir de l'autre côté.

Alors que je me relève et écarte le rideau pour sortir, le volet de bois se rouvre brutalement et la face du prêtre réapparaît, rouge, haineuse — une raie électrique qu'on sort de l'eau, marbrée de taches lie de vin. Il hurle :

« --- Cent soixante-dix *Notre-Père* ! Cent vingt *Je vous salue Marie* ! »

--- Je n'aurai pas le temps ! Je ne pourrai pas !

C'est de la triche ! Je n'aurai pas le temps. Je vais mourir...

Ah, non, attendez ! C'est trop tôt ! On avait dit dans un mois ou deux, pas tout de suite. Pourtant je sens la mort qui me saisit le bras, qui le serre de sa poigne de fer.

--- C'est pas juste !

Ma fureur s'estompe dans le sifflement d'un ballon qui se dégonfle. Je retrouve la liberté de mon bras.

--- Mais si ! Juste treize-huit. Tu as une tension de gamin ce matin !

Dans une brume inégale j'aperçois les moustaches de Jean-Paul. Jean-Paul va m'aider. Il sera d'accord que c'est trop, cette pénitence.

Jean-Paul sourit. Il défait le brassard du tensiomètre.

--- Désolé ! Je voulais contrôler ta tension... Je suis passé tôt. Je dois être à Vannes dans un quart d'heure.

Pourquoi va-t-il à Vannes ? Il n'y a plus rien à faire à Vannes, salie par les bagnoles, envahie par les fripes pour touristes. S'il y a une chose dont je me réjouis, c'est d'avoir quitté à temps Vannes pour cette maison au bord du golfe. La ville est encombrée partout, au long de ses trottoirs, plein ses places, de bagnoles qui souillent les lieux. Elle n'est plus que le décor d'une ville disparue, engloutie dans ses banlieues, ses hypermarchés, ses zones commerciales et artisanales. Bientôt elle sera digérée, régurgitée en un vomis géant. A part quelques pans de mur, un reflet de lumière, l'odeur d'humus du jardin de Limur, un jardin public demeuré par miracle infréquenté, rien ne ressemble plus à ce qu'elle était. A ce qu'elle demeure. Ailleurs. Pour moi.

Après le départ de mon toubib personnel (Je suis traité comme la reine d'Angleterre...), je me suis rendormi. Ce genre de péripétie compte dans mon état. Je fais référence à mon rêve. Ma journée est rythmée de petits riens. Un grain de sable suffit à en dévier la roue, à tout bouleverser.

Pauline est de retour dans la chambre. Je saute aussi vite que je peux hors du lit. Elle ouvre grand la fenêtre. Qu'elle change les draps ! J'aime ce moment-là, les envolées de toile blanche, les claquements de caravelle appareillant, l'odeur de frais, de propre.

Au coucher qui suit, j'apprécie l'étoffe du drap tendu ; d'abord un peu rêche sous les mains, mais agréable. Une parenté avec l'écorce, le bois brut, la nature. Cette sensation physique fournit le sentiment d'exister plus vif, de faire encore partie du monde, d'y tenir une place.

Les fuchsias se haussent devant la fenêtre, leurs fines branches en arcs de cercle sont semées des courtes oreilles vert tendre des feuilles, de langues de merle en feu qui sont les fleurs. Des insectes couverts d'une carapace plate, comme portant

sur le dos une planche de surf, rouge à points noirs, montent à pas comptés vers l'extrémité des tiges en forme de crosse.

Laissons là mes petites douleurs. Il fait un grand soleil. Sauf qu'il y a toujours cette trappe, prête à s'ouvrir sous mes pieds, pour m'engloutir dans son puits noir. En fait j'avance sans excès de précautions pour savoir où je pose le pied. Oui, j'ai atteint le sommet du détachement, du bien-être, en fait d'une sorte de repos. Sauf qu'il y a ce cancer. Mais je me sens en forme. Je vais sortir, me promener avec Byzance. C'est une bête obéissante, il gambade sans s'éloigner, pas besoin de le tenir en laisse.

Marcher jusqu'à la mer, m'asseoir sur le muret face à la crique, avec un livre. Quand j'aurai assez communiqué avec l'air du large, je rentrerai. Quel programme alléchant ! Quelle aventure !

Dans ma jeunesse, qui s'est achevée avec mon départ en Algérie, je me souviens d'une sorte de promesse permanente qui se profilait dans l'air matinal, la sensation d'un futur : une brume en train de s'effiloche. Et sous le brouillard je devinais la lumière, je la percevais, éclatée, emplissant les plis impalpables de l'univers. Elle palpitait à l'entour des choses. Cette attente qui ne disait pas son nom ne me pesait pas. Et cette disposition à s'abandonner à ce qui vient m'a toujours été précieuse. C'est ce qui m'a sauvé.

Aujourd'hui je sais ce qui s'approche. Ni brume, ni incertitude. Pas de surprise.

--- Tu disais que tu ne t'en lasserais jamais. Et je vois que c'est vrai...

Jean-Paul est de retour. Fidèle. A quoi ? Je suis bien le seul à remuer ce genre d'interrogation. C'est sans importance.

De quoi je ne me lasse pas ?

--- De la mer, du mouvement de la marée.

C'est fort possible que j'ai déclaré quelque chose comme ça, un jour. Je suis du genre à affirmer n'importe quoi, pour dire le contraire de mon interlocuteur. Mais en l'occurrence, c'est exact. J'ai voulu habiter près du flot pour y bercer ma vue. Je trouve une satisfaction profonde dans cette obstination tranquille de la marée ; coûte que coûte elle atteindra le fond du golfe, pour recouvrir la vase, redresser et faire danser la crinière des algues dépeignées contre les rochers. Un avant-goût de l'inexorable, de l'entêtement du destin. Et, sur ce bout de grève, un mourant reste capable de communier avec ce qui bouge, d'accepter sans rechigner ce qu'il ne maîtrise pas, de reconnaître ce qui le dépasse.

Ce traître de Jean-Paul n'est pas seulement venu se promener avec moi pour mes beaux yeux. ... Il m'a demandé l'autorisation de m'installer pour la nuit un goutte-à-goutte. C'est nouveau. Un médicament qui n'est pas encore sorti. J'œuvre

pour la science. J'entre dans un protocole. Moi qui n'ai jamais su me tenir à table, savoir s'il faut manger le petit pain à sa gauche ou sa droite.

Au moment où je me mets au lit, Anouk arrive tout sourire. Elle traîne pour la première fois la potence qui patientait dans un coin de la chambre et n'a jamais servi. Une poche est suspendue à un crochet, pleine d'un liquide incolore. C'est la fin ? Ils auraient pu me prévenir. Je suis tout de même le premier concerné. Salaud de Jean-Paul qui n'a pas tenu parole !

Anouk rit, rassure, se fait câline. A croire qu'elle va me gaver de chocolats pour la nuit:

--- Tout va bien. Le docteur a demandé de vous brancher ça jusqu'à demain. C'est une préparation nouvelle. Ça va vous faire du bien, vous verrez.

Elle chuchote comme s'il fallait préserver le sommeil d'un bébé.

--- Bien gentil, le Jean-Paul...

--- C'est une simple préparation, je vous dis. Vous n'allez pas plus mal.

--- Combien de temps ce machin dans mon bras ?

--- Jusqu'à ce que vous vous leviez. Le plus tard possible. Le goutte à goutte est au minimum.

La glace de l'armoire reflète le dernier rai du jour dans la fenêtre. Au loin, j'entends une mère hêler ses gamins. Je partirai avec cette image.

Une rosée chaude couvre ton front, coule sur tes paupières, tes joues, entre dans ton col. Il y a du vent, ça tangué. La cabine est large comme une chambre et aussi sombre. Non, ressaisis-toi. Tu es dans ton lit. Une main te maintient un gant de toilette humide sur le front. Seule la petite lampe de la table de chevet est allumée, tu devines, au souffle léger et toujours comme précipité, que c'est Anouk. Tu as dû la réveiller en sursaut ou la déranger dans quelque activité nocturne (Le petit chanceux est en bas, les mains restées humides, installé sur le canapé, attendant son retour). Tu n'arrives pas à distinguer si elle est habillée ou en chemise de nuit. En tout cas, elle a couru.

--- Je t'ai réveillée, Anouk ?

--- Pas grave ! Je suis là pour ça. Qu'est-ce qui ne va pas ?

--- Bloqué partout... Du mal à respirer... Pire que jamais.

--- Je vais vous faire une piqûre. Le docteur l'avait prévu.

--- Ah ? Il avait prévu que je me déglingue...

--- Ne dites pas n'importe quoi !

Tu poses la main sur son poignet. Petit oiseau. Elle a la peau toute chaude. Tu caresses du bout des doigts.

--- J'ai crié ?

--- Oui. Vous avez fait un cauchemar ?

--- Non. Pour une fois, plutôt une belle histoire...

--- Tant mieux ! Je peux vous laisser dormir maintenant ?

--- Va ! Ne perds pas de temps...

Tu es complètement réveillé maintenant et comme elle se retourne, tu la vois dans sa chemise de nuit. Tu captés sur ses lèvres une mimique : elle était sur le point de rétorquer quelque chose, mais sa bouche remue en silence.

Le goutte à goutte poursuit son effet, tu ne ressens pas de douleur, seulement une imposante lourdeur sur le côté. Un étau qu'on ferme insensiblement.

Tu prends le verre d'eau disposé sur la table de nuit. Dans le tiroir attendent sept gélules et pilules que tu as soigneusement recomptées. Un savant mélange de trois spécialités pharmaceutiques. Imparable. Hier soir, Byzance a eu sa pâtée, agrémentée du même supplément de santé.

Donc tu es capable de ça. De prendre une décision, de faire preuve de courage. Car il faut un certain courage, tout de même... Le courage ne fut jamais une de tes caractéristiques. D'ailleurs avais-tu une singularité ? Ce que les femmes t'ont dit en général c'est que tu es de bonne composition. Elles te reconnaissaient cette qualité aussi bien au lit que lorsqu'elles te faisaient languir. Tu ne te les rappelles pas toutes. Elles n'ont pourtant pas été si nombreuses.

Les visages sont flous, les prénoms échappent. En demeurent des gestes, des postures, mais tu ne saurais les ré-attribuer à leur propriétaire. C'est un peu triste, non ? Tu aimerais, justement à cet instant, te montrer capable de résumer ce qui a compté, ce qui continuait de t'accompagner. Le petit tas de papillons émiettés dans ta paume. Tu serais comblé de relancer une minute, une ultime minute, la ronde lente du manège, de réentendre les petites notes essouffées de l'orgue de barbarie.

Tu vas en allumer une dernière --- celle-là, tu peux le jurer, elle sera à coup sûr la finale, la suprême, la définitive. Adieu, Gitanes de ta vie... Ce serait bien de finir la clope aux lèvres, consumée par ton dernier soupir. Un tableau édifiant. La Seita reconnaissante devrait te tirer le portrait pour t'exhiber en grand format sur ses publicités à l'instar du cow-boy Marlboro, mort lui aussi d'un cancer des bronches (ou de la langue, tu ne sais plus). Elle serait bienvenue de t'offrir le repos éternel en faisant pousser sur ta tombe un plant de tabac. Et ce serait justice qu'ils viennent tous te saluer, y allant de leur petit discours ému de remerciement, le conseil d'administration de la firme empoisonneuse, les publicitaires des journaux, les

députés et les ministres, les gérants de la sécurité sociale, tous communiant dans leur œuvre commune : te voir parti assez tôt pour économiser sur ta retraite, tes maladies des troisième et quatrième âge, ta carte vermeil ; assez tard pour avoir dépensé une fortune pour ta drogue légale.

Tu fermes les yeux, paisible, dans un halo de fumée bleue. Tu remarques le rougeolement de charbon rose qui marque la fin de nuit autour du lampadaire qu'on voit de ta fenêtre.

Septembre. Dix-sept septembre. Merveilleux mois doré. Quatre-vingt-huit moins soixante-et-un, voilà donc vingt-sept ans, jour pour jour, que ton siam a ravalé son bulletin de naissance. C'est ton tour. La copie rejoint l'original. Ou le conyraire. Vous étiez peut-être les seuls à vous savoir si étrangers, si différents. Peu de chose aura marqué aux yeux des autres, votre passage...

Tout ce qui t'était personnel, tout ce que tu as produit à partir de la *matière* humaine qui t'a été donnée, tes sensations, tes émotions, tes pensées, tu les emportes avec toi. Elles s'effaceront d'un coup à la seconde où ton souffle empêtré s'arrêtera.

Tu as vécu les douceurs, les horreurs, les beautés, les barbaries, les amours et les détestations d'une existence. La totalité de ton expérience --- et cette façon unique dont tu levais la main pour dire bonjour de loin, dont tu tremblais, joie et terreur mêlées, avant de frôler la première fois une joue nouvelle, dont tu murmurais ou retenais tel mot ---, ce qui te rendait identifiable entre tous, aussi sûrement que l'iris de tes yeux, tout cela ne signifiera plus rien pour personne.

Jean-Paul débarque à neuf heures. Aujourd'hui ça n'arrange pas Anouk de l'attendre. Elle est pressée. Elle est montée te voir à huit heures. Tu reposais comme un bienheureux. Elle n'a pas allumé ; mais elle a ouvert un battant de la fenêtre. Il fait déjà chaud.

En bas, elle a pris le cahier comme elle fait chaque jour, et elle a noté : « Un réveil à 2 heures. Piqûre, ½ ampoule de Nyctaline. Laissé le goutte à goutte commencé à 22 h 30. Ce matin, 8 h : sommeil tranquille. »

Jean-Paul boit le café qu'elle a préparé. Dans la cuisine, il bavarde un instant avec elle. Puis il monte. Quand il pousse la porte, un léger courant d'air traverse la chambre. Le vent bouscule le bout de la cigarette consumée. La cendre grise tremble un instant au bout de tes doigts et, comme du mercure sur du verre, brusquement roule sur le drap, s'égrène, se disperse.

Toute une vie, dans un minuscule nuage de poussière.